





LE

MAITRE INCONNU

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LA BAVOLETTE . . . . 1 vol.
UN MAITRE INCONNU . . . . 2 —
PUYLAURENS . . . . 1 —
LA CHÈVRE JAUNE . . . . 1 —
VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE . . . . 1 —

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

LE MAITRE
INCONNU

PAR

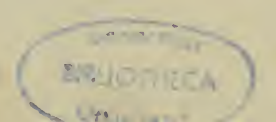
PAUL DE MUSSET

II



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882



LE

MAITRE INCONNU

XXV

Quoique son temps ne lui fût point marchandé, M. Bayern revint, comme il l'avait promis, au bout de deux semaines. A l'heure même où il avait quitté le cabinet de travail quinze jours auparavant, il s'installait à son poste en tirant sa montre, pour constater son exactitude ainsi que l'expiration de son congé.

S'il ne parut point à l'expédition des affaires que le jeune Allemand se fut absenté, il y parut à ses relations avec Madelon, car, pendant un grand mois, il ne donna pas signe de vie à cette brave fille. Il évitait de lui parler avec une sorte d'affectation, et répondait à peine au *bonjour* qu'elle lui adressait en passant. A table, il n'avait plus pour elle ni regards ni attentions délicates. Il ne remarquait pas même que sur le front de Madelon

s'amassaient les nuages de l'inquiétude et de la tristesse. La pauvre fille se creusait l'esprit à chercher comment elle avait déplu à cet ami parfait qu'on ne voyait jamais ni maussade ni quinteux. Elle croyait avoir tous les torts, et se cachait au fond de sa lingerie pour pleurer de dépit. Ce fut alors qu'elle sentit pour la première fois le malheur de sa position subalterne, qui lui faisait un devoir de garder le silence avec une personne au-dessus de sa condition. Son examen de conscience ne lui rappelant d'autre péché qu'une familiarité trop grande, Madelon finit par penser que la sévérité de son jeune patron lui commandait plus de respect et de réserve à l'avenir. Peut-être aussi M. Bayern avait-il eu peur que son amitié pour une servante si jolie ne dégénérât en faiblesse, jusqu'à compromettre sa dignité de patron et sa réputation d'homme sage. Peut-être n'avait-il entrepris ce voyage de quinze jours que pour oublier les charmes de la lingère, laisser sa tendresse inconsidérée dans la Montagne-Noire, et prendre au retour les façons nouvelles qui convenaient à un supérieur. Madelon se le tint pour dit et n'insista point ; mais, en même temps, son imagination vive conçut une horreur involontaire pour ces cœurs glacés qui pouvaient jeter dans un coin leur amitié, comme un linge sale, sans dire aux gens la cause de leur refroidissement.

Madelon entra un matin dans le magasin de marchandises et demanda timidement à M. Polycarpe ce que c'était que Hambourg, en quel pays était cette ville, quel caractère avaient ses habitants et de quelle façon ils vivaient. Polycarpe répondit que Hambourg était une grande ville libre d'Allemagne, située approchant à trois cents lieues de Montpellier, qui n'appartenait à aucun souverain et qui produisait des bois de construction, du merrain, du plomb, du fer-blanc, de la tôle et des soies de porc ; qu'il ignorait quelles

mœurs avaient les habitants; mais que, selon toute apparence, ils devaient manger de la viande fumée, et que la monnaie d'usage y était la rixdale valant cinq livres tournois quatorze sous et deux deniers *banco*. Il ajouta que le change ordinaire avec la France était de 190 livres pour 100 marcs; mais que depuis trois jours, il y avait baisse et qu'on pourrait avoir du papier sur Hambourg à meilleur compte en prenant une somme importante. Madelon remercia bien M. Polycarpe, et ne s'étonna plus qu'un jeune homme venu de si loin, dont la patrie n'avait pas même de souverain, et qui s'était nourri dans son enfance de viande salée, eût le cœur autrement fait que les gens du Languedoc.

Un jour on entendit un grand bruit de voix dans la lingerie, comme si deux personnes se fussent querellées. M. Anthier se trompa dans ses additions, et il envoya un de ses commis dire aux querelleurs de parler plus bas; mais le bruit, au lieu de diminuer, alla en augmentant et se rapprocha du cabinet du patron.

La porte s'ouvrit et l'on vit entrer Madelon, pleurant et parlant avec la pétulance d'une Languedocienne en colère. Elle était suivie d'un montagnard des Cévennes criant du haut de sa tête et jurant dans son patois. M. Anthier fut obligé d'interrompre son travail, et il eut bien de la peine à obtenir l'explication de cet esclandre.

— C'est donc toi, Jean Delpeuch, dit-il, qui viens ici faire ce tapage de tous les diables? Sommes-nous au milieu des montagnes pour crier à briser les vitres? Tais-toi, vilain rustre, ou je vais crier aussi haut que toi et te donner de ma canne sur le dos; à qui en as-tu? Parle doucement; si tu grondes ta fille, tu as tort, j'en réponds. Je te condamne d'avance, car Madelon est un meilleur sujet que toi, et nous l'aimons comme la pru-

nelle de nos yeux. Apaisez-vous tous deux. Ne pleure plus Madelon, et dis-nous le sujet de ton chagrin.

— Hélas! M. Anthier, s'écria Madelon, mon père vient me chercher, il veut m'emmener je ne sais où, m'arracher à ma lingerie, me faire manquer ma carrière, perdre mes gages, renoncer à vos bontés, comme une ingrate. Est-ce possible? je vous le demande.

— Je prouverai bien que c'est possible, dit le montagnard. Je veux ma fille, et mordieux! j'aurai ma fille, à moins que je ne cesse d'être le père de ma fille.

— Vous l'entendez, reprit Madelon. Et pourquoi veut-il sa fille? Parce que, dit-il, un de nos riches parents de Narbonne a la fantaisie de m'adopter, de me faire élever à sa guise dans un pensionnat, comme si je ne pouvais pas apprendre à lire sans quitter cette maison! Notez bien que nos parents de Narbonne sont catholiques et nous méprisent à cause de cela, nous autres pauvres gens de la religion réformée. Ils songent à me faire abjurer la foi de mes pères, sous prétexte de me donner de l'éducation. Mais je suis des Cévennes, entendez-vous? Je suis d'un pays où l'on a résisté aux dragons du feu roi. Je ne sais pas l'histoire, mais tout le monde sait dans nos montagnes qu'on a voulu nous convertir à coups de sabre.

— Mordieux! cousin Anthier, interrompit le montagnard, n'écoutez point cette petite enragée. Je tiens à ma religion; il n'est point question de la convertir ni par la force, ni autrement, puisqu'au contraire, je la vais mener à Genève, qui est une ville réformée.

— Et qu'irai-je faire si loin, reprit Madelon, si loin du bon M. Bayern? Encore si c'était pour me ramener au pays qu'on m'enlève d'ici; encore, si ma mère avait besoin de moi à la

maison, j'obéirais quoiqu'à regret; mais qu'est-ce que la pauvre Madelon ira faire dans cette ville dont je ne peux dire le nom? Je vois bien qu'on me va mettre en condition chez des inconnus, qui ne m'aimeront point comme vous, M. Anthier, ni comme le bon M. Bayern, dont l'amitié pour moi est bien diminuée, sans que je puisse deviner pourquoi...

Madelon n'aurait pas arrêté de sitôt son flux de paroles si les larmes ne lui eussent enlevé la voix.

— Essuie tes larmes, ma fille, dit M. Anthier, le cousin Jean entendra raison, et tu ne quitteras pas ainsi ma maison.

— Il le faut pourtant, cousin, dit Jean Delpeuch; je m'en rapporte à vous-même. Un de nos parents de Narbonne veut bailler son bien à ma fille, l'établir, l'élever, la marier, la changer en demoiselle, et il m'a commandé de la venir quérir pour la mener dans une maison d'éducation, à Genève. On lui apprendra la lecture, l'écriture et tant de choses que je ne sais pas seulement dire quoi. Elle portera des belles robes. Au lieu de servir les autres, elle sera servie; elle jouera de la musique et parlera français. Enfin, elle deviendra mademoiselle Delpeuch en attendant qu'elle épouse un gentilhomme. Peut-on refuser cela quand on est fille d'un charbonnier et servante chez un négociant?

— Et qui donc, demanda M. Anthier, qui donc dispose ainsi des enfants de la famille? Ne serait-ce pas le cousin Thibaut de Narbonne qui se croit un grand seigneur depuis qu'il s'est fait procureur ou bien la vieille cousine Flore Anthier, qui a épousé pour son argent un chevalier tricheur au jeu?

— Cousin, répondit l'Auvergnat, ne parlez pas mal de nos parents. Le protecteur de ma fille me le disait bien : « Jean Delpeuch, disait-il, le cousin Anthier de Montpellier est plus riche que

moi ; mais il a trois garçons auxquels doit revenir tout son bien, tandis que moi je n'ai point d'enfants. J'adopte Madelon, je la pourvoirai d'un bon mari. Suivez mes instructions, et ne dites point mon nom dans tout ceci, de peur de faire des mécontents ou des jaloux. » Et après avoir si bien parlé, il m'a donné mille écus pour la première année de pension de ma fille ; et moi, je suis ses instructions, et je ne dis point son nom dans tout ceci, de peur de faire des mécontens et des jaloux ; et si vous ne m'approuvez point, je prends pour juge ce gentil monsieur qui travaille là sur cette table.

— M. Bayern ! s'écria Madelon. Oui, j'y consens. Prenons pour juge M. Bayern ; car, s'il m'engage à m'éloigner de cette maison, s'il m'ordonne de lui dire adieu pour la vie, je n'ai plus qu'à m'en aller. Aussi bien, je serais malheureuse ici, après l'avoir entendu prononcer une sentence si terrible.

M. Bayern essuya soigneusement sa plume avant de la poser sur la table. Il jeta du sable sur la lettre qu'il écrivait, se leva lentement, secoua les grains de poudre qui étaient tombés sur sa culotte, et, s'approchant de Madelon d'un air grave :

— Ma chère enfant, lui dit-il, je vous croyais plus raisonnable. Une occasion se présente de sortir de votre condition, et vous iriez la refuser ! A votre âge, on fait peu de cas de la fortune ; mais vous saurez ce qu'elle vaut le jour où avec elle, tous les bons mouvements de votre cœur, la générosité, la charité, la piété, seront suivis d'effet et ne se passeront plus en paroles. Quant au prix de l'éducation, vous ne l'ignorez pas, puisque vous avez refusé par modestie la main d'un homme plus instruit que vous. Acceptez les bienfaits de votre parent de Narbonne. Celui-là vous aime d'une façon bien entendue. Obéissez à votre père ; n'hésitez point, et, quand vous aurez écouté la voix de la

raison, nous pourrons vous dire notre chagrin de vous voir partir.

— Mais, s'écria Madelon, ce parent de Narbonne, je ne le connais point, tandis que je connais et j'aime ma lingerie, mes occupations, cette maison et tous ses habitants.

— On sait bien que vous avez un bon cœur, Madelon. Vous ne serez pas depuis trois mois avec d'autres gens que vous les aimerez comme nous. Vous regretterez cette lingerie, cette maison et ses habitants ; mais partez, parce que la raison le veut, parce qu'il le faut.

— Eh bien, partons, dit la jeune fille en essuyant ses pleurs. Allons nous-en tout de suite. Que je reste ou que je parte à présent, mon cœur n'en sera pas moins brisé.

Le départ fut fixé au lendemain de grand matin. Jean Delpeuch passa le reste de la journée chez son cousin. Au repas du soir, on but au bonheur et à la fortune de la lingère transformée. Vingt fois, durant le souper, les larmes vinrent au bord des paupières de Madelon ; mais, en regardant le visage impassible et l'air placide de M. Bayern, la jeune fille réussit à renfoncer son chagrin. Au point du jour, on mit le cheval à la carriole de M. Anthier, pour mener les deux voyageurs à Beaucaire, où ils devaient prendre le carrosse de voiture de Lyon. Tous les habitants de la maison descendirent dans la cour. Les joues de Madelon reçurent quantité de gros baisers. Le bonhomme Anthier souleva sa petite cousine entre ses bras robustes et la pressa contre sa large poitrine. M. Bayern s'avança le dernier, et prenant les deux mains de la jeune fille dans les siennes :

— Madelon, lui dit-il, avec votre cœur tendre, vous allez vous attacher, comme un lierre à d'autres objets, aimer d'au-

tres gens : tâchez au moins de ne pas oublier vos anciens amis.

— Jamais, répondit Madelon, jamais, cher monsieur Bayern. Mais vous m'avez fait grand mal avec vos conseils, votre raison, et ce refroidissement dont je cherche la cause depuis un mois sans la deviner. Si je vous ai déplu en quelque chose, voici le moment de me le pardonner, monsieur Bayern.

— Vous ne m'avez point offensé, Madelon. Vous êtes la meilleure et la plus aimable fille que je connaisse. Ne vous fiez pas à de fausses apparences. Si je vous semble froid, c'est l'humeur et le tempérament qu'on a dans mon pays. Mon amitié vous suivrait en Chine. Emportez seulement la vôtre jusqu'à Genève.

— Au bout du monde, monsieur Bayern, au bout du monde.

— Adieu, Madelon ; trois ans seront bientôt passés. Nous avons des affaires à Genève, et j'irai vous voir à votre pensionnat.

— Adieu, monsieur Bayern. Vous m'avez rassurée. Je pars moins triste.

Le jeune Allemand déposa un baiser sur le front de Madelon, lui donna la main pour monter dans la carriole, lui souhaita un bon voyage, et rentra dans son cabinet de travail, où il se remit à la besogne avec sa tranquillité accoutumée.

Pendant le voyage, Madelon interrogea son père sur ce parent mystérieux, dont la générosité voulait garder l'incognito. Le montagnard répondit que le secret lui était recommandé expressément, et qu'il ne serait point si sot que de perdre par des bavardages la protection et la faveur d'une personne si puissante. En arrivant à Genève, Jean Delpeuch mena sa fille au pensionnat des dames Calvinistes. Une chambre avait été préparée, dans laquelle était le trousseau de la nouvelle pension-

naire. On avait déjà décidé quelles langues et quels arts d'agrément devaient être enseignés à Mlle Madelon outre l'éducation ordinaire de la maison. La jeune fille quitta ses coiffes et ses jupes de paysanne pour prendre l'uniforme du pensionnat, qui était à peu près celui du pays. On lui donna une robe simple, mais bien faite pour sa taille; on divisa ses cheveux en deux longues nattes ornées de rubans, qu'elle laissa tomber sur ses épaules; et, quand elle se regarda dans le miroir de sa cellule, elle se sentit toute joyeuse en se voyant aussi jolie que ses compagnes.

Ainsi que l'avait prévu M. Bayern, Madelon ne tarda pas à prendre du goût pour tout ce qui l'entourait. Des fenêtres de la maison, qui était assise sur les bords du lac, on découvrait des montagnes de formes bizarres, des glaciers brillants dont les sommets anguleux découpaient le ciel à l'horizon, et, au-dessus, le mont Blanc, dont la tête grise, tantôt enveloppée de nuages, se dérobait aux regards de la terre, et tantôt dégagée de vapeurs, prenait encore un bain de lumière, tandis que la nuit étendait son voile noir dans les vallées. Le jardin du pensionnat était garni de fleurs et d'arbres. La règle de la maison n'était point sévère, et la supérieure savait la rendre agréable en n'abusant point de son autorité. Madelon reçut des caresses et des témoignages d'amitié de ses compagnes. Parmi tant de jeunes filles de son âge, elle eut bientôt des préférences, et puis une confidente, une amie intime. La maison sombre et mal commode du père Anthier ne gagnait point à la comparaison avec les vastes bâtiments du pensionnat. La vue des pignons de la rue de l'Argenterie ne souffrait aucun rapprochement avec celle du lac de Genève, et le souvenir de la lingerie bien-aimée n'éveillait qu'à peine de légers regrets dans le cœur de Madelon. L'image

de M. Bayern restait seule debout au milieu de ces ruines du passé, dont les ailes du temps effaçaient chaque jour quelque vestige.

Aux impressions causées par le changement des lieux et le commerce de figures nouvelles, si l'on ajoute les idées que l'éducation fait naître dans l'esprit d'une jeune fille, on concevra qu'en se transformant de paysanne et de servante qu'elle était en demoiselle de qualité, Madelon dût trouver cette seconde partie de sa jeunesse plus douce que la première. En songeant à l'ignorance où elle avait failli croupir, elle soupirait après l'occasion d'exprimer sa reconnaissance à son mystérieux bienfaiteur.

Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis l'entrée de Madelon au pensionnat, lorsque la supérieure la fit appeler un matin, et la conduisit au parloir. Un jeune homme vêtu à la mode de Paris, dont les manières lui parurent d'une aimable liberté, le visage beau et marqué d'un cachet particulier d'intelligence et d'esprit, s'approcha d'elle et, la regardant avec une attention singulière :

— On ne m'a pas trompé, dit-il. Le modèle est un des plus charmants que j'aie rencontrés.

— Point de compliments, monsieur, lui répondit la supérieure. La modestie est une des qualités que nos élèves doivent emporter d'ici, en nous quittant. Elles en gardent ensuite ce qu'elles peuvent lorsqu'elles rentrent dans le monde. J'ai reçu par l'ordinaire de la poste deux lettres du chevalier Servandoni, qui m'apprennent le but de votre visite. Je regrette que la règle de cette maison ne me permette point de vous offrir l'hospitalité. Ce parloir est tout ce que je puis mettre à votre disposition.

— Nous y serons parfaitement, reprit le jeune homme. Je

reviendrai dans une heure avec mon bagage de peintre. Mademoiselle ne changera rien à sa toilette ni à sa coiffure. Servandoni me dit dans sa lettre que la personne qui a commandé ce portrait, désire avoir l'image de mademoiselle dans ses habits de tous les jours.

— Et pour qui donc ce portrait? demanda Madelon.

— Je l'ignore, répondit la supérieure; j'ai seulement reçu l'ordre de votre correspondant, à Genève, de laisser faire ce portrait par un élève de M. Servandoni, porteur d'une lettre d'introduction du chevalier.

— Et vous, monsieur, dit Madelon, est-ce que vous ne savez point qui vous a commandé ce travail?

— C'est mon maître, Nicolas Servandoni, peintre et décorateur du roi de France, répondit le jeune homme. Je sais, il est vrai, à qui je dois expédier le portrait quand il sera achevé; mais c'est un secret qu'on m'a fait promettre de garder, et les peintres sont obligés à la discrétion, comme les médecins et les confesseurs. Je suis autorisé pourtant à vous dire que votre portrait sera envoyé, avec la permission de votre père, à la personne dont vous devez un jour, recueillir l'héritage.

— Que de précautions ! dit Madelon. Je vois bien que ie ne saurai rien. Mais quand donc finiront tous ces mystères?

— Dans six mois, mon enfant, répondit la supérieure, et d'une façon qui vous sera douce; ainsi, prenez patience.

Le jeune homme sortit, et revint au bout d'une heure avec son attirail de peintre. Il mit à faire le portrait tous les soins imaginables, et travailla presque sans interruption durant quatre jours.

— Ce sera, dit-il, quand il eut achevé, un de mes meilleurs ouvrages.

Madelon et Mme le supérieure donnèrent des éloges au peintre, qu'elles ne s'attendaient pas à trouver si habile. Lorsque les pensionnaires, les amies et le correspondant de Madelon eurent assez admiré le portrait, le jeune homme le fit enlever, et l'emballa dans une caisse sur laquelle il écrivit cette adresse : « A M. Bayern, de la maison Anthier, Bayern et Ce, rue de l'Argenterie, à Montpellier. »

XXVI

C'était pour obéir à M. Servandoni que Pierre entreprenait un long voyage, sans but déterminé, sans autre dessein que celui de quitter Paris. Il avait commencé par prendre la route de Genève. Plusieurs fois, avant d'arriver à Lyon, il murmura contre l'autorité que s'arrogeait le chevalier, et il sentit quelqu'envie de retourner en arrière, en songeant à tous les plaisirs dont il se privait par une crainte indigne d'un homme raisonnable. Mais à mesure qu'il marchait, l'appétit de l'inconnu et de la liberté diminuait ses regrets. Au premier site pittoresque qu'il rencontra sur son chemin, cet appétit s'éveilla davantage. Il employa deux jours à visiter les antiquités d'Autun, une semaine à parcourir les grands établissements d'industrie de Lyon, et quand les mon-

tagnes de Nantua et le petit lac où se mire cette jolie ville, lui eurent donné un avant goût des beautés de la Suisse, il approuva fort la prudence de M. Servandoni. En arrivant à Genève, Pierre écrivit à son maître pour lui faire part de son itinéraire et des bonnes dispositions d'esprit où il était. Il reçut la réponse suivante [1] :

« Mon garçon, je connais l'effet certain des voyages sur une imagination de vingt ans. Que je sois cassé aux gages si je ne réussis à te préserver de malheur tant que tu écouteras mes avis. Ma prudence ne va point jusqu'à juger nécessaire de te laisser sans nouvelles de tes bonnes amies. La Carmago danse avec sa vivacité accoutumée. Tandis que ses pieds folâtrent par habitude, et que les amours se nichent dans les fossettes de son minois, la sagesse et la piété gagnent chaque jour un pouce de terrain dans son cœur. Elle parle de quitter bientôt le théâtre pour se livrer toute à ses pratiques de charité. Les dévots l'encouragent à recueillir ce divin rayon de grâce; et les mauvaises langues assurent que les progrès de l'embonpoint sont la cause de ses réflexions chrétiennes. Électre touche à son plus haut période de gloire; dans l'enivrement de ses succès, elle boit ses médecines et ses bouillons avec la majesté qui sied à la fille du roi des rois. Nina Blancolelli demande où est son peintre et pourquoi il a planté-là le portrait commencé. Je lui ai répondu que les beaux yeux du modèle avaient mis le feu dans le cœur du peintre, et que lui, sentant cela, s'était enfui comme un poltron.

[1] L'authographe de cette lettre faisait partie de la collection du baron de R

Aussitôt le visage de cette adorable fille s'est empourpré comme un soleil couchant, et la petite rusée m'a dit qu'elle ne donnait point dans le piége, et que les ailes étant la première chose qui brûle dans un cœur enflammé, tu ne serais point parti si tu l'eusses aimée autant que tu le dis.

» Poursuis ton chemin, sans t'embarrasser de ce qu'on en pense dans les coulisses de Paris. Noie tes amourettes dans les eaux du Léman et respire à grands traits l'air pur des montagnes, qui est un remède admirable pour chasser du cerveau les fumées des chandelles de théâtre. Il faut pourtant que nous sachions si tu es destiné à jouer toujours la comédie de l'*Amour peintre*, et si telle est la persécution que l'enfer prétend exercer sur le descendant de Jacqueline Breughel; car enfin, je ne vois pas quel autre mal que l'amour une pauvre et bonne fille comme Nina te pourrait faire. Nous allons tenter un éclairtissement, au bout duquel cent louis d'or te seront comptés pour tes frais d'expérience.

» J'ai connu, il y a quatre ans, à Hambourg, un jeune blondin, négociant, riche et flegmatique. Une maladie de poitrine l'a mené à Montpellier, où les soins du docteur Lemure et le climat du Midi l'ont promptement guéri. Cet Allemand s'est pris d'une passion folle pour une petite servante auvergnate. Au lieu de lui faire la cour, il ne lui a pas dit quatre mots en quatre ans. Un matin, il est parti pour les Cévennes, où demeuraient les père et mère de la jeune fille, et il leur a conté je ne sais quelle fable, par suite de quoi les parents ont mené la petite dans un pensionnat de Genève pour y faire son éducation. Tandis qu'on lui élève une femme à la brochette, mon Allemand continue paisiblement son commerce. En attendant l'explication qu'il ne veut point donner avant trois ans révolus, il désire avoir dans sa

chambre le portrait de sa future. Une lettre de lui me raconte ce roman, et me demande s'il existe à Genève un peintre de talent qui veuille bien, pour cent louis, portraire sa belle. Je lui réponds que j'ai son affaire, et je t'enverrai par l'ordinaire prochain une lettre pour le pensionnat. Le portrait terminé, tu l'emballeras et l'expédieras, sous le plus grand secret, à M. Bayern : c'est le nom de mon original.

» Tandis que tu travailleras à ce portrait, ne manque pas de tâter le pouls à ton cœur. Si tu retrouves dans les yeux du modèle les mêmes poisons que dans ceux de Nina et de la dame de Vernon, il sera temps de croire que le diable s'en mêle. Ne t'amuse point à faire connaissance ni à jaser avec cette jeune pensionnaire. Ne lui demande que le temps dont il est besoin pour l'achèvement de ton ouvrage. Empoche les cent louis d'or que le banquier te comptera, et pars aussitôt après pour l'Oberland. J'ai peine à supposer qu'en suivant cette marche, averti, comme tu l'es, que cette fille est destinée à un galant homme dont il serait affreux de ruiner les généreuses espérances, tu ne réussisses point à passer honorablement devant le front de l'ennemi sans recevoir de blessure. Mais s'il en était autrement, n'hésite pas à me le dire ; nous romprons la paille, et tu renonceras aux portraits de femmes, quoi qu'il en coûte à ta vocation. Il ne faut point que l'amour allume autant d'incendies dans ton âme que Pierre Breughel en a mis sur ses toiles. Le feu finirait par prendre au musée.

» Tant de sacrifices à la prudence nous donnent au moins le droit de ratiociner. C'est une récréation dont j'ai besoin. Je ne te cacherai point que s'il s'agissait de moi seul, je n'aurais pas d'égards pour la superstition. Est-il bien certain que les quatre tableaux représentant les morts tragiques de tes ancêtres ma-

ternels n'ont pas été faits après coup, pour la justification de la légende? Je n'en voudrais pas jurer. Mais comme il s'agit de toi, je ne voudrais pas non plus braver un monde ténébreux et inconnu, où le flambeau de la raison humaine n'a encore jeté qu'une lumière pâle et incertaine qui ne pénètre pas au delà du seuil de la caverne.

» En sortant de Genève, je te conseille de visiter Sallanche et le val de Chamouni, les bords du Léman jusqu'à la riante petite ville de Vevey, et puis Berne et l'Oberland. Après avoir ainsi regardé tout ce que le monde a vu, cherche un peu à glaner dans le reste. Le canton des Grisons, par exemple, que les voyageurs ne fréquentent guère, mérite attention précisément à cause de sa sauvagerie. Si quelque vue de la Suisse te frappe particulièrement, ne te prive pas du plaisir de la peindre.

» Voici mes idées sur le paysage : il est à remarquer que les grands maîtres n'ont point choisi les sites les plus extraordinaires et les plus tourmentés. Avec un buisson, un champ de blé, un bout de prairie, une mare aux canards, le divin Ruysdael pensait avoir assez d'ouvrage. Il n'ignorait point, cependant, que la Suisse était là-bas, offrant à son pinceau des torrents, des glaciers et des abîmes. Il eut ses raisons pour ne pas se rendre à l'invitation d'une nature gigantesque dont l'exagération eût ennuyé son esprit. Claude Gelée, comme Ruysdael, a eu peur des montagnes. N'est-ce pas une chose significative? Dieu sait si nous manquons de vues de la Suisse? Combien en voit-on de vraiment belles? Presque point. Plus le site était sublime, plus le tableau s'est trouvé froid. Les écoliers mordent toujours à cet hameçon de la nature. De là vient qu'on les rencontre, le carton sur les genoux, au sommet de tous les rocs escarpés. Un seul maître a su rendre dans toute sa poésie la nature sauvage, c'est

Salvator Rosa. Le diable, dit-on, s'est fait quelquefois ermite ; il a pu se faire une fois bourgmestre ; mais que le vieux Verbueck fût homme ou démon, il ne se trompait point dans sa partialité pour le peintre incomparable des Abruzzes. Il faut représenter la nature énergique aussi puissante et aussi terrible qu'elle l'est, ou ne pas s'en mêler. Si tu imagines, chemin faisant, d'autres raisons du peu de succès des peintres de la Suisse, n'oublie pas de me les communiquer. Adieu, garçon. Jouis de ta liberté, de tes vingt ans, et *vale*.

» NICOLAS SERVANDONI. »

« Mon cher maître [1],

» Vous ne direz point que votre élève n'est pas docile. Me voici dans le canton des Grisons. Tous vos ordres et conseils ont été fidèlement suivis ; mais je vous déclare que je ne renoncerai pas aux portraits de femmes pour lesquels j'ai un goût particulier. Considérez dans votre sagesse, que j'ai déjà mis sur la toile un nombre de jolis visages capable de rendre malheureux tout un régiment. Si la malédiction de mon aïeul Breughel doit éclater de ce côté, il est trop tard pour s'en aviser.

» Lorsque vos lettres de recommandation me furent parvenues, je me rendis un matin au pensionnat des demoiselles calvinistes. La supérieure m'accueillit avec bonté : on fit descendre le modèle au parloir. Je vis une charmante fille, des traits régu-

[1] Cette lettre faisait partie, comme la précédente, de la collection du baron de K.

liers, un front de vierge sur lequel se divisait en deux parts une abondante moisson de cheveux ; dans la physionomie la sérénité de la jeunesse, mais point banale, et quelque chose dans le regard de curieux et d'interrogatif. Vous auriez été content de moi, mon cher maître, si vous m'eussiez vu remplir mon métier de peintre, avec la gravité magistrale d'un docteur. Votre M. Bayern n'aurait pas été plus flegmatique, ni M. Purgon plus solennel. Mais ne changeons point les rôles ; c'est vous qui êtes le médecin, et je vous envoie par écrit la consultation que vous souhaitez.

» Durant les quatre séances, je causai avec la supérieure et presque pas avec le modèle. Pour vous obéir, je tâtai le pouls à mon cœur, et je ne vous cacherai pas qu'une sorte de fièvre en précipita les battements dès le premier jour. Était-ce un mal causé par la beauté de la jeune fille ? Hippocrate dit oui, et Gallien dit non ; c'est à vous à trancher la question. Je sens le ridicule de ces incendies perpétuels ; mais puisque vous me demandez la vérité, je vous confesse ma sottise et ma faiblesse ; les yeux de tous mes modèles distillent du poison ; ce que j'éprouve en étudiant leurs traits est une sorte d'angoisse que la fièvre du travail vient compliquer et changer en plaisir. C'est par le regard que cette peste se communique, et il me semble qu'on m'injecte dans l'âme un venin brûlant auquel le goût de la peinture sert de véhicule, comme ces drogues achérontiques qu'on administre dans un vin généreux. Il reste à savoir si tous ces empoisonnements finiront par ruiner ma constitution, ou si, au contraire, je m'y accoutumerai.

Vous l'avez dit vous-même : s'il ne s'agissait que de vous, mon cher maître, vous n'auriez aucun égard pour la superstition. Permettez que j'en dise autant. Il ne s'agit que de moi, et

la superstition ne doit pas avoir plus d'empire sur mon esprit que sur le vôtre. Je vous ai fait connaître les symptômes, vous me prescrirez des remèdes, comme un bon médecin et je me réserve le droit, comme tous les malades, de ne prendre de l'ordonnance que ce qui me conviendra. La nature, d'ailleurs, en sait plus long que la Faculté. Ce trouble et cette fièvre que j'éprouve aussitôt que je suis armé de mes pinceaux en face d'un joli modèle, se dissipent au grand air, en voyageant. Depuis quinze jours j'ai quitté Genève, et il y a déjà, entre la belle Madelon et moi tant de lacs et de montagnes, que l'image de cette jeune fille s'évanouit dans le lointain parmi les brouillards du Léman. Ce n'est plus qu'un portrait rangé dans ma mémoire à côté des figures de Nina Blancolelli, de la dame de Vernon et de la pauvre Clairette. Tous les hommes n'en sont-ils pas au même point que moi? Leur cœur ne devient-il pas une galerie de portraits, tous du même maître, et dont l'histoire de leurs sentiments est le catalogue raisonné? Un beau jour la mort arrive, qui ferme le musée et met la clé dans sa poche.

» En quoi donc mon sort diffère-t-il de celui des autres hommes? Jusqu'à cette heure il me paraît fort ordinaire. A moins que, par un renversement complet des lois de la nature, mon cœur ne se remette à brûler à la fois pour toutes les images de son catalogue, je ne vois pas par où doit éclater la malédiction héréditaire dont je me crois menacé. La légende ne dit point qu'un jour les incendies que Pierre Breughel a représentés, mettront le feu à leurs toiles et embraseront tous les musées de l'Europe. Savez-vous quelle est la véritable malédiction de ma famille? c'est la crédulité. Notre foi dans une tradition ramène nos esprits à l'obscurité d'un temps qui n'est plus et devient pour nous comme une seconde fatalité. Voilà le péril très-réel que

je cours. J'ai plus besoin de philosophie que de précautions. Ne cherchez plus, mon cher maître, à me mettre en garde contre les dangers extérieurs qui n'existent point. Ne m'interdisez plus tel ou tel genre de travail. Je ne sais si le mouvement, les voyages et la contemplation d'une nature puissante et sublime ont augmenté les forces de ma raison ; mais il me semble que les frayeurs et les préjugés de mon enfance ont creusé dans mon âme l'écueil de ma vie ; j'en ai plus peur que des abîmes des Alpes, sur lesquels je marche d'un pied libre et sûr. Entretenez-moi dans ces fermes résolutions, et ne me parlez plus de légendes fabuleuses.

» Vos idées sur le paysage m'ont frappé. La raison par laquelle les peintres de la nature tourmentée ne produisent point d'effet, c'est qu'ils ne savent point dompter leur émotion, et qu'ils prennent cette émotion pour le feu sacré. Ils croient mettre sur la toile le sentiment qu'ils éprouvent, et le spectateur, ne l'y trouvant pas, demeure froid. Cela prouve qu'il ne faut point se laiser troubler par son modèle ; qu'il faut l'étudier d'un œil ferme et scrutateur ; que si on l'aime, il faut attendre, pour reproduire son image, que le temps vous ait rendu le calme et la liberté nécessaires au travail. D'où vient donc que pour moi cette loi n'a point de force, et que l'émotion causée par la beauté du modèle, le trouble de mon cœur et l'enthousiasme pareil à celui qui égare les écoliers amoureux de la Suisse, au lieu d'arrêter mon inspiration, lui prêtent plus de chaleur et ne gênent pas la sûreté de mon pinceau ? Suis-je donc une exception à la règle générale? Pour éclaircir ce point, je choisirai parmi les sites des Alpes celui qui me plaira le plus ; j'en ferai un tableau que je vous enverrai à Paris, et s'il ne vous donne pas une idée grande et terrible de ce pays, nous connaîtrons par là que je me suis

trompé comme les autres, et que le paysage et moi nous n'avons rien à démêler ensemble.

L'itinéraire que vous me tracez a été scrupuleusement suivi. Le val de Chamouni, les contours du lac Léman jusqu'à Vevey, Berne et l'Oberland, j'ai tout exploré, comme un fils de lord faisant son tour obligé en Suisse. J'ai foulé des terres deux fois libres, sans autre maître que Dieu et les chamois, où il n'y a ni clôtures, ni charrue, et dont les titres ne figurent point dans les cartons d'un office de notaire. J'ai retrouvé les douceurs de la civilisation à Zurich, dont les guides font admirer les monuments, le magnifique arsenal et les greniers d'abondance, en disant avec une fierté républicaine : « Tout cela est à nous. Avec ces armes, nous pouvons équiper trente mille citoyens pour la défense du pays ; avec ces grains, nous pouvons les nourrir, et là-bas, à l'hôtel de ville, sont les élus du grand conseil pour veiller au salut du pays. Les richesses publiques ne s'en vont point chez nous à des maîtresses ni à des favoris. » Le matériel de l'arsenal est un peu suranné. On y trouve jusqu'à des arbalètes du temps de Guillaume Tell ; mais les épées sont encore rouillées du sang bourguignon, et le souvenir de Morat, fait tressaillir ces cœurs indépendants quand on leur parle de Charles le Téméraire.

» Une barque et quatre rameurs vigoureux m'ont porté en un jour d'un bout à l'autre du lac de Zurich, dont les bords sont garnis de jardins et de maisons de campagne d'un luxe plein de coquetterie. Je couchai le soir à Wesen, et je traversai le lendemain le lac de Wallenstadt, bordé de rochers gigantesques. Les collines de Zurich me souriaient encore de loin, et les montagnes sauvages des Grisons, qui grandissaient à chaque coup de rame, m'appelaient d'un air sombre et irrité. Je m'y enfonçai par un

défilé où règne une ombre perpétuelle, et la nuit avait devancé les heures lorsque j'arrivai à Ragaz, après une demi-journée de route sur un mulet, dont le jarret solide, le courage et l'air tranquille invitaient le voyageur à la confiance.

» La maisonnette où je trouvai un gîte était située au confluent de deux torrents, dont l'un s'appelle la Tamina et sort en bouillonnant d'une gorge hérissée de rochers ; l'autre est le Rhin, à peu de distance de sa source. L'obscurité ne me permettant plus de distinguer les objets, je compris seulement au bruit des cascades qu'un spectacle agréable m'attendait à mon réveil, et je m'endormis bercé par les mugissements des deux torrents. Le lendemain, je me levai aussitôt qu'un rayon de soleil m'eut annoncé que le paysage était suffisamment éclairé. De ma fenêtre, je contemplai le combat du Rhin et de la Tamina. Des bestiaux couchés dans un petit pré d'un air béat et nonchalant semblaient prendre en pitié l'éternelle fureur des eaux, et peut-être aussi la curiosité du voyageur venu de si loin pour les regarder. Je sentais dans mes jambes l'humaine inquiétude dont ces animaux me raillaient, et je m'armai de mon carton comme l'écolier paysagiste dont l'enthousiame vous fait sourire. Par un sentier qui suit les bords du torrent, je pénétrai dans la vallée de la Tamina, qui n'a qu'une lieue de profondeur. Cette vallée étant un cul-de-sac, je ne risquais point de m'y égarer. Les montagnes à pic dont elle est bordée se resserrent de plus en plus et finissent par former, en s'appuyant l'une contre l'autre, une caverne d'où la Tamina sort avec un vacarme épouvantable. Si Pierre Breughel eût passé par là, il y aurait trouvé le sujet d'une entrée de l'enfer, en y mettant du feu au lieu d'eau ; mais je doute que l'art eût réussi à prêter plus d'horreur à ce séjour de la nuit que la nature ne lui en a donné. Dans l'endroit le plus som-

bre de la vallée, les moines du couvent de Pfeffers ont construit une maison d'été. Je dessinais une esquisse de ce paysage au crayon noir, lorsque des voix résonnèrent à quelques pas de moi. Trois personnes conduites par un guide arrivèrent au pied du rocher où je m'étais installé. Je ne songeais guère à lier conversation avec ces étrangers, que je reconnus pour des Allemands de qualité. Les usages de leur pays leur faisaient un devoir de passer leur chemin sans daigner s'apercevoir de la présence d'un artiste. Quel fut mon étonnement quand le seigneur Baron, chef de la famille, grimpant sur le rocher où je travaillais, s'approcha en souriant et m'adressa ce discours !... [1]. »

[1] Le dernier feuillet de la lettre était déchiré en cet endroit.

XXVII

« Mon cher maître[1],

» Puisque vous avez pris plaisir au récit de mon voyage, et que vous souhaitez d'en connaître la suite, je reprendrai volontiers notre correspondance au point où je l'ai laissée. J'ai fait trop de chemin depuis ma dernière lettre pour vous écrire le *journal* que vous demandez ; mais je puis vous envoyer une *relation* comme celle des ambassadeurs lorsqu'ils reviennent d'une cour étrangère.

» Aussitôt après ma rencontre avec la famille du baron de

[1] L'original de cette lettre était de la même main que la précédente.

Ernstberg, ie partis sur un mulet pour Coire, qui est distant de Ragaz de quatre lieues. Les Grisons, un peu sournois dans leurs manières, sont volontiers hospitaliers, pourvu qu'on ne les importune pas en se mêlant de leurs affaires ou en faisant la cour à leurs filles. La capitale de leur canton est située dans une vallée large et fertile. On m'y donna une chambre ornée d'un lit deux fois centenaire et de chaises où s'assirent des combattants de Marignan. Je m'y trouvai bien; j'y travaillais paisiblement, et mes hôtes, qui étaient de bons bourgeois, commençaient à se prendre pour moi d'une affection peu démonstrative, mais qui se manifestait par des attentions délicates dans le service de la maison.

» Un matin, en me promenant, je découvris, à une lieue de Coire, un village appelé Felsberg, dans une position singulière, entre le Rhin et le pied d'une montagne énorme qui lui dérobe les rayons du soleil pendant la dernière moitié du jour. Les habitations y sont construites au milieu d'un bois de vieux noyers, et le clocher de l'église s'élève seul au-dessus des arbres. Quand le ciel est brumeux, le sommet de la montagne s'enveloppe de nuages; mais par un temps clair, on distingue à une élévation prodigieuse une masse de rochers qui semblent se heurter les uns contre les autres, comme les Titans de la fable cherchant à prendre l'Olympe d'assaut. Ce paysage me parut réunir les conditions favorables d'un tableau, c'est-à-dire un site frais et gracieux, où la grandeur et l'air menaçant de la nature helvétique ne sont présentés que comme un accident destiné à former un contraste avec le sujet principal. La prétention des peintres de la Suisse, d'inspirer beaucoup d'effroi au spectateur, est ce qui le refroidit et l'ennuie. A ce désir de l'étonner, il répond par l'indifférence. Ne pensez-vous pas qu'en réduisant mes rochers

titaniques à l'état modeste d'accessoires, il y a plus de chances d'en faire remarquer les immenses proportions, que si je leur donnais le premier rôle ? Ce plan une fois conçu, je transportai mon nécessaire de peinture à Felsberg, et j'achevai mon paysage en huit jours. Un marchand grison qui partait pour Saint-Gall a bien voulu s'en charger et l'envoyer à Constance, d'où il vous sera expédié à Paris. Quand vous l'aurez reçu, faites-moi la grâce de m'écrire ce que vous en penserez.

» Au moment où je mettais la dernière main à ce tableau, je travaillais en plein air, sous un noyer, à trente pas d'un pont de bois jeté sur le Rhin, et qui figure sur ma toile. Des paysans, qui allaient à Coire, s'arrêtaient en souriant, et si je tournais la tête de leur côté, ils me saluaient et continuaient leur route pour ne point me gêner. Mes Allemands de Pfeffers, moins discrets que les pauvres Grisons, vinrent à passer et s'approchèrent sans façon pour regarder mon ouvrage. L'illustre baron se plant debout derrière mon pliant, et me donna ses avis en prenant des airs de connaisseur. Le très-haut baronnet, son fils, daigna j ter un regard sur mon ouvrage, et fit un signe de tête approbatif, sans ouvrir la bouche. La jeune fille se tenait à distance.

» — Venez donc, Lisbeth, lui dit le père. Je vous assure que ce tableau mérite d'être regardé. Ce jeune Français a du talent.

» Il y avait dans le ton de cet homme et dans cette manière de parler de moi en ma présence quelque chose d'arrogant dont je fus assez choqué pour attendre sans me déranger qu'on me témoignât plus de politesse ; mais mademoiselle Lisbeth s'étant approchée timidement, examina longtemps le tableau et se tourna vers son père pour lui dire en français ;

» — Monsieur est un maître.

» L'impertinence du baron me parut aussitôt moins déplaisante, et la morgue de ces étrangers ne fut plus à mes yeux que de l'originalité. Pour vous prouver que je ne fais point de mystère avec vous, mon cher maître, je vous avouerai tout de suite la véritable cause de ce changement : Dans les yeux couleur de myosotis de la jeune fille, dans son visage pâle, dans le son mélodieux de sa voix et dans toute sa svelte personne, il y avait un charme irrésistible, un air de bienveillance et de sensibilité qui apaisèrent tout à coup ma mauvaise humeur. Le père, comme s'il eût saisi l'occasion de revenir à quelque point de controverse souvent débattu entre sa fille et lui, reprit brusquement la conversation interrompue dans la vallée de la Tamina.

» — La peinture, dit-il, est un art honnête qui ne porte pas le désordre dans les imaginations, et qui procède ouvertement au grand jour. On ne voit pas les peintres abuser de la confiance des parents pour souffler dans l'âme des jeunes filles des feux secrets sous le prétexte perfide d'un amusement. Il n'y a pas moyen de déguiser le sentiment d'un tableau, ni de donner à une figure ces expressions à double sens qui échappent aux gens raisonnables et embrasent les esprits faibles ou exaltés. Un simple coup d'œil suffit à juger le sujet d'un tableau, et le professeur de dessin ne s'aviserait point de donner pour modèle à une fille de qualité, une image subversive. Il n'oserait même pas concevoir la pensée d'une pareille insolence. Le paysage surtout, est le genre que je préfère à tous les autres. Quoi de plus innocent que de représenter sur la toile ces montagnes, ces prairies et ces bestiaux couchés dans l'herbe ? Jeune homme, je me plais à le déclarer solennellement : l'art que vous pratiquez a toute mon estime, et, par conséquent, vous avez droit à ma sympathie.

» — En un mot, dit Mlle Lisbeth, vous aimez les petits moutons et les bonshommes.

» — Ma fille, reprit le père, ne faites pas semblant de ne point me comprendre. Je n'interdis au peintre ni la passion, ni la poésie, ni la mélancolie, ni l'expression de la douleur; mais je le loue de ne point déguiser sa pensée et de l'étaler loyalement à tous les yeux. Le musicien, au contraire, procède par des moyens insidieux. Rien de clair, de précis, ni de franc dans son art. Il commence par amollir les sens, charmer l'oreille, et puis, tandis que les uns rêvent à leurs affaires ou à leurs intérêts, les autres à rien, il entretient publiquement la personne dont on lui confie l'éducation, dans un langage que le vague et l'obscurité rendent d'autant plus dangereux. Un commerce insaisissable s'établit ainsi entre l'artiste et son élève imprudente, où les pensées et les sentiments s'échangent directement sans l'entremise de la parole. L'exaltation s'y met, et bientôt, le maître exerce une sorte de fascination diabolique. A ce métier-là, il n'est pas étonnant que la sensibilité s'exaspère.

» — Il paraît, dis-je au baron, que vous avez à vous plaindre de la musique?

» — Plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. Je voudrais que tous les fabricants de duos et de sonates fussent en enfer. Je fais une exception en faveur des vieux maîtres. Palestrina, Sébastien Bach, Scarlatti, sont des génies purs et sainement constitués; mais depuis peu on a inventé je ne sais quel genre plaintif et mystérieux, où le succès consiste à faire le plus de chagrin possible à son auditoire. Pergolèse a donné le signal, et il vient de mourir à trente ans pour s'être nourri des poisons qu'il a distilés. Le fléau fait des progrès en Allemagne. On dit que le jeune Haydn, dont on commence à parler, s'abandonne par mo-

ments à une douleur que rien ne justifie, et cherche à glisser dans les âmes quelques pensées mélancoliques au milieu de ses gracieuses compositions. En France, Rameau se permet certains libertinages d'imagination. Durante lui-même, le savant Durante, qui n'avait encore écrit que pour l'église, met dans les mains de la jeunesse quelques morceaux à deux voix, où les *ben mio*, les *idol mio* reviennent souvent avec des chants plus tendres cent fois que les paroles. Cela finira mal, monsieur. Ah! la peinture! voilà un art honnête et convenable!

» — Je suis fier, dis-je au baron, de votre prédilection pour mon métier; mais au risque de perdre un peu de votre sympathie, je ne vous cacherai pas que la peinture a, comme la musique, ses génies malfaisants, ses maîtres dangereux et perfides, ses relations avec les puissances ocultes, ses légendes diaboliques, ses morts violentes, ses suicides et ses catastrophes. Ne vous fiez pas trop à elle. J'ai des raisons de la craindre autant que de l'aimer.

» — N'en doutez pas, mon père, s'écria la jeune fille; tous les arts ont leurs dangers; toute recherche de l'idéal conduit aux mêmes écueils. Et tenez, ce tableau, que vous croyez innocent, c'est une inspiration de l'enfer : le contraste entre la fraîcheur de ce vallon et le chaos de la montagne, vous semble fait pour donner plus de douceur au paysage; selon moi, c'est tout le contraire : le calme de la vallée augmente l'horreur de ce site lugubre. Le sentiment du peintre n'est pas dans ce village paisible; il est là-haut parmi ces rochers, qui ressemblent à des démons enchaînés. C'est pour eux que l'auteur a pris ses pinceaux, et il ne tiendrait qu'à moi de reconnaître sur cette toile la main d'un maître maudit.

» — Que la peste soit des têtes exaltées! murmura le baron.

» — Excusez-moi, monsieur, reprit la jeune fille, si je fais les honneurs de votre tableau avec tant de liberté. Lorsqu'on discute, on soutient comme on peut son opinion.

» — Défendez-vous donc, me dit le père.

» — Je suis forcé d'avouer, répondis-je, que mademoiselle a deviné ma pensée. C'est pour les rochers de Felsberg, et non pour la prairie, que j'ai entrepris ce tableau. Si c'est un crime, donnez-moi votre malédiction, comme au musicien dont vous avez à vous plaindre.

» — La courtoisie française ne se dément jamais, dit le baron en ricanant.

» Nous retournâmes ensemble à Coire. Chemin faisant, le père me prit à part, et me dit avec plus de bonhomie que je n'en attendais d'un personnage entiché de ses quartiers :

» — Quand vous viendrez à Munich, faites-moi une petite visite. Vous me rendriez un véritable service si vous inspiriez à ma fille le goût de la peinture. En vous montrant comment on pratique l'hospitalité allemande dans mon château d'Ernstberg, je vous dirai quelles circonstances ont fait de moi le plus malheureux père du monde.

» — La Bavière, répondis-je, n'est point sur mon chemin pour aller en Italie ; cependant je prends note de votre invitation, et j'en profiterai tôt ou tard. La curiosité me conduira quelque jour à Ernstberg pour vous rappeler la confidence que vous me promettez de votre chagrin musical.

» Mlle Lisbeth entendit les derniers mots de ma réponse à son père, et sans doute elle se méprit sur le sens de mes paroles, car elle me lança un regard de reproche.

» — Ne parlez pas de cela, dit-elle au baron avec la vivacité d'un enfant en colère. Il est incroyable qu'on ne puisse se taire et me

laisser en repos. Je ne veux plus qu'on parle de cela. Je ne veux point de railleries. C'est une indignité ! Prenez-y garde. Je vous ferai pleurer à tous des larmes de sang.

» Nous eûmes beaucoup de peine, le baron et moi, à faire revenir la jeune fille de son erreur. Elle s'apaisa pourtant, et finit par me prier, avec une amertume qui me fut sensible, de l'honorer de mon indifférence, ce qui parut exciter la joie du stupide baronnet. M[lle] Lisbeth prit le bras de ce frère dont elle avait mérité l'approbation, et marcha devant avec lui.

» — Tout cela, me dit le père, ne m'empêchera point de vous confier mon chagrin. Je ne sais pourquoi je m'imagine qu'il dépend de vous de guérir ma pauvre fille, avec votre art et vos pinceaux.

» — Et de quel mal, monsieur le baron?

» — Ne voyez-vous pas qu'elle est à moitié folle?

» — Je n'ai rien entendu sortir de sa bouche que de fort sensé.

» — C'est que vous ne savez pas... Mais n'allons pas éveiller encore quelque explosion de sa folie. Ma fille a l'oreille fine. Parlons d'autre chose.

» Nous rentrâmes à Coire après le coucher du soleil. A peine avions-nous fait trente pas dans la ville, que le baron me pressa fortement le bras en s'arrêtant :

» — Écoutez ! me dit-il. N'entends-je pas de la musique?

» En effet, les sons d'un clavecin sur lequel un enfant essayait des gammes, sortaient par une fenêtre ouverte.

» — Cette musique-là, répondis-je, n'excitera la sensibilité de personne.

» En ce moment, Lisbeth, quittant le bras de son frère, accourut hors d'elle-même.

» — Mon père, dit-elle, un clavecin ! Vous voyez bien qu'il n'est point défendu de jouer du clavecin. Par grâce, laissez-moi faire un peu de musique.

» — Vous savez, dit le père, que je vous ai interdit cet art pernicieux.

» — Je le sais, répondit la jeune fille en frappant du pied ; mais je vous déclare que je n'y tiens plus, que cette tyrannie m'est insupportable, et que vous me réduirez à quelque extrémité.

» — Monsieur, dis-je au baron, ne craignez-vous pas de faire à Mlle votre fille plus de mal que de bien en la contrariant ainsi? J'ai vu de funestes effets des vocations étouffées.

» — L'agitation de la jeune fille, le tremblement de ses lèvres et de ses mains annonçaient les préludes d'une attaque de nerfs.

» — Qu'elle fasse donc ce qu'elle voudra ! dit le père. Mais voici le fruit d'un mois de voyage à tous les diables.

» — Entrons ! s'écria Lisbethen tirant le baron par son habit. Les Grisons sont si bons qu'ils me permettront de jouer du clavecin.

» Les habitants de cette maison furent un peu étonnés de notre visite. Le joli visage et la douceur de Mlle Lisbeth changèrent leur surprise en plaisir, lorsqu'elle demanda d'un ton suppliant la permission de se mettre au clavecin en disant qu'elle n'y resterait pas longtemps. Une petite fille, dont nous avions interrompu les gammes, s'était blottie dans un coin par timidité. La bourgeoise nous offrit des siéges et dit en allemand à Mlle Lisbeth que le clavecin était à sa disposition. Elle n'eut pas besoin de le répéter. La jeune fille s'installa devant l'instrument. Dès

les premières notes d'un prélude rapide, qu'elle attaqua fortement, je reconnus un talent solide, appuyé d'une connaissance profonde de l'harmonie. A la suite d'une foule de modulations capricieuses, la belle musicienne adressa un sourire à son père en commençant un *allegro* brillant.

» — Vive Scarlatti ! dit le baron. C'est un maître bien portant et sans malice.

» — Après l'allegro, Mlle Lisbeth entama un menuet d'une vivacité tempérée par des nuances délicates. L'artiste s'animant par degrés, marquait le rhythme avec des mouvements de tête d'une grâce inimitable. Un chant large et mélancolique succéda sans interruption au menuet.

» — Ma fille, ma Lisbeth ! cria le père, je t'en conjure, point d'*adagio !* Ces morceaux me mettent la mort dans l'âme. Chère Lisbeth ! point de mélodie triste ! assez par charité ! — Maudite rencontre ! chien de clavecin ! — La voilà possédée ! le diable est après elle !

» — Eh ! monsieur, dis-je, c'est le génie de la musique et non le diable. Vous allez le mettre en fuite avec vos cris.

» La jeune musicienne, emportée par l'inspiration, ne nous entendit point ; la beauté du morceau, où se mêlaient la science et la sensibilité, nous émut assez pour nous imposer silence. Le baron cacha son visage dans ses mains ; le bourgeois grison devint sombre ; sa femme parut comme suffoquée ; le stupide baronnet lui-même laissa tomber son menton parmi les plis de son jabot. A certains accents passionnés qui revenaient par intervalles, nous frémissions tous. Un trouble tour à tour pénible et enivrant me remua jusqu'au fond de l'âme. Il me sembla que les rochers de Felsberg roulaient du haut de la montagne pour m'écraser. L'image de Nina Blancolelli passa devant mes yeux :

elle portait des haillons, et ses cheveux épars étaient souillés de poussière et de brins de paille. L'allégorie du suicide de Jacqueline Breughel vint après, et s'éloigna en me faisant signe de la suivre. Mais je fixai mes regards sur les traits charmants de la musicienne, et je me sentis comme transporté soudain dans un monde délicieux. L'*adagio* s'éteignit doucement avant l'extase où j'étais plongé. Mlle Lisbeth avait quitté le clavecin. Elle essuya les larmes qui baignaient son visage et s'approchant de moi brusquement elle me désigna du doigt, en me disant :

» — Vous seul, vous avez voyagé avec moi !

» Ce doigt fin et mignon, qui s'avança tout près de mes yeux, me porta un coup, comme s'il m'eût percé le cœur. La jeune fille se tourna aussitôt vers son père, et battit des mains avec une joie convulsive en s'écriant :

» — Je l'ai vu ! il n'est point mort ! Monsieur le baron, il reviendra. Je vous assure qu'il reviendra, puisque je l'ai senti là, tout près de moi, tandis que je jouais.

» — Il n'y a pas le moindre doute, dit le père ; mais allons-nous-en, et que je sois roué si jamais je vous laisse toucher un clavecin.

» Un garçon d'auberge vint chez moi le lendemain m'annoncer que toute la famille allemande était partie pour Munich. Le baron me faisait rappeler l'engagement pris de visiter son château d'Ernstberg. Je commençai par me bien promettre à moi-même de n'y point aller, et pour tourner le dos à la route de Munich, je m'enfonçai dans le Septimer. Après huit jours d'excursion au milieu de sites d'une effroyable sauvagerie, je revins à Lenz, et puis à Coire, et machinalement je me dirigeai sur Feldkirk et j'entrai dans le Tyrol, avec l'intention d'appuyer à droite, en arrivant à Inspruck. Mais une fois dans cette ville,

et précisément lorsque la route d'Italie s'ouvrait devant moi, je ne résistai point à l'envie de revoir encore cette fille singulière qui avait éveillé dans mon imagination une musique inconnue. Je pris à gauche et non à droite, et me voici arrivé depuis deux heures à Ernstberg. Ce qui s'y passe est plus bizarre encore [1]. »

[1] Les derniers feuillets de la lettre manquaient au dossier.

XXVIII

« Enfin, mon cher maître, je connais les amours de cette Lisbeth, dont la maladie a dû vous rappeler le souvenir de ma pauvre mère. Le baron m'a tout raconté, il y a huit jours, au milieu de son parc, dans une espèce de kiosque en verres de couleur, d'un goût qui vous donnerait des convulsions. Un reflet de la fenêtre teignait en bleu cru le visage de ce père infortuné pendant son récit, ce qui ne m'a pas empêché de l'écouter avec un vif intérêt; mais, avant de vous répéter ses confidences, il faut vous dire la vie qu'on mène à Ernstberg.

» La morgue aristocratique et le vent du nord, aussi froids l'un que l'autre, règnent ici depuis le souterrain des cuisines jusqu'au toit gothique orné de gargouilles. Les portes mal jointes crient sur leurs gonds rouillés. Un domestique vêtu d'une livrée brune comme les ailes d'un papillon de nuit ouvre et referme les vastes

battants en vieux chêne avec la précision d'une mécanique. Aux sons de la grosse cloche, qui annonce les repas comme un glas funèbre, la famille et les hôtes descendent lentement l'escalier de pierre. On se souhaite le bonjour au salon, et l'on passe dans la salle à manger. Deux cents convives ne la rempliraient pas, et nous sommes huit à table. Le maître du logis donne la main à une vieille douairière, qu'on accable d'honneurs. Les autres hommes conduisent les dames exactement dans l'ordre que prescrit le degré de noblesse de chacun. En ma qualité d'artiste, j'ai le privilége de rendre mes devoirs de civilité à une cousine fort maussade qui s'est mésalliée dans sa jeunesse. Je m'assieds à table à côté de cette personne déchue, et, de l'autre côté, je me trouve près de la fantasque Lisbeth. Si l'on savait que mon père était conseiller du roi de Prusse, quels regrets n'aurait-on pas de m'avoir témoigné si peu de déférence!

» Trois sujets de conversation sont invariablement sur le tapis : la chasse, la cuisine et le blason. Le premier se traite le plus souvent à l'heure du dîner, car chacun déjeune dans sa chambre. Les questions de cuisine sont approfondies par les dames, qui paraissent savantes en matière de choucroute et de *pfankuchen*. Le soir et pendant le souper, les hommes abordent le grave sujet du blason. Il s'agit de décider si tel personnage est plus ou moins noble que tel autre. Celui de la compagnie qui connaît et cite les gens les plus haut titrés et les mieux alliés a les honneurs de la soirée, comme s'il était lui-même allié et titré magnifiquement. Cet avantage revient ordinairement au greffier du petit tribunal de la ville voisine, personnage râpé, dont la perruque chauve montre la corde, mais qu'on appelle monsieur le baron, et qui a un *graf* parmi ses cousins. Il sait sur le bout de son doigt les armoiries de toutes les familles de

Bavière, à quel chapitre les filles de chaque maison peuvent prétendre, et quels maris elles peuvent espérer. Quelques-unes ont tant de quartiers, que, dans tout le cercle électoral, deux ou trois jeunes gens seulement oseraient les demander à leurs parents, en sorte qu'elles risquent fort de mourir vierges.

» Dans ce pays, les enfants baisent par grande faveur la main de leur père une fois par an. Les jeunes filles ne prennent jamais la parole sans qu'on les interroge, et le petit garçon de la cousine mésalliée a reçu l'autre jour le fouet bien serré pour s'être jeté avec une tendresse étourdie au cou de sa maman. Depuis que j'ai observé les vieux usages allemands, je comprends la bonté du baron d'Ernstberg, dont la facilité de mœurs, l'affection et le dévouement pour sa fille font une exception remarquable à la règle générale. Tandis qu'il me racontait la vie romanesque de Mlle Lisbeth à son point de vue de père, je m'en faisais pourtant un autre. Je vais donc vous expliquer les choses comme je les ai dans l'esprit, en les dégageant autant que possible des bavardages passablement obscurs du narrateur.

» La mère de Lisbeth était une Lithuanienne fort belle, capricieuse, exaltée, tourmentant ceux qu'elle aimait, tombant en syncope pour la contrariété la plus légère, et causant autour d'elle, avec un cœur tendre et bon, plus de maux qu'une femme détestable n'en eût pu faire. Le baron passa dix ans à l'accabler de petits soins; mais son aveugle complaisance ne lui épargna ni larmes, ni scènes, ni attaques de nerfs. Un beau jour sa patience fut à bout; il se permit quelques reproches tempérés par les formes les plus douces. La dame s'emporta, fit ses bagages, retourna dans son pays, où elle mourut peu après, et Lisbeth revint à Ernstberg, à l'âge de quatre ans.

» Dès ses plus jeunes années, cette petite fille donna des signes

d'une sensibilité extrême. Peut-être, en usant du système d'éducation à la mode dans ce pays, eût-on comprimé ou modéré cette sensibilité trop grande; mais le baron, craignant de perdre tout ce qui lui restait, et naturellement faible, n'osa risquer ce que la raison et la prudence même lui commandaient. Lisbeth devint le tyran de son père et mena la vie d'un enfant gâté, pleurant à tout propos, n'écoutant point sa gouvernante, et se faisant raconter par sa nourrice des contes de fées ou de fantômes qui lui emplissaient l'imagination de terreurs chimériques. Avec ce qu'elle tenait de sa mère, ce régime pitoyable et une éducation négligée, on peut encore s'étonner qu'elle n'ait point fini par être folle à lier. Tout à coup un heureux changement s'opéra dans son caractère et ses idées. A quinze ans elle devint raisonnable. L'envie de s'instruire lui poussa subitement. Elle voulut apprendre le français, et travailla d'une ardeur telle qu'en deux ans elle sut parler cette langue, si difficile pour une bouche allemande.

» Lisbeth avait toujours eu du goût et des dispositions extraordinaires pour la musique. Malgré des commencements sans principes et sans méthode, elle avait acquis sur le clavecin une espèce de petit talent. Une direction meilleure et des études réglées corrigèrent, en peu de temps, ses défauts et lui donnèrent une exécution parfaite, sans détruire sa façon personnelle de sentir et d'exprimer. Les succès de famille tournèrent son goût en passion. Elle étudia l'harmonie et atteignit bientôt une force dont les gens du métier s'étonnèrent.

» On parlait alors d'un jeune musicien de l'école du grand Sébastien, et nouvellement revenu de son tour d'Europe. Après avoir pris, en France, quelques leçons de Rameau, en Italie, de Tartini, en Angleterre, de Haendel, il s'était d'abord fixé à

Bamberg, dont l'évêque protégeait les artistes ; puis enfin il était revenu dans sa ville natale. On commençait à le porter aux nues à Munich. On en voulait faire un maître à opposer aux plus fameux; mais le bruit qu'on en menait ne retentissait pas encore au delà des murs de la ville. Son mérite était sujet à contestations. Des artistes assuraient que le vieux Haendel lui avait dit : « Tu ne feras jamais que de la musique bonne pour les petites comtesses de Vienne qui ont toutes des vapeurs et des maux de nerfs. » Tartini lui avait promis un avenir brillant, comme joueur de clavecin et non comme compositeur.

» Ce jeune homme s'appelait Nathanaël, et selon toute apparence, Haendel et Tartini ne se trompaient guère sur son compte, puisque ce prénom ne m'a point révélé qui ce peut être. J'aurais su deviner son nom de famille, si la réputation du personnage eût été aussi grande que le souhaitaient ses compatriotes. Au dire du baron, Nathanaël avait les dehors les plus aimables du monde, un visage doux, des manières excellentes, et l'expérience que donnent les voyages. Il faisait beaucoup de frais en compagnie, toujours prêt à jouer ce qu'on lui demandait, improvisant, accompagnant et presque également habile sur le clavecin, le violon et la harpe. Mais il avait aussi un singulier travers qu'on lui découvrit plus tard : il ne pouvait jouer ou improviser malgré son talent, s'il n'avait avec quelque personne de son auditoire une sorte d'affinité sympathique. (De peur d'erreur, je vous rapporte les termes dont s'est servi le baron.) Quand il voulait exprimer par la musique les accents d'une passion ou d'un sentiment quelconque, il lui fallait parmi les assistants un auditeur dont l'âme offrît, comme un miroir, le reflet de cette passion ou de ce sentiment, ou sans cela, il n'avait pas la moitié autant d'inspiration, d'idées et de chaleur. Soit par hasard ou par pré-

méditation, Nathanaël trouvait presque toujours parmi les femmes qui l'écoutaient une cervelle exaltée, amoureuse ou malade, disposée à recevoir toutes les commotions qu'il lui voulait faire éprouver, et plus d'une fois ces beautés si sensibles tombèrent en pamoison à la fin du morceau.

» On ne savait point encore que le jeune maître exerçait cette magie, lorsque Mlle Lisbeth le voulut entendre. Le commerce sympathique, assez vaguement défini par le baron, s'établit probablement dès la première rencontre entre la jeune fille et le musicien. Lisbeth sortit du concert fort émue, et, depuis ce moment, elle ne fit plus que rêver à Nathanaël, jouer sa musique du matin au soir et parler de lui. Les meilleures raisons du monde ne lui manquèrent pas pour prouver au baron qu'elle devait prendre des leçons de ce jeune homme; qu'il était le seul maître digne et capable de lui enseigner ce qu'elle avait encore à apprendre, et qu'il fallait l'appeler à Ernstberg. Il y vint, et comme l'engouement de la fille fut partagé par le père, Nathanaël fit un long séjour dans ce château.

» A l'exception du stupide baronnet, la famille, saisie d'une espèce de manie musicale, subit le charme qu'exerçait le maître sorcier. La vie à Ernstberg devint une sonate perpétuelle; mais tandis que le père s'attachait à la note du morceau, la fille voyageait en compagnie de son jeune précepteur dans le pays de l'idéal, si bien qu'en peu de temps le cœur et l'esprit de Lisbeth passèrent de l'émotion au désordre. Les duos de clavecin et de harpe composés par Nathanaël n'étaient plus que des conversations amoureuses, où l'on échangeait en musique les protestations, les prières, les reproches, les serments et les expressions de tendresse en présence même des amis et des parents, qui n'y comprenaient rien, et du baron, qui songeait à autre chose, tout

connaisseur qu'il était. Plus tard, Lisbeth fit à son père la confession de ce qu'elle avait éprouvé durant ces entretiens, de ce qu'elle avait dit, écouté, répondu, promis, accepté, juré, sans l'entremise de la parole; tout cela sent d'une lieue la folie particulière des jeunes filles slaves.

» La musique est un art efféminé qui ébranle les nerfs, trouble les sens. Je conçois qu'avec une imagination faible et une constitution délicate, on ne vive pas impunément, du matin au soir, dans cette ivresse métaphysique, où les idées naissent et meurent tumultueusement. C'est un avortement perpétuel de l'esprit qui doit à la longue exercer une influence funeste. Il ne faut donc pas s'étonner que notre jeune maître ait pu se croire doué de fascination, et que sa frêle écolière ait présenté des phénomènes nerveux capables d'embarrasser les Facultés de médecine. Toujours est-il que, malades ou bien portants, Nathanaël et Lisbeth s'aimèrent éperdument; ils se le répétèrent mille fois en musique avant d'oser se le dire de vive voix, et je conçois qu'ayant pris l'habitude de s'entendre dans un langage plein de mystère, ils aient considéré l'usage de la parole comme une forme trop brutale pour la délicatesse de leur passion. Ils y vinrent pourtant, selon le vœu de la nature.

» A peine ces amants eurent-ils échangé les aveux, les serments d'usage, et la promesse d'être l'un à l'autre pour toujours, que leurs concerts prirent un caractère entièrement nouveau. Ils se faisaient d'avance une sorte de programme de chacun de leurs morceaux, et se parlaient avec plus d'accord et de clarté qu'auparavant. Le baron, quoique distrait, eut par instants de vagues révélations de ces dialogues; mais ce fut pour lui comme des hallucinations déplaisantes qu'il dissipa aussitôt en allant faire un tour de jardin.

» Bientôt les jeunes gens éprouvèrent moins de répugnance à s'expliquer en paroles. Ils cherchaient les occasions de se voir et s'écrivaient des lettres où leur tendresse réciproque et leur évangile musical formaient l'amalgame le plus singulier. Le baron m'en a communiqué quelques passages dont je vous fais grâce, car votre esprit lucide s'accommoderait fort mal avec les brouillards de ces imaginations allemandes.

» Il paraît que Lisbeth comprenait à merveille ces bagatelles, obscures pour les profanes, que l'amour et la musique inspiraient à Nathanaël; ses réponses n'étaient pas moins mystiques. Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte, et puis les amants songèrent enfin aux affaires terrestres. De peur d'une explosion, Lisbeth se chargea de sonder habilement son père sur l'effet que produirait dans le monde le mariage d'une demoiselle de qualité avec un musicien. Le baron ne se montra pas trop effarouché. Une explication plus franche suivit, et le bonhomme commença par soupirer, maudire les têtes folles, les jeunes filles inflammables, la musique et les duos de harpe et de clavecin; et puis, effrayé par le souvenir de sa femme, le danger de faire mourir les enfants slaves en les contrariant, le baron céda, de peur de donner une maladie à sa chère Lisbeth. Au premier signe que fit sa fille de vouloir pleurer, peu s'en fallut qu'il ne lui demandât pardon. Il la prit sur ses genoux, l'embrassa et lui dit tout bas qu'il la marierait à son amant, à la condition que jamais elle n'aurait d'attaque de nerfs. Lisbeth, heureuse d'obtenir ce qu'elle souhaitait, renonça volontiers à cet article de l'héritage maternel, et promit tout ce que son père voulut.

» La famille poussa des cris de fureur quand on lui apprit ce projet de mariage. Des lettres de reproche arrivèrent des pays les plus lointains. La douairière, ici présente, vint faire officiel-

lement ses représentations. Mais le baron, soutenu par sa fille, tint ferme contre des préjugés qu'il partageait lui-même. Il plaida la cause des jeunes gens avec l'éloquence d'un avocat sans conviction. Les préparatifs du mariage allaient grand train. On n'attendait plus, pour fixer le jour de la cérémonie, que les papiers de famille du fiancé, lorsqu'un coup de foudre imprévu renversa ces châteaux en Espagne et remit tout en question.

» Un matin, le laquais préposé à la garde de l'antichambre dans le château d'Ernstberg, vit entrer une grande et belle personne vêtue en amazone, la cravache à la main, portant bottines à éperons, justaucorps boutonné, chapeau à grands bords avec chaînette d'argent. Un écuyer, armé d'un sabre, faisait promener dans la cour du château, deux chevaux couverts d'écume et de poussière. L'inconnue demanda maître Nathanaël. On lui proposa d'entrer au salon ; mais elle répondit qu'elle préférait attendre dans le jardin. Le laquais regarda d'un air hébété cette espèce de femme vaillante qui marchait à grands pas dans le parterre et coupait à coups de cravache les feuilles des acacias.

» Du plus loin que Nathanaël aperçut cette belle cavalière, il poussa un cri de surprise et parut fort troublé. On les vit échanger ensemble un salut familier, et entrer aussitôt en conférence, comme s'ils eussent repris une conversation interrompue la veille. A mesure que la dame élevait le ton, le jeune homme parlait plus bas. L'une s'animait, levait en l'air la main, fermait le poing, menaçait de près le visage de son interlocuteur ; l'autre reculait d'un pas, et dirigeait vers les fenêtres du château des regards inquiets. Enfin l'amazone fit un geste de colère, marcha vers le perron, et entra dans le salon du rez-de-chaussée, où se trouvaient la harpe et le clavecin. Un duo pour ces deux instruments,

composé par le jeune maître, était sur le pupitre. L'étrangère se mit au clavecin et joua ce morceau avec trop de rapidité ; mais en lui donnant un accent fort pathétique. A moitié de la première page, elle quitta le clavecin pour jouer la partie de harpe, et comme elle maniait les cordes avec autant d'énergie que d'habileté, des traits brillants et des gammes chromatiques d'une force incroyable firent retentir les vieux échos d'Ernstberg. Le baron arriva au salon par une porte, et Lisbeth par une autre.

XXIX

» L'amazone se leva, et saluant le maître de la maison :

» — Monsieur le baron, lui dit-elle, une personne de votre qualité ne se décide point sans des motifs puissants à marier sa fille avec un joueur de harpe. L'usage veut qu'on prenne, au moins, quelques informations. Adressez-vous à moi ; je connais mieux que vous votre gendre.

» — Mon père, dit Lisbeth, il ne serait pas juste de prendre des informations que vous ne demandez pas, et qui viennent ainsi à cheval, apportées par une dame qui paraît avoir à se plaindre de notre ami.

» — Je ne me plains jamais des autres, mon enfant, reprit l'étrangère ; je les aime ou je les déteste ; je les sers ou je les

accable. Quant à des plaintes, je ne sais ce que c'est. Vous croyez avoir inspiré une passion à ce petit monsieur, parce qu'il vous a initiée à son catéchisme sympathique. Il vous trompe, comme il m'a trompée. C'est son habitude. Depuis qu'il jouit d'une certaine célébrité, dix jeunes filles sensibles comme vous et autant d'écervelées comme moi, sont tombées dans les piéges de ce traître. Nathanaël ne peut avoir de succès qu'à cette condition. C'est un cordial sans lequel il n'a plus ni force ni génie. Commandez-lui de jouer avec moi qu'il n'aime plus, ce duo que voici, et vous le verrez au-dessous du médiocre, sans inspiration, sans chaleur.

» — Il suffit pour moi, madame, répondit Lisbeth, que l'inspiration lui vienne en m'accompagnant.

» — Fort bien, dit l'amazone, si cela devait durer. Je conçois qu'il vous plaise d'être l'élixir de Garus de ce charlatan. Mais vous ne serez pas plutôt mariée qu'il cherchera son cordial autre part, et il ne sera pas en peine de le trouver. Vous imaginez-vous que ce duo ait été fait pour vous ? Il l'a composé pour moi, l'année dernière, à Wilna, où il exerçait ses maléfices. Je pourrais vous réciter le cahier à la main et ligne par ligne, toutes les tendresses empoisonnées qu'il m'adressait parmi ces accords, et vous jugeriez, en voyant les paroles sous la musique, si cela est à votre intention. Je sais par cœur ces impostures. Vous êtes noble, riche, fille unique, et vous mordez à l'appât jusqu'à donner votre cœur, votre main et votre fortune. J'en aurais fait autant, si je n'eusse été désabusée par une autre personne. Je vous avertis, à mon tour ; agissez maintenant selon votre envie.

» La dame prit le cahier de musique ouvert sur le clavecin, et, après avoir rayé sur la première page la dédicace à Mlle Lisbeth,

elle écrivit ces mots : « Dédié à Augusta ***, et à toutes les femmes romanesques d'Allemagne et de Pologne. » Pendant ce temps-là, Nathanaël, plongé dans un fauteuil, paraissait anéanti. Augusta le toucha au front du bout de sa cravache, en lui demandant ce qu'il avait à répondre. Il se leva, ranimé par cette insulte :

» — Je ne vous ressemble point, dit-il avec émotion. Je ne déteste point les gens que j'ai aimés, et je ne voudrais pas détruire leur repos et leurs espérances. Si vous éprouvez un plaisir divin à vous venger d'injures que je ne vous ai jamais faites, s'il vous convient d'appeler imposture une tendresse mal récompensée, dont je respecte pourtant le souvenir, comme il faudrait vous offenser en me justifiant, je garderai le silence. Ce serait vous combattre avec vos propres armes que d'appuyer sur la différence qui existe entre une femme comme vous, arrivant de deux cents lieues pour tâcher de me perdre, et une jeune fille qui a toujours vécu sous l'aile de son père. Si je vous répondais, il faudrait dire les circonstances de notre rencontre, et quelle part revient, dans cette affaire, à votre impétuosité, à des mœurs qui ne sont pas celles de tout le monde. J'aime mieux me taire et m'en rapporter à mes juges.

» La belle Augusta répliqua, dans une langue que le baron et sa fille n'entendaient pas ; mais ses éclats de voix, ses mouvements brusques et les flammes qui sortaient de ses grands yeux montraient assez qu'elle ne pouvait plus contenir sa colère. Nathanaël, au contraire, reprenait son sang-froid. Cependant, l'amazone lui arracha violemment un bouton de son habit, qu'elle lui jeta au visage, et ce nouvel outrage le mit hors de lui. Il prit la parole à son tour dans l'idiome inconnu de la belle cavalière, et, à mesure qu'il s'animait, la dame paraissait s'adoucir.

Finalement, elle chancela, comme confondue par quelque souvenir ou quelque reproche terrible, et se jeta dans un fauteuil en pleurant à chaudes larmes. Cet attendrissement ne dura qu'un moment. Elle essuya ses larmes ; et, se relevant avec fierté :

» — Monsieur le baron, dit-elle en allemand, je regrette d'avoir fait cette démarche inconsidérée. En découvrant que ce maître de chapelle est un imposteur, votre fille ne l'en aimera pas moins. Je sais bien ce qu'il vous dira tout à l'heure : il vous dira que je suis une *virago*, que je me suis jetée à sa tête, que je l'ai poursuivi, et qu'il m'a donné les meilleurs conseils du monde. Vous croirez ces impertinences, et vous tomberez sous le charme de son hypocrisie. Les apparences lui seront favorables. Suivez donc votre sentiment, et donnez votre fille à un charlatan.

» — Malheureuse ! s'écria Nathanaël, c'est le trait du Parthe que tu me jettes en fuyant. Je te reconnais à ce raffinement. Finis cette comédie ; retire-toi et ne mets pas plus longtemps à l'épreuve la discrétion d'un galant homme.

— Le comédien, c'est toi, répondit Augusta. C'est toi qui abuses de ma triste situation et du mal que tu m'as fait. Crains de me réduire à surmonter ce qui me reste encore de modestie. Tu as plus peur de la vérité que de mes réticences. Va, je te laisse mon pardon et mon mépris. Je ne dirai plus rien, et je te débarrasse de ma présence. Épouse cette pauvre innocente, et achève ton ouvrage.

» L'amazone sortit, remonta sur son cheval, et partit suivie de son écuyer. Lisbeth ne savait que penser de cette aventure. Que l'inconnue fût ou non une virago, et que ses dernières paroles fussent ou non sincères, il n'en paraissait pas moins certain qu'elle ne haïssait Nathanaël que pour l'avoir trop aimé. La perspective d'une pareille fin remplit de trouble le cœur de la

jeune fille, et les mots d'imposture et de comédie appliqués à ses conférences musicales lui inspiraient une terreur profonde. Elle se retira dans sa chambre pour rassembler ses idées ; mais la réflexion ne fit qu'augmenter ses perplexités, car elle ne se montra point durant trois jours. Le baron attendait que sa fille eût exprimé une opinion pour prendre un parti. Lorsqu'il la vit ébranlée dans son amour, il se tourna contre Nathanaël, et plaida la rupture d'un mariage qu'il n'était point fâché de renvoyer aux calendes grecques.

» Nathanaël pensa que ses affaires allaient fort mal ; mais il eut assez d'orgueil pour ne pas entreprendre de se justifier. Le matin du quatrième jour, un exprès qu'il avait envoyé à Munich, ramena un carrosse de louage, dans lequel il monta, en laissant une lettre pour le baron.

« Je pars, monsieur, écrivait-il, sans vous demander ce que sont devenues votre amitié pour moi et la tendresse d'une personne qui me sera toujours chère. Je ne m'abaisserai point à repousser une accusation dont je veux ignorer ce que vous pensez. Il suffit que les soupçons puissent se dresser entre vous et moi pour qu'une union où la confiance est nécessaire devienne impossible. Vous connaîtrez par les effets de mon désespoir si j'étais encore digne de votre estime, de l'honneur que vous me vouliez faire et du bonheur qui m'est ravi. »

» Aussitôt que Lisbeth eut jeté les yeux sur ce billet, l'innocence de son amant lui parut évidente. On envoya courir après le carrosse ; mais tandis qu'un laquais le cherchait sur la route

de Munich, il avait pris celle de Salzbourg. On écrivit de tous côtés. Soit que Nathanaël n'ait point su qu'on le regrettait, soit qu'il n'ait point voulu revenir sur ses déterminations, il quitta la Bavière sans donner de ses nouvelles ni à ses amis, ni aux admirateurs qu'il avait dans le pays. Au bout de six mois, on apprit qu'il servait comme volontaire dans un régiment hongrois. Ce régiment fut envoyé à la défense de Fribourg, et les gazettes annoncèrent que les arts avaient perdu un jeune maître de grande espérance le jour que les Français avaient ouvert la brèche au siége de cette place.

» Au fond, le baron, pensant rattraper ses quartiers de noblesse tout près de se noyer dans une mésalliance, supporta patiemment ce dénoûment tragique. La cruauté du destin se chargeait de suppléer à son peu de volonté. Il s'imagina que sa fille se consolerait bientôt d'un malheur sans remède, et que la métaphysique musicale irait rejoindre le défunt. Mais il oubliait dans ses comptes le plaisir qu'éprouvent les jeunes filles à tourner leur chagrin en idée fixe. Au lieu de négliger la musique, Lisbeth ne bougeait plus de son clavecin. Elle voulut qu'on laissât la harpe et les pupitres à leur place, comme si on eût attendu Nathanaël de jour en jour. Elle jouait les duos qu'elle croyait composés pour elle, et, dans les passages où le chant appartenait à la harpe, elle se figurait entendre ce qui manquait au concert. Elle accompagnait le maître absent comme s'il eût été à sa partie, et, si quelque douairière sermonneuse l'interrompait, le duo finissait par des torrents de larmes.

» Les médecins engagèrent le père à distraire sa fille de ces manies dangereuses. Le baron emmena Lisbeth en Suisse. Ce fut pendant cette trêve que je rencontrai mes hôtes dans la vallée de la Tamina. La malade reprenait le sommeil et l'appétit,

lorsque la scène du clavecin de Coire vint prouver que son mal n'était qu'endormi. Depuis ce moment elle est retombée dans ses exaltations et ses crises. Une fois par jour les femmes de la maison l'emportent évanouie ou furieuse. Un père perdrait la tête à moins. Les douairières sont au bout de leur rouleau de remontrances, et moi j'admire avec effroi combien cette charmante créature est ingénieuse à faire son propre malheur et celui de tout ce qui l'aime.

» Après avoir écouté le récit du baron, je lui conseillai de ne rien entreprendre pour détourner sa fille de ses rêveries, de ne la contrarier en aucune façon, et de se prêter avec complaisance à toutes les fantaisies qu'elle pourrait avoir. Je venais de lui donner ce conseil, et nous retournions ensemble au château, lorsqu'une servante accourut tout éplorée, disant que mademoiselle était possédée, que le diable la tenait en ce moment, et qu'il parlait par sa bouche. Je pressai le pas et je me glissai, sans faire de bruit, dans un coin du salon. Lisbeth exécutait un de ses duos favoris. La harpe était près d'elle, et les deux cahiers de musique à leur place accoutumée. Par instants la jeune fille tournait à demi la tête vers le siége qu'aurait dû occuper Nathanaël, et le complimentait en souriant, comme si elle eût réellement entendu la partie de harpe.

» — Cher maître, disait-elle, jamais je pourrai ne mettre dans ce passage autant de passion que vous ; mais je ne suis qu'une écolière. Il ne faut pas me gronder... Ah ! que vous avez bien joué ce trait charmant !... à mon tour maintenant : êtes-vous satisfait ?... vous m'accompagnez à merveille... quelle douceur dans les sons de votre harpe !

» Le baron, qui venait d'entrer, parutsaisi d'épouvante. Je lui fis signe de rester en repos. Lorsque le morceau fut achevé,

Lisbeth se leva, moins agitée qu'à l'ordinaire. Elle s'approcha de moi, et me dit d'un ton de confidence :

» — Vous nous écoutiez. N'est-il pas vrai que son âme est revenue voltiger parmi les cordes de la harpe tandis que je jouais ?

» — Assurément, répondis-je. C'est même d'aujourd'hui seulement que je comprends le mérite de ce duo. Vous me pardonnerez d'avoir tardé si longtemps à le goûter tout à fait ; je ne connaissais point encore la partie de harpe. Elle est délicieuse. Mais pourquoi vous interrompre ? de grâce, faites-moi entendre le morceau suivant.

» Sans deviner que je flattais sa manie, Lisbeth fut ravie de trouver enfin une personne à qui parler ; ses contradicteurs éternels, l'irritaient sans cesse, au lieu de la calmer. Elle joua pour moi le menuet à deux parties, et revint après m'interroger encore. Je ne manquai point d'entrer dans ses vues, de répondre à ses questions, comme si j'eusse absolument partagé sa folie ; en peu de mots, je gagnai sa confiance et son amitié. Elle me proposa de m'admettre en tiers dans ses entrevues fantastiques avec l'âme de Nathanaël attirée par le clavecin. Le baron, jaloux de mon succès, fit comme moi ; il réussit à jouer tant bien que mal son rôle. Depuis ce jour Lisbeth n'a pas eu d'attaque de nerfs, et les douairières en sont édifiées.

» Au milieu de ces scènes dignes des Petites-Maisons, je proposai au père de faire le portrait de sa fille, et cette idée lui plut beaucoup. Lisbeth, complétement apprivoisée par nos complaisances, ne s'opposa point à notre envie. Pour lui être agréable, et surtout dans l'intérêt du portrait, je voulus la représenter au clavecin, jouant son duo favori, et je lui promis de mettre la harpe et le pupitre de son maître parmi les accessoires. A cette con-

dition, elle posa fort docilement et aussi longtemps que je l'en priai. Deux ou trois fois par séance, elle allait au clavecin, jouait un morceau, se livrait à ses manies, pleurait, s'interrompait, recommençait un passage de prédilection ; et je crois avoir saisi pendant ce temps-là le caractère particulier de son visage. Ce portrait vaudra mieux, si je ne me trompe, que les précédents. Le modèle est, d'ailleurs, le plus poétique et le plus original que j'aie rencontré. Lisbeth, dans ses moments d'hallucinations, s'embellit singulièrement ; j'eprouve un charme infini à la regarder..., et c'est pourquoi je pars, de peur de tomber aussi malade qu'elle.

» Vous qui m'avez entraîné bien loin de Vernon, qui m'avez chassé de Paris, en pareille conjoncture, vous m'approuverez de ne point affronter un danger plus sérieux que tous les autres A soigner des fous, à flatter leur folie, on perd sa raison. Les médecins en sont d'accord. L'ascendant que j'ai conquis sur l'esprit de Lisbeth pourrait sans doute lui être utile et servir à sa guérison ; mais qui me guérirait à mon tour ? J'ai prétexté des lettres d'affaires qui m'appelaient à Munich pour quelques heures seulement. Demain, au point du jour, l'antique calèche de la maison doit me conduire à la ville, et m'y attendre pour me ramener le soir à Ernstberg. Elle y reviendra sans moi. Au moment où nous prenions nos bougeoirs pour nous retirer dans nos chambres, Lisbeth me tendit une de ses mains en offrant l'autre à son père ; et comme je pressais ses doigts mignons qui semblaient fondre entre les miens :

» — Je ne suis point, me dit-elle, ennemie si acharnée de moi-même que vous le pensez tous deux. Je prête les mains à ceux qui veulent me retenir sur cette terre, et c'est pour eux que j'y resterai. Vos bontés, vos soins intelligents, votre com-

plaisance ne seront pas perdus. Mon père souhaite que je quitte un art pernicieux pour un autre qu'il croit innocent. Je me rendrai à ses désirs. A votre retour, monsieur, je prendrai volontiers des leçons de dessin, et vous aurez en moi une écolière pleine de zèle.

» L'arrière-pensée de la fugue honteuse que je médite pour demain, m'ôta la force de répondre. Je m'inclinai respectueusement, tandis que le père embrassait sa fille avec un transport de joie. Le baron me reconduisit jusqu'à ma chambre, et me fit répéter si souvent la promesse d'enseigner la peinture à Lisbeth, que ma confusion l'aurait éclairé s'il eût pu soupçonner mon projet ; mais le pauvre homme ne se doutait guère de mon ingratitude.

» Demain, à pareille heure, j'aurai fait vingt lieues sur la route d'Inspruck. Dans trois jours, je franchirai les montagnes du Brenner, et j'entrerai ensuite en Italie par Trente, Vicence, Padoue et Venise, et je resterai quelque temps avant de me rendre à Rome, dont je suis pourtant bien pressé de voir les merveilles; c'est ainsi, mon cher maître, que votre élève échappe au danger en véritable poltron, sans dire adieu, sans oser tourner la tête en arrière, de peur d'être changé en statue de sel. »

XXI

Le chevalier Servandoni ne trouvait point sujet de s'inquiéter dans les pérégrinations de Pierre ; mais je ne partageais pas sa tranquillité. Un garçon si jeune ainsi livré à lui-même, exposé à toutes sortes de rencontres, ne me paraissait pas dans les conditions où j'aurais voulu voir mon élève. Lorsqu'il me pria de le venir rejoindre en Italie, à titre d'ami, et que le chevalier m'eut communiqué des lettres qui m'invitaient à partir sans délai, je n'hésitai plus. Le rôle de compagnon de voyage n'excluait point celui de conseiller et de Mentor que m'avaient donné quatre ans d'exercice. Je montai dans le carrosse de voiture de Lyon, et je descendis jusqu'à Arles sur un méchant bateau de commerce, qui mit quatre jours à faire ce trajet. Une gabarre

italienne me porta dans le même temps de Marseille à Civita-Vecchia, d'où je me rendis à Rome. Une lettre que je trouvai chez M. l'ambassadeur de France m'apprit que Pierre ne tarderait pas à venir. Je louai, en l'attendant une petite maison commodément située pour faire un logement de peintre dans le quartier de Monte-Cavallo.

Vers la fin d'août, Pierre arriva. J'étais allé au-devant de lui à la porte du *Peuple*. Il me reconnut de loin sur la route, fit arrêter sa voiture et vint se jeter dans mes bras. Je le trouvai fortifié par le régime des voyages ; son visage, un peu hâlé par le vent et le soleil, avait pris un petit air de gravité qui ne faisait point de tort à ses vingt ans. A peine installé dans son appartement, il me raconta, sans attendre que je l'eusse interrogé, tous les détails de sa vie depuis le jour de notre séparation. En plusieurs passages de son récit, il exprima le regret de n'avoir pas eu pour se diriger mes conseils et mon expérience, et cette façon délicate de me faire entendre qu'il n'aurait rien de secret pour moi durant notre séjour en Italie me toucha profondément. Il voulut à son tour connaître toutes mes pensées. Mes inquiétudes mal fondées éveillèrent sa gaieté. La conversation prit entre nous un ton de badinage qui devint, dès ce moment, une habitude, en sorte que nous vivions comme en partie de plaisir perpétuelle.

Le premier soin de mon élève fut de tirer des bagages son attirail de peintre, et de mettre en ordre son atelier. Aussitôt après, il voulait courir au Vatican pour voir les peintures de Raphaël ; mais je modérai son ardeur, en lui conseillant de suivre un plan quelconque dans ses promenades d'artiste et de curieux, afin d'éviter la confusion des souvenirs parmi ces merveilles de tous les siècles, dont Rome offre un mélange unique

au monde. Je lui proposai la méthode la meilleure à mon sens, qui est l'ordre chronologique.

Nous employâmes deux grands mois en explorations, avec un enthousiasme égal et un plaisir toujours croissant. Nous tirions autant de fruit l'un que l'autre de nos dissertations, et je dois avouer que si je fournissais quelque lumière à mon élève en matière d'histoire, il me le rendait bien dans les galeries de tableaux, où son coup d'œil d'artiste guidait mon jugement. Mon tour vint plus d'une fois de recevoir des leçons. J'appris à discerner et à goûter les œuvres des grands maîtres, et je ne risquais point de m'égarer en réglant mes remarques sur les impressions de Pierre. Si j'eusse ignoré que les *chambres*, les *loges* du Vatican et la chapelle Sixtine renfermaient la plus haute expression du génie humain, je l'aurais compris à l'émotion et aux transports de ce jeune homme, plus heureusement doué que moi.

Malgré ses études et les excellents avis de Servandoni, Pierre n'avait pris qu'une idée incomplète des écoles italiennes, sur le faible échantillon que possède le Louvre. L'incroyable profusion de beaux ouvrages qui défilait devant lui confondait son imagination et lui arrachait de gros soupirs.

— A quoi bon travailler, disait-il, avec la certitude de n'atteindre jamais à la cheville de ces hommes immortels? Ils ont ait assez de chefs-d'œuvre. Jouissons de ce qu'ils ont laissé sans perdre notre temps en efforts inutiles.

Ces pensées-là ne valaient rien : je les combattais doucement, de peur d'animer mon élève à plaider la thèse du découragement. En épluchant avec sévérité les galeries de tableaux, je fis observer à Pierre que les ouvrages inimitables et tout à fait hors ligne sortaient de trois ou quatre mains seulement. C'était

éternellement Raphaël, Michel-Ange, le Corrége, et au-dessous d'eux on voyait un nombre énorme des maîtres fort habiles sans doute, mais bien inférieurs à ces hommes divins. Les figures molles de Guido Reni, les types sans élévation du Guerchin, les brigands en guenilles de Caravage, tombaient tout à coup à si grande distance des peintures du siècle précédent qu'on n'y retrouvait plus l'art italien de Léon X.

— Et cependant, daisait Pierre, plût au ciel que je fusse à la hauteur de ces peintres de second ordre !

— Si vous n'êtes pas ausssi habile qu'eux, répondis-je, vous suivrez du moins, une meilleure voie, en ne vous écartant point de la recherche du beau. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces murailles pour voir que les systèmes du bourgmestre Verbueck sont insoutenables. Le vieux démon n'eût point osé les venir professer à Rome où il aurait eu les yeux crevés par dix mille preuves de son erreur.

Nous causions ainsi dans le palais Doria, l'un des plus riches de la ville en ouvrages de peinture, et dont la galerie était ouverte le matin aux voyageurs et aux artistes. Un homme qu'on reconnaissait pour un Allemand à ses grandes bottes et à ses brandebourgs entendit notre discussion, et s'approchant de moi :

— Monsieur, me dit-il, vous avez cent fois raison en soutenant que les écoliers ne devraient considérer que les ouvrages parfaits ; mais ce n'est point assez de le dire. Il faut encore défendre absolument aux jeunes gens de regarder ces toiles de Caravage et du Guerchin d'où ils n'ont aucun fruit à espérer. Si vous n'usez pas d'une rigueur extrême, si vous laissez votre élève se loger dans l'esprit des figures sans autre mérite que la science du pinceau, il ne fera jamais rien. Emmenez-le bien

vite. Comment pouvez-vous souffrir qu'il s'arrête devant cet infâme tableau ?

L'étranger me montrait un saint Jean prêchant dans le désert.

— Vous devinez de reste, poursuivit-il, de qui est cet ouvrage. Ce saint Jean a la mine d'un voleur, et c'est dans les Abruzzes qu'il prêche. Salvator Rosa n'a jamais su représenter autre chose que son propre visage et les précipices où il détroussait les passants. Saint Jean, Prométhée ou Catilina c'est toujours lui-même, ce qui prouve qu'il était assez amoureux de sa personne pour n'avoir d'autre idéal que sa face crépue et couleur de réglisse. Pour mille écus je ne voudrais pas que ce tableau fût dans l'atelier de mon fils, et pourtant je vous assure que le gaillard sait peindre, grâce à ma vigilance, à mes leçons, et aux coups de canne dont je l'ai régalé.

— Mon élève aussi sait peindre, répondis-je, sans avoir jamais reçu de coups de canne. Nous n'avons à Paris que peu d'ouvrages italiens : il a bien fallu lui donner d'autres modèles.

— C'est un malheur reprit l'étranger. Mon fils avait douze ans quand je partis avec lui de Dresde pour l'amener ici. Je l'ai mis en sentinelle dans les *chambres* et sous la galerie des *loges* pendant des années entières, avec une cruche d'eau et du pain, comme un malfaiteur. Il ne connaît que Raphaël et Michel-Ange, et quand nous passons devant ces statues du Bernin, dont les jardins de cette ville sont empoisonnés, je lui commande de baisser les yeux.

— Voilà de la sévérité. Je souhaite que le résultat réponde à vos efforts.

— Il y répond. Mon fils sera bientôt le premier peintre de son siècle. Je m'y connais. Vous pouvez m'en croire.

— Je ne doute ni de vos paroles ni du mérite de votre fils ;

je voudrais seulement quelque preuve à l'appui, car je me mêle d'éducation, et il m'importe de juger tous les systèmes.

— Les coups de bâton sont plus efficaces que vous ne le pensez, reprit l'Allemand. Demandez au seigneur Secondo, qui est agrégé de l'académie de Saint-Luc.

Un grand Italien d'une figure hétéroclite s'approcha le chapeau à la main, et, après une demi-douzaine de saluts obséquieux, me regarda fixement avec de grands yeux pleins d'intelligence. Une grimace qui ressemblait à l'envie de pleurer remua les rides de son visage.

— Puisque le seigneur Ismaël, me dit-il en italien, daigne invoquer mon témoignage, sans oser contredire en rien votre seigneurie, je prendrai la liberté d'affirmer que la sévérité du seigneur Ismaël envers son fils, le régime du pain sec, de la reclusion et des coups de canne, ont produit sur ce jeune homme un effet incontestable qu'on reconnaît à sa pâleur, à la délicatesse de sa constitution et à son aveugle soumission aux moindres volontés de son respectable père, dont j'estime le caractère et l'esprit, sans partager tout à fait ses opinions en peinture et sa méthode d'enseignement.

— Un témoignage aussi nettement exprimé, répondis-je, ne me permet pas d'insister. En ne me rendant pas, je montrerais peu de discernement, et je remercie Votre Seigneurie de m'arrêter à propos dans une discussion où la fermeté du seigneur Ismaël ne pouvait manquer de lui donner la victoire.

— C'est cela, reprit l'Italien; Votre Seigneurie excusera la témérité de mon langage.

— Assurément; mais le jeune homme a-t-il du talent?

— Un talent délicat, comme sa santé, le pauvre garçon!

— Je vois, seigneur Secondo, que mon élève, dont l'éduca-

tion est fort différente, ne saurait prétendre à l'honneur d'exciter au même degré votre intérêt, ce qui prouve la supériorité de la méthode allemande sur la française. Regardez-moi ce garçon-là; comme il a bonne mine! comme il est robuste et frais de visage! Il est, de plus, impatient de tout connaître, libre dans ses jugements et ses allures. Chez nous, on ne sait pas corriger la nature; on la surveille seulement, en lui disant : Va, suis tes instincts, et fais de ton mieux.

— Oui! s'écria l'Italien, liberté, indépendance, courage, hardiesse, tout cela se tient : celui qui ose peut! Fi! les Français ne feront jamais rien de bon. Vous avez ici le jeune Vien, pensionnaire de S. M. Louis XV, qui s'égare de la même façon avec une étonnante ardeur. Vous êtes des hommes, vous autres, tandis que le seigneur Ismaël et son fils sont des artisans. Mais voyons votre jeune élève.

Le seigneur Secondo posa une main sur la tête de Pierre, lui toucha du bout de ses longs doigts le haut du front, et puis les tempes et l'arcade sourcillière, et il répéta plusieurs fois d'une voix lamentable :

— Bel enfant! belle conformation! Suivez vos penchants et vos goûts naturels, mon ami, et ne vous embarrassez point des autres.

L'Allemand écoutait notre conversation d'un air têtu, sans y démêler l'ironie d'avec les éloges. Il aurait souhaité que le seigneur Secondo nous fît connaître ses ouvrages académiques; mais l'Italien ne parut pas se soucier de pousser plus avant la connaissance. Il renouvela tous ses saluts, et en adressant à Pierre un regard où la bonté prenait, à cause de la figure du personnage, l'apparence de la tristesse la plus profonde, il s'éloigna en murmurant :

— Au revoir, messieurs ! Je ne désespère pas absolument d'avoir encore l'honneur de rencontrer Vos Seigneuries.

— Le drôle de corps, dis-je à notre Allemand, que cet académicien agrégé ! On le prendrait pour un de ces pleureurs à gages qui suivent les convois funéraires.

— C'est un original, dit Ismaël, trop timide pour montrer ses ouvrages, car il sait peindre. Du reste obligeant, riche, philanthrope et pas trop sot.

— Vous pouvez même dire pas sot du tout, quoiqu'il admire plus un cheval libre qu'un âne à l'attache.

— Un âne, reprit l'Allemand, fait sa besogne et creuse son sillon, tandis qu'un cheval libre gâte ce qu'il touche et n'avance point. Venez un peu voir le travail de mon fils, et vous saurez ce que vaut un âne bien mené.

Ismaël nous conduisit près des Thermes de Dioclétien, dans une maisonnette fort tranquille.

— Attendez un moment, dit-il en regardant sa montre ; mon fils doit encore travailler un quart d'heure avant de manger ; nous entrerons quand on lui portera sa soupe.

La servante passa, en effet, au bout d'un quart d'heure, tenant une écuelle sur une assiette. Nous entrâmes en marchant sur la pointe du pied. Le jeune homme était à son chevalet. Son visage pâle, animé par le travail, avait une expression charmante. Sur une estrade était assise une jeune fille extrêmement belle, soutenant, dans l'attitude la plus grâcieuse du monde, un enfant qui assurément n'était point à elle. Une pudeur céleste respirait dans toute sa personne, et je conçus une bonne opinion du peintre sur le choix d'un si beau modèle de vierge.

— Mon fils Raphaël, dit le père, voici deux gentilshommes

français, amateurs de peinture, qui viennent regarder votre ouvrage.

— Je suis à vous tout à l'heure, messieurs, dit le jeune artiste.

Pierre se glissa derrière le siége du peintre, et considéra tour à tour le tableau et le modèle avec beaucoup d'attention ; il courut ensuite vers Ismaël, et lui prit les deux mains en s'écriant :

— Vous avez raison ; votre fils est le premier peintre de notre siècle. Ce tableau tiendra un jour son rang à côté des chefs-d'œuvre de la renaissance. Enfin, j'ai donc vu un grand maître vivant ! La peinture existe encore ! Ce jour est le plus beau de ma vie.

Pierre me poussa par les épaules en face du tableau :

— Mais voyez donc cela, me dit-il. A quoi sert d'avoir du génie si les autres ne s'en aperçoivent pas ? Regardez donc ; admirez donc ; comprenez donc, mille diables ! Est-ce que vous ne reconnaissez pas le style des anciens maîtres ? Ah ! seigneur Raphaël, que vous êtes heureux ! que je le suis moi-même de voir un homme comme vous ! Votre nom vous a porté bonheur.

— Son nom, dit le père, est un mot d'ordre que je lui ai donné dès le berceau, afin que toute sa famille, ses amis et jusqu'à la servante ne fissent que lui rappeler sans cesse le maître qu'il devait suivre et le but qu'il devait atteindre. Chaque matin en l'éveillant, je lui criais : Raphaël debout ! Songe à Raphaël.

— Et il sera, s'écria Pierre, le Raphaël du dix-huitième siècle. Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas dirigé ainsi ! Que ne m'avez-vous enfermé, grondé, battu ! Il fallait me donner des coups de fouet, comme à un chien. Il fallait frapper la tête dure

et stupide de l'enfant, comme un caillou, jusqu'à ce que le feu en jaillit. Mais vous ne m'avez rien dit, rien montré, rien appris. Vous me donnez la maîtrise quand je ne suis qu'un barbouilleur, un méchant faiseur d'ébauches, comme ce pauvre Servandoni ; et c'est ici, à vingt ans, que je découvre mon ignorance et ma faiblesse ! Vous m'avez trompé ; je ne suis qu'un manœuvre plein de prétentions, et voilà un peintre. Heureusement, tout n'est pas perdu. Je travaillerai, je méditerai, je me corrigerai. Cet exemple de tout ce que peuvent la patience et le courage me servira. Il n'est donc pas impossible d'approcher des vieux maîtres ! Cette idée double mes forces. C'est à vous que je dois ce trait de lumière, seigneur Raphaël. Permettez que je vous embrasse.

Et, tandis que je restais étourdi de ces reproches, mon élève sautait au cou du jeune peintre et le pressait entre ses bras à l'étouffer.

— Les Français sont impétueux, dit froidement Raphaël en rajustant son bonnet que Pierre avait dérangé.

Le père Ismaël se frottait les mains, et la belle fille romaine, en descendant l'estrade, regarda tendrement Raphaël et lui dit avec un sourire divin :

— Mon ami, de tels suffrages valent mieux que ceux d'une académie.

XXXI

Pierre et Raphaël firent tout de suite amitié ensemble. La douceur et le flegme germanique de l'un s'accordèrent à merveille avec la vivacité française de l'autre. Il fut convenu que Pierre viendrait le lendemain pour essayer une étude d'après le charmant modèle de vierge, et le bonhomme Ismaël dont les systèmes obtenaient gain de cause, nous dit, en nous reconduisant jusqu'à la porte :

— Faites-moi le plaisir, lorsque vous rencontrerez don Secondo, de lui raconter votre entrevue avec mon fils, et l'impression que vous emportez d'ici. Dites-lui bien, je vous prie, ce que vous pensez de Raphaël Mengs et de la méthode du vieux Ismaël Mengs son père.

En retournant à la maison, Pierre aperçut de loin l'illustrissime Secondo qui se traînait lentement dans le Forum de Trajan. Son habit couleur de feu, à boutons d'or, luisait au soleil comme un épouvantail à chasser les oiseaux monté sur deux perches. Il s'appuyait, en boitant des deux pieds, sur sa longue canne. Pierre courut après lui, et, tandis qu'il lui racontait son entrevue avec Raphaël Mengs, l'illustrissime, assis sur une borne, pétrissait son tabac dans sa tabatière, d'un air endormi. Quand son énorme nez eut aspiré une forte prise, il parut se ranimer un peu, et, après quelques soupirs plaintifs :

— Combien je suis heureux, dit-il, de voir Vos Seigneuries se réjouir ! puisqu'elles ont tant de plaisir à connaître Raphaël Mengs, et tant d'admiration pour ses ouvrages, ce n'est pas moi qui les détournerai de ces projets excellents de travail en commun. Mengs se donne bien de la peine pour arriver tout au plus à la queue du cortége de l'autre Raphaël. En quelle année sommes-nous? mon almanach ne porte point le chiffre de 1520, que je sache ; on prétend que la renaissance est passée, et que Léon X a rendu l'âme. Notre auguste pontife Benoît XIV trouverait mauvais qu'on lui vînt dire le contraire. Votre Seigneurie,— excusez ma franchise, seigneur français, — Votre Seigneurie désire travailler à côté du jeune Mengs, abruti par son père ; Votre Seigneurie croit avoir besoin de la direction de ce cornac allemand, de cette tête de bois, — pardonnez, je vous en supplie, la liberté d'un pauvre académicien agrégé de Saint-Luc dont l'intérêt du plus aimable des arts est la seule passion,— Votre Seigneurie regrette de n'avoir pas été menée à coups de bâton ; elle pense tirer un grand fruit du voisinage et de l'exemple d'un peintre admirable, et borné par la routine et la timidité, comme le graveur par son métier de copiste ; puisque telle est l'opinion

de Votre Seigneurie, elle doit avoir raison, et je la félicite beaucoup d'une si sage résolution.

— Vous avez, dit Pierre, une étrange façon d'approuver les gens. Tout cela est fort bien ; mais Mengs fait des chefs-d'œuvre et moi je cherche encore mon chemin.

— Mengs, reprit don Secondo, est amoureux d'un assez joli modèle. La petite Marguerite Guazzi a de la pudeur et de la grâce. Mais épouser son tableau ! voir sa création, moucher des enfants, et faire la cuisine ! le bélître ! le tudesque fou ! le butor !... Ce projet de mariage est parfaitement convenable, et Mengs goûtera un bonheur pur et tranquille en devenant le gendre du papa Guazzi, qui est un fort honnête bourgeois de Rome.

— Voilà une approbation sans réserve, dit Pierre en riant.

— Votre Seigneurie, reprit l'académicien, veut-elle que je lui montre un modèle plus beau que Marguerite Guazzi, un chef-d'œuvre de la nature ?

— Sans doute, je le veux, répondit Pierre.

— Eh bien ! demain, une heure avant midi, trouvez-vous sur la place d'Espagne, vous verrez si je m'y connais.

De peur de manquer le rendez-vous donné par don Secondo, nous étions sur la place d'Espagne, le lendemain, longtemps avant l'heure convenue. Nous regardions, assis sur la margelle de la fontaine, la foule bariolée des passants, qui faisait de cette belle place une véritable lanterne magique. Les carrosses se croisaient dans toutes les directions ; ceux des cardinaux se reconnaissaient aux houppes rouges dont les chevaux étaient parés, et aux trois laquais huchés derrière sur la planchette. Des abbés coquets débouchaient par douzaines de toutes les rues, souriant et saluant les dames. De grosses matrones, ayant

encore de belles têtes sur des corps monstrueux, défilaient majestueusement, le livre de messe sous le bras. Des *facchini*, drapés dans leurs manteaux troués, trop fiers pour offrir leurs services attendaient aux coins des rues que la fortune leur envoyât de l'occupation. C'étaient les mêmes hommes que du temps de Régulus ; mais comme le sénat ne leur commandait point d'aller détruire Carthage, ils portaient des lettres et des fardeaux pour vivre. Le marchand d'eau, installé devant la fontaine avec ses guirlandes de citrons, offrait aux promeneurs sa limonade claire et appétissante. Les estafiers et valets du palais d'Espagne jouaient aux dés sous le péristyle. Enfin, la longue figure de don Secondo, avec son habit de feu et son air morne, arriva par la rue des *Condotti*.

— Serais-je en retard ? nous dit-il en regardant sa montre. Aurais-je fait attendre Vos Seigneuries ?

— De grâce, monsieur, interrompit mon élève, trêve de cérémonies. Daignez encourager notre sympathie pour vous en nous parlant comme à des amis.

— Quel honneur ! quelle joie ! reprit l'incorrigible vieillard ; votre sympathie aura semé dans ma vie une de ses fleurs les plus suaves.

— Eh bien donc, donnez-moi la main, appelez-moi Pierre tout court, et laissons, dans nos conversations, la troisième personne pour la seconde.

— Vous êtes un gentil garçon. Voici ma main.

Le ton qui accompagnait ces paroles n'aurait pas été plus lugubre, si le bon seigneur eût perdu tous ses parents les plus chers. Don Secondo paraissait épuisé de fatigue dès le matin. Il demanda une limonade à l'*acquajolo*. On versa pour lui un peu de sucre en poudre dans un verre, et on exprima d'un seul coup

tout le jus d'un citron, au moyen d'une espèce de casse-noisette en bois. L'illustrissime employa un demi-quart d'heure à boire cette limonade, à tirer un *baioc* de sa poche d'un air gauche et empêché, à déposer et reprendre sa canne, et puis son verre, et puis son mouchoir pour essuyer ses mains et ses lèvres, le tout en murmurant, geignant et piétinant, comme si les actes les plus simples de la vie n'eussent été pour lui qu'une suite continue de petites tortures.

— Mes jeunes amis, nous dit-il, — puisque vous autorisez cette formule familière et abrégée dont tout l'honneur est pour moi, — mes jeunes amis, la personne que vous allez voir ne ressemble point à ce qu'on rencontre à chaque pas dans cette ville, où sont des types de visages assez renommés. Il est fort possible qu'elle ne vous plaise pas. Lorsque je l'appelle incomparable, c'est selon mon sentiment particulier que je parle, et vous n'êtes point obligés d'être de mon avis. Le ciel fait tant de beaux ouvrages, qu'il y en a pour tous les goûts. Celui-ci est pour moi comme une pierre de touche, avec quoi je mesure le degré de civilisation des gens ; les barbares sont ceux qui ne lui trouvent aucun charme ; mais si votre goût diffère du mien, cela ébranlera fort mes convictions.

— Seigneur Secondo, dis-je, vous paraissez avoir les idées les plus arrêtées. D'où vient que vous les enveloppez de précautions oratoires, comme des pilules enfarinées? Si vous pouviez vous résoudre à supprimer ces ambages inutiles, vous exerceriez une persuasion plus grande.

— Hélas ! mon ami, reprit l'académicien, on s'exprime comme on peut. Nous disions donc que la jeune fille en question n'a rien du type lourd des femmes romaines. On la croirait volontiers de race étrusque. Sa grand'mère était de Lucques, et son

grand-père d'Arezzo. Ne cherchez point dans ses traits les lignes absolument classiques. Je vous avertis que le haut de la tête est large et le bas du visage fin; les yeux sont grands et un peu écartés l'un de l'autre; le nez n'a point la longueur imposante de ceux des matrones. Vous observerez dans le dessin de la bouche des sinuosités, comme celles du Tibre dans la campagne, et l'on sent que ces détours charmants sont des préparatifs de la nature à exprimer les passions et les mouvements d'un cœur fort riche, qui n'a plus longtemps à dormir dans son berceau. Quand je dis qu'on sent cela, j'entends que je crois le deviner. Ce sont fantaisies de mon imagination dont vous penserez ce qu'il vous plaira.

— Nous verrons bien, dit Pierre. Mais quand donc viendra cette beauté si compliquée?

— Elle doit être actuellement en route, si je ne m'abuse, au bras de son oncle maternel et tuteur, Antonio Parucco, vieux coquin de joueur, d'ivrogne, d'escroc et de fainéant, qui a ruiné cette pauvre fille. Parucco mène sa nièce au palais d'Espagne, où l'ambassadeur va lui donner audience; et à cette occasion il se fait suivre par une fille déguisée en duègne, qui est tout simplement la sœur de lait de la petite. Cet intrigant pense obtenir la protection de l'ambassadeur en singeant les mœurs espagnoles.

J'aperçus, en effet, à trente pas de nous un groupe de trois personnes, tel que le décrivait don Secondo. Le tuteur, vêtu en cavalier ridicule, ressemblait fort avec son nez rouge, son large castor et sa rapière, à un gentilhomme de cabaret. La bassesse et l'escroquerie perçaient sous son masque sévère et composé. La jeune duègne qui suivait par derrière, avec la robe noire, le chapelet à la ceinture et la grande coiffe sur la tête, avait l'air

d'une estampe de Gil-Blas ; quant à la demoiselle, son éblouissante beauté, son air doux et majestueux formaient le contraste le plus étrange avec son entourage de comédie. Ses traits n'avaient pas la régularité géométrique des statues grecques ; mais la nature, en exécutant de caprice cette charmante figure, l'avait façonnée avec une tendresse évidente, et ne s'était écartée des règles qu'à bon escient. Dans les proportions générales du corps on remarquait une certaine exagération de tout ce qui constitue l'élégance des formes. Le cou paraissait un peu long, la tête petite, les épaules un peu étroites ; mais toutes ces choses incorrectes composaient un ensemble séduisant qu'on ne pouvait se défendre de regarder. On reconnaissait, d'ailleurs, le sang italien et les signes de la race étrusque, ainsi que l'avait observé don Secondo, et la physionomie était relevée par un caractère particulier de pudeur et de bonté qui commandait le respect.

Lorsque la belle fille et son escorte furent à trois pas de nous, don Secondo fit une volte-face, et ôtant son chapeau :

— *Signor cavaliere*, dit-il, et vous, *signorina*, vous allez de grand matin solliciter l'ambassadeur d'Espagne. Hélas ! mon pauvre ami, vous n'avez point assez d'argent pour obtenir justice. Vous verrez que ce seigneur aura la cruauté de vous répondre avec preuves en main que le Parucco des Indes espagnoles n'était point votre parent. Défaites-vous de cette chimère d'héritage, mon bon Ignazio, et sachez vous créer quelqu'honnête industrie. Ah ! si vous plaidiez devant nos seigneurs de la *Rota*, ce serait différent. Voilà des gens humains ! Quand ils se montrent faibles, c'est pour eux-mêmes ; durs, c'est pour autrui. Du reste, avares le matin, prodigues le soir, et galants quand ils peuvent. Avec une nièce comme votre aimable Livia,

vous pourriez, sans bourse délier, rien que pour des œillades, leur faire rendre en votre faveur un arrêt de cent mille écus.

— C'est ce que je répète souvent à Livia, répondit l'homme au nez rouge ; mais elle ne m'écoute point et se soucie de ma sagesse, de mon expérience, de mes sermons comme d'une castagnette.

— Mon oncle, dit la jeune fille, ce ne sont pas là des plaisanteries à faire sur une place publique.

— Vous apprendrez à vos dépens, belle Livia, reprit don Secondo, qu'il n'y a rien à espérer dans Rome, si l'on ne paye de façon ou d'autre. Amitié, services, petits soins, protection, tout se vend ; il n'y a que les Français qui aiment, servent, défendent et protégent pour l'honneur et le plaisir, sans demander du retour. En voici deux que je vous présente, bons jeunes gens, riches, instruits, beaux joueurs, ayant du crédit et des talents, courageux et par conséquent respectables. L'idée d'une noirceur ou d'une ingratitude n'entra jamais dans leur esprit. Demandez-leur conseil et secours. Il ne vous en coûtera rien.

— Leurs Seigneuries, dit l'oncle, nous combleraient de joie si elles daignaient venir boire la limonade chez nous le soir.

— Ils iront, murmura Secondo, ils iront boire cette limonade...

— Bien volontiers, dit Pierre ; mais notre ami se moque de nous en parlant de notre crédit, de nos talents et de l'efficacité de nos secours et conseils.

— Point du tout, reprit l'académicien, je ne badine pas. Dans un pays corrompu, l'amitié d'un cœur brave et honnête est une garde plus sûre pour une belle fille, qu'un régiment de Suisses.

— Mon oncle, interrompit la jeune fille, je suis lasse et dé-

goûtée du séjour de Rome, quand donc retournerons-nous dans ma chère Toscane?

— Tu n'es qu'une *carognette*, dit le cavalier au nez rouge Nous attendrons ce soir Leurs Excellences avec des cartes et des rafraîchissements.

L'oncle accompagna ses salutations de sourires ignobles, et reprit son air composé pour entrer au palais d'Espagne.

— Savez-vous, dis-je à don Secondo, que vous m'étonnez prodigieusement, avec ces langages divers que vous prenez selon les personnes à qui vous avez affaire?

— Voulez-vous, répondit l'illustrissime, que je dépense mes civilités pour cette canaille d'Ignazio, à qui je ne dirais pas trois mots, s'il n'avait une nièce aimable et belle? Mais d'abord que pensent Vos Seigneuries du visage de Livia, car il m'importe de connaître leur opinion, avant de donner à la jeune fille ce brevet de beauté que si peu de femmes méritent?

— Livia, dit Pierre, est, comme vous le disiez, une figure incomparable, le meilleur modèle qu'un peintre puisse souhaiter.

— Nos sentiments se rencontrent, reprit don Secondo. Combien je me sens enhardi par le suffrage de Vos Seigneuries! La pauvre fille n'est pas heureuse. Une perle peut-elle se plaire dans un bourbier? Cela voudrait vivre bien, et cela, n'entend que des paroles malhonnêtes. Mais le danger ne vient point de ce côté. Ce sont les hypocrites, les diseurs de faux serments et les comédiens de vertu qui la feront glisser. Allez voir cette colombe dans le terrier où la garde le renard. La compagnie d'hommes tels que vous peut la préserver de bien des périls. Soutenez son courage en lui témoignant de l'estime, en ne marchandant point votre mépris aux drôles qui la voudraient dé-

naucher. Intimidez les méchants. Soyez polis avec Ignazio pour l'amour de sa nièce, afin qu'il vous supporte à la maison; ne mettez dans votre bourse que les petites sommes dont vous êtes prêts à faire le sacrifice, car les cartes vous seront contraires, et ne jouez jamais sur parole. La petite chante comme un ange; avec sa voix, son luth, sa complaisance et sa gentillesse elle payera les frais du *passe-dix* et du *vingt-un*. Cela vaut bien quelques sequins perdus. Don Ignazio demeure au mont *Celio*, dans un désert. Vous verrez au carrefour des Quatre-Chemins deux maisons isolées. Vous irez à la plus petite, et vous sonnerez de toutes vos forces. Au revoir, mes amis! n'oubliez pas mes recommandations : peu d'argent en poche, et point de jeu sur parole.

Dans le dessein de nous adresser un sourire de courtoisie, don Secondo fit une grimace, comme si un carabinier du pape lui eût marché sur les pieds, et il monta lentement l'escalier de la Trinité-du-Mont.

XXXII

Je n'étais guère d'avis de cultiver la connaissance de Livia et de son oncle. Une fille misérable et un pipeur de cartes ne me semblaient pas des gens à rechercher; mais, pour ne point éveiller les désirs de Pierre par la contradiction, je lui parlai d'autre chose en le conduisant en fiacre à la fontaine d'Égérie.

— Buvez de cette eau, dis-je à mon élève, quand nous arrivâmes à la fontaine. Ce séjour frais et mystérieux est celui de la sagesse et des bonnes inspirations.

— Mon ami, répondit Pierre, quelle opinion avez-vous donc de moi pour penser qu'une partie de *pharaon* et les yeux d'une belle fille sont des embûches dont je ne dois jamais approcher? Ne craignez pas de me parler de Livia; votre silence me blesse.

Je veux faire une étude de cette jolie tête, et je ne vous dissimule point que j'y rêve depuis ce matin. A quoi me servirait d'être à Rome, de fouler la terre classique des arts, si j'avais peur d'un modèle? Avez-vous bien examiné celui-ci? Ce n'est point un épi blond du sol de France comme la dame de Vernon, ni une fleur malade des prairies humides de l'Allemagne comme Lisbeth, ni une plante vigoureuse des Cévennes comme Madelon. Je ne vois que Nina Blancolelli capable de soutenir la comparaison, parce qu'elle est d'origine italienne; mais, chez Nina, l'esprit trop excité s'est développé outre mesure aux dépens du reste. Ici l'équilibre le plus parfait règne entre les divers éléments de cette beauté méridionale. Le front virginal annonce assez d'intelligence. La candeur du caractère unie à l'énergie se montre dans ces grands yeux, dont le calme et la pureté ne sont point gâtés par des manéges de paupières. La bouche, si fortement accentuée, exprime un adorable mélange de passion, de bienveillance et de sensualité, qu'on ne se lasserait point d'étudier. On comprend que, si jamais cette bouche exhale des plaintes, des soupirs ou des reproches, rien ne sera plus amer que ces plaintes, plus touchant que ces soupirs, plus accablant que ces reproches...

— Vous oubliez, dis-je une expression plus dangereuse que les autres : si cette bouche adorable s'avisait de parler d'amour dans l'idiome le plus harmonieux du monde, pensez-vous que la raison d'un jeune Français de vingt ans fût de force à résister?

— Ce danger-là, répondit Pierre, ne se présente pas sans qu'on l'ait un peu cherché. Je ne suis ni aussi laborieux ni aussi candide que Raphaël Mengs, pour vouloir épouser mon modèle, et vous me ferez bien l'honneur de croire que je respecterai

l'innocence et la misère de Livia. Nous irons chez elle ce soir, et vous serez content de moi.

Vers quatre heures d'Italie, ce qui répond, en hiver, à dix heures du soir, nous nous rendîmes au mont Celio. Deux domestiques de place marchaient devant nous, la torche à la main. Cette précaution n'était pas de trop, car au milieu des ruines, des trous et des buttes où nous trébuchions, je me serais plutôt cru à Carthage qu'à Rome. Nos guides connaissaient la maison de Parucco, et l'un d'eux qui parlait comme un grand seigneur, demanda en termes recherchés à son camarade ce qu'il fallait penser de gens qui se retiraient dans une Thébaïde pour y jouer au pharaon, si la noblesse du *cavaliere*, la coupe des cartes, l'aloi des monnaies et la vertu de la demoiselle étaient des choses de même valeur.

— Le *cavaliere*, répondit l'autre domestique avec un accent maltais, n'oserait charger Pasquin de dire au public sa généalogie. Sur la coupe des cartes, je risquerais l'absolution de mes péchés plus volontiers que le prix de ma journée, à moins qu'on ne me l'eût payée avec les jetons de l'établissement. Quant à la vertu de la *signorina*, je t'en dirai le fin mot demain, car je dois lui faire un petit *complimento* de la part d'un jeune seigneur qui se meurt d'amour pour elle.

— Voilà, dit le Romain, une belle commission pour un jour de vigile !

— Cela me regarde, reprit le Maltais. Tout le monde n'a pas la gloire de descendre d'un consul ou d'un empereur. Je dois être petit-fils de quelque bâtard de Marc-Antoine, qui se reposa dans mon pays en allant voir sa Cléopâtre. Mes bénéfices ne te ont point de tort, puisque tu n'exerces pas la même industrie que moi.

— Vous descendez d'un consul? dis-je au Romain.

— Excellence, oui; je m'appelle Marc-Aurèle Scipion.

— Et c'est pourquoi, ajouta le Maltais, il gagne deux écus de moins par mois que votre serviteur.

— Je prête à rire à Pippo, reprit Scipion; mais le métier qu'il fait est si beau que Vos Excellences m'appelleraient canaille si je leur en disais seulement le nom.

— Eh bien! Scipion, dis-je, ta vertu mérite une récompense. Je te prends à mes gages et je te donne quatre écus par mois avec la nourriture.

Le Romain fit un signe de croix, leva sa torche à bras tendu et ôta son chapeau en s'écriant d'un ton mêlé d'emphase et d'émotion :

— Salut, honneur et grâces à la madone des domestiques, à mes bienheureux patrons dans le ciel, saint Scipion et saint Marc-Aurèle, et ensuite à Votre généreuse Excellence! Pour le service de Votre Excellence, je me ferais serrer les pouces par les sergents des sbires, sans répondre oui ni non; et si quelqu'un offensait Votre Excellence, elle n'aurait qu'à me dire combien de points de lame de couteau elle souhaite que je lui plante dans les côtes.

— Assez, vertueux Scipion, assez! l'enthousiasme vous égare.

En devisant ainsi, nous arrivâmes à la croix des quatre chemins, devant une porte composée de trois planches mal jointes. A travers les fentes, on voyait, à cent pas de distance, au milieu d'un terrain inculte, la moisonnette indiquée par don Secondo. Deux fenêtres éclairées témoignaient qu'il y avait *gala*. Scipion sonna la clochette aussi fort et aussi longtemps que s'il eût appelé au souper une confrérie de moines. Après cinq minutes de silence, nous entendîmes des talons nus qui faisaient réson-

ner la terre battue d'un sentier. Une main de femme passa entre les planches, et une voix sonore prononça le *qui est ?* de rigueur, tout en ouvrant la porte. C'était la jeune duègne du matin. Elle avait ôté ses souliers pour les ménager, et elle les reprit en arrivant sous le vestibule, où l'on entrait par un perron en ruine. Le seigneur Parucco vint au-devant de nous avec un empressement de meilleure compagnie que je ne l'aurais pensé de lui, et il nous introduisit dans un salon assez propre. Des fresques effacées et incompréhensibles ornaient les murailles. Les chaises de jonc, les fauteuils de velours râpé, un sopha moderne, un guéridon à la mode et une immense table en vieux chêne, du temps de Jules II, raccommodée avec des clous rouillés, composaient le mobilier plein d'anachronismes de ce séjour hospitalier.

Le personnel de la réunion ressemblait au mobilier. Plusieurs gentilshommes décousus au coude, en vestes à ramages taillées dans quelque courtepointe, le menton rasé de la semaine précédente avec des sourires fixes et des yeux brillants, nous toisèrent d'un air timide. C'étaient les grands amis du maître de la maison, conviés à la curée de notre bourse de jeu. Deux jeunes gens de figures agréables et de manières naturelles, l'un Espagnol attaché à l'ambassade, l'autre Romain et secrétaire d'un auditeur de *la Rota*, formaient une disparate avec le reste de la compagnie, comme le sopha neuf avec la table vermoulue. On voyait bien que les yeux de Livia les attiraient plutôt que le pharaon, dont ils étaient comme nous les victimes désignées d'avance. Mais la beauté de la jeune fille, sa robe blanche, ses cheveux noirs relevés à l'antique par une épingle d'argent, son air gracieux et bon, répandaient autour d'elle comme un parfum de jeunesse, de décence et de *gentilezza* italienne, qui faisait

oublier les mines d'escrocs de monsieur son oncle et des gentilshommes délabrés. Moi-même je ne résistais point, malgré ma sagesse et mes préventions, au prestige de l'innocence. Plus l'oncle et ses grands amis sentaient le pilori, plus la compassion criait au fond de ma conscience en faveur de Livia. Pierre subissait ce charme vainqueur, augmenté par l'amour de la peinture, et qui sait ? peut-être par la volonté mystérieuse de la Vénus *Capitoline*, car nous étions dans son domaine.

Il me parut que don Ignazio et ses honorables invités nous attendaient avec impatience pour commencer le *vingt et un*. A peine si on nous laissa le temps de faire nos civilités, tant on avait hâte de nous donner des cartes. Tout le monde prit place autour de la table, excepté le jeune Espagnol, qui resta dans un coin à causer avec Livia. Le *cavaliere* Parucco s'aperçut que ce tête-à-tête donnait à Pierre des distractions, et pour lui ôter cette inquiétude :

— Le comte Calisto, dit-il, apporte à ma nièce des nouvelles de notre héritage; mais tout à l'heure il prendra la banque à son tour.

Je posai devant moi une douzaine de *paoli* en petite monnaie, et je déclarai que c'était tout ce que je voulais perdre. La bourse de mon élève, où les sequins d'or brillaient à travers les mailles, alluma les regards de convoitise d'Ignazio et de ses grands amis. Les escrocs français savent dissimuler adroitement leurs finesses et allécher le joueur en le laissant gagner d'abord pour le mieux gruger quand il s'est échauffé; ceux d'Italie, plus naïfs et plus pressés, ne songent pas au lendemain. Ils ne s'arrêtent point aux vains ménagements de la prudence. L'argent qu'ils ont sous les yeux n'aurait qu'à leur échapper; ils ne se pardonneraient jamais de l'avoir eu à portée de la main. Hormis lors-

que le hasard me donna *vingt et un*, je trouvai des points supérieurs aux miens dans les cartes du banquier; si bien qu'en vingt minutes mes douze *paoli* s'éclipsèrent et je quittai la table. Pour avoir résisté plus longtemps que moi, Pierre vit s'évanouir la moitié de ses sequins; et, comme il se montra beau joueur, on le plaignit beaucoup; on s'étonna de ses mauvaises chances, et on lui proposa de venir prendre sa revanche le lendemain. Le comte Calisto perdit vingt écus à sa banque. Quant au jeune Romain, il se défendit comme un lion, chicana sur les coups, intimida les joueurs, joua de bonheur et ne perdit qu'une bagatelle. Après sa retraite, Ignazio et ses grands amis se disputèrent entre eux nos dépouilles au *passe-dix* avec un acharnement scandaleux. Finalement, ce fut un des gentilshommes décousus au coude qui gagna tout, et il ne resta au bout des doigts de Parucco qu'une pièce d'or qu'il ne voulut point risquer. Les autres vaincus jurèrent comme des païens, donnèrent des coups de poings dans la table, et obtinrent du vainqueur à force de prières une fiche de consolation de six *paoli* qu'ils mirent avidement dans leur poche.

Livia prit alors son luth et chanta des ariettes populaires, les unes mélancoliques ou passionnées, les autres vives ou comiques. Une de ces chansons, appelée *la Romana*, et qui exprimait le chagrin d'une fille abandonnée, fit tressaillir le pauvre Pierre. C'était un des airs que sa mère chantait souvent; le souvenir de Marceline et de sa fin tragique, éveillé à l'improviste par les accents plaintifs de la jeune fille, passa comme un fantôme entre mon élève et moi. Livia, remarquant notre émotion, chanta aussitôt un air transteverin tout à fait bouffon. Quand elle eut achevé le dernier couplet, elle se leva en jouant la ritournelle sur son luth, et vint se placer debout en face de nous.

— Est-ce que vous avez mérité, dit-elle à Pierre, le reproche de la chanson : *Ahi! traditore, tu m'hai lasciata.*

— Non, répondit Pierre, je n'ai trahi personne ; c'est moi qui suis abandonné sur cette terre par l'ange gardien de mon enfance. Ma mère était Sicilienne, et chantait souvent *la Romana.*

— Que je suis fâchée reprit Livia, de vous avoir fait de la peine ! Maladroite que je suis ! Mais je ne pouvais deviner cela. Voilà ce que c'est de ne point connaître les gens : on veut être aimable, et tandis qu'on pense les amuser ou leur plaire, on leur ouvre quelque ancienne blessure. Pauvre jeune homme ! Comment s'appelait votre mère ?

— Marceline.

— Je dirai une prière pour elle. Moi aussi, je suis seule en ce monde, et pourtant j'aurais plus besoin que vous d'un ange gardien.

— Vous en avez un, ma belle, dit le seigneur Secondo qui venait d'entrer. Vous en avez même trois qui veillent sur vous. Deux sont Français et ont bon pied, bon œil ; le troisième est podagre et vieux, mais plein de vigilance.

XXXIII

Pierre ne manqua pas de s'enquérir si le comte Calisto, dans sa longue conversation avec Livia, lui avait au moins donné de bonnes nouvelles de son héritage.

— De telles nouvelles, répondit la jeune fille, que je songe à demander une cellule à Sainte-Claire.

— Prendre le voile à votre âge ! s'écria Pierre.

— Sans doute. Vaut-il mieux mesurer la profondeur du Tibre, au-dessous du temple de Vesta ?

— A quel propos mourir? dit le seigneur Secondo. Les jeunes filles n'ont que ce mot à la bouche : Mourir ! si les choses ne vont pas tout de suite comme elles le désirent ; si le monde

entier n'est pas à leurs pieds ; si leurs amis, empêchés par une entorse ou par la goutte, arrivent une minute trop tard ; si les consolations ne devancent pas l'ennui, vite elles appellent la mort. Heureusement la mort ne vient point pour elles, mais pour nous autres vieux. Ingrate fille, qu'avez-vous donc ? Des chagrins, de l'amour, peut-être ? Eh ! vous en devriez chérir davantage la vie. Allons, mon enfant, chassez les idées sombres, divertissons-nous. La lune se lève et le temps est tiède ; voici une permission d'entrer de nuit dans les jardins de la villa Panfili ; j'ai ma calèche à la porte. Faisons une promenade, et je vous ramènerai par le *Corso*. Partons ! faut-il que ce soit moi qui réchauffe la jeunesse ?

Le ton funèbre et la mine de catafalque du seigneur Secondo excitèrent la gaieté de la compagnie bien plus que ses paroles. Livia s'enveloppa d'un voile noir à la mode de Florence, et nous descendîmes dans la rue. Arrivés devant la calèche de l'illustrissime, le comte Calisto refusa d'y prendre place d'un air mécontent, et le jeune Romain prétexta des affaires. Les grands amis de don Ignazio, plus tentés de s'enfermer dans quelque bouge que de voir des jardins, s'enfuirent ensemble. Il ne resta dans le carrosse que l'oncle et sa nièce, don Secondo, Pierre et moi.

— C'est ainsi que je l'espérais, me dit tout bas l'académicien. J'ai rompu à dessein les conférences espagnoles. Je n'aime pas ces chuchotements dans les coins, sous couleur d'héritage.

— Le jeune comte, répondis-je, s'en va plein de jalousie.

— Oui, reprit don Secondo, et d'émulation par conséquent : mais je l'observe.

Nous renvoyâmes nos domestiques, et le cocher fouetta ses haridelles. Sous les magnifiques pins et chênes verts de la villa Panfili, on aurait pu se croire au printemps, bien que nous fussions en novembre. Nous nous promenions depuis un quart d'heure le long des pièces d'eau et des parterres de fleurs, lorsque don Secondo, s'arrêtant devant un vase antique d'une forme admirable, imagina de nous faire l'historique de cet objet d'art. C'était, disait-il, du premier temps de la sculpture grecque et il nous le prouva. En examinant les figurines et les ornements en relief, il y découvrit des motifs spécieux de penser que ce vase avait été fait pour une femme ; d'autres indices permettaient de croire que cette femme devait être celle d'un grand général ; d'autres encore, que ce général devait être Cimon l'Athénien, et aussitôt le savant vieillard nous fait une peinture de l'intérieur de Cimon, de l'appartement de sa femme, de la façon dont on y vivait et de la place qu'occupait ce vase, le tout avec son ton de fossoyeur, mais aussi avec une érudition profonde, des points de vue hardis, et pourtant appuyés de preuves. Il nous intéresse et nous instruit si bien que nous restons sous le charme de cette dissertation durant une heure entière. Quand je dis nous, je ne parle que de moi et du *cavaliere* Parucco. Dieu sait où étaient les deux jeunes gens pendant ce temps-là, au milieu de cette immense villa Panfili ! Je confesse que je les avais absolument oubliés. Il nous fallut encore une demi-heure pour les retrouver. Ils étaient assis sur un escalier de marbre, et causaient de l'air le plus innocent, mais le plus animé. En retournant à la porte où était le carrosse, je pris un moment le bras de la jeune fille, et je lui demandai amicalement, sans témoigner aucun soupçon, de quoi mon élève l'avait entretenue tandis que nous écoutions les savants discours du seigneur Se-

condo. Elle me répondit sans hésiter et avec la pétulance d'une enfant.

— Nous avons dit beaucoup de choses en peu d'instant. Je ne sais comment cela est venu. Je lui parlais de mes premières années. Voyant qu'il m'écoutait avec plaisir, je lui ai raconté l'histoire de toute ma vie. Je fus menée toute petite en Espagne par mon père qui était riche. C'était pour une affaire de commerce. Nous vivions depuis six mois à Valence, quand ce pauvre père mourut de la fièvre jaune. Un domestique du pays, profitant du désordre de la maison, vola tout l'argent que nous avions apporté d'Italie. On me reconduisit en Toscane, et ma mère, qui était belle et jeune, se remaria; mais elle m'aimait et me traitait bien. Nous passions l'hiver à Florence. A quatorze ans, je devins tout à coup grande comme me voilà. On me faisait la cour. Dix jeunes gens étaient à mes ordres soir et matin. On me donnait des sérénades toutes les nuits, et il vint une fois des habitants de Pérugia pour me voir jouer la comédie. On me fit chanter, et les spectateurs m'accablèrent d'une pluie de fleurs. Ce jour de triomphe eut un cruel lendemain. Des créanciers vendirent les biens de ma mère qui ne savait point régler ses dépenses sur son revenu, et tout à coup nous fûmes ruinés. Ma mère en mourut de chagrin, et mon beau-père quitta l'Italie. J'avais encore cinq cents écus de rente pour tout patrimoine. Mon oncle et tuteur Parucco gouverna je ne sais comment mon petit bien. Il ne s'entend pas en affaires ; enfin, aujourd'hui, j'arrive à l'âge de dix-sept ans et à la pauvreté. Des gens qui revenaient de Rio-Janeiro nous ont assuré qu'un Parucco y était mort sans héritier, et mon oncle s'est mis dans la tête que nous pouvions prétendre à la succession de cet homme, mais le comte Calisto tout en nous offrant ses secours et son

amitié, ne nous a point laissé d'illusion sur cette fantaisie d'héritage. Voilà ce que j'ai raconté à votre ami ; — avec bien plus de détails pourtant, car je lui ai dit mes chagrins, mes regrets, mes inquiétudes, mes hésitations en face d'un parti extrême et d'une position insoutenable. Je lui ai fait toutes mes confidences, et même en plusieurs endroits de mon récit les larmes me sont venues aux yeux.

— Et lui ne vous a-t-il pas aussi raconté son histoire?

— Je le voulais, reprit Livia ; mais il m'interrogeait toujours, et je ne pouvais m'empêcher de lui répondre. Ce sera pour notre premier entretien : il faut qu'il me confie ses peines, s'il en a ; et qui n'en a pas?

— Hélas! belle Livia, il m'en coûte de vous ôter encore une illusion ; mais je dois vous avertir que ces confidences réciproques et ces entretiens intimes sont un danger pour mon ami comme pour vous. Pierre vous aimera bien vite à ce train-là : ce sera une raison pour que vous l'aimiez de votre côté. Des motifs de la dernière importance lui commandent impérieusement de ne prendre une femme, si jamais il s'y détermine, qu'après avoir attendu longtemps, et tiré au clair par une expérience de dix ou quinze ans encore, certaines affaires de famille obscures et mystérieuses d'où dépendent son repos et sa vie. Entendez-vous, Livia? Sa vie même.

— Sainte Vierge ! s'écria la jeune fille, je le croyais libre.

— Il l'est; personne au monde ne peut l'empêcher de se perdre, s'il le veut absolument.

— Sans savoir de quoi il s'agit, je comprends que je suis pour lui une mauvaise connaissance.

— Une connaissance dangereuse, repris-je, précisément parce

que vous êtes aussi bonne, aussi douce que belle; j'ajouterai que votre pauvreté n'entre pour rien dans ces considérations mystérieuses. Pierre n'est point riche; mais une honnête fille se trouverait assez heureuse de partager sa modique fortune. S'il n'y avait entre vous deux que de tels obstacles, je lui souhaiterais une femme comme vous. Belle Livia, je vous en conjure donc, plus de confidences, plus de tête-à-tête; que votre sympathie pour notre ami Pierre reste enfermée dans votre cœur. Peut-être il vous sera tenu compte de ce sacrifice, et si, plus tard...

— Je n'ai point de bonheur, dit la jeune fille en soupirant. On m'aura jeté quelque sort dans mon berceau. Je suivrai vos avis. Les confidences n'iront pas plus loin, je vous le promets. Pourquoi faut-il que mon oncle ait fait des dettes à Rome! Je serais partie demain pour la Toscane.

Le bon seigneur Secondo, comme s'il eût deviné que j'avais à parler à Livia, retenait Pierre et don Ignazio. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la porte de la villa Panfili où nous attendait le carrosse. Nous rentrâmes dans Rome par Saint-Pancrace et le pont Sixte; le *Corso* était plein de monde quoiqu'il fût plus de minuit. On nous servit des sorbets que nous mangeâmes sans descendre de la calèche, et don Secondo nous reconduisit ensuite chacun chez nous.

Le lendemain, une visite au palais Spada, où est la *Visitation* d'André del Sarto, effaça un peu dans l'esprit de mon élève l'impression de notre promenade. Je pensai du moins qu'il en devait être ainsi, lorsque Pierre, en extase devant les peintures du palais Spada, se rappela ses projets de travail avec Raphaël Mengs.

Ce laborieux jeune homme avait fait sa demi-journée quand

nous arrivâmes à son atelier. Marguerite Guazzi, déjà fatiguée, se reposait dans le jardin, en attendant l'heure de la seconde séance. Pierre avait apporté ses ustensiles; il prit ses mesures pour essayer une étude d'après le jeune et beau modèle, et il avait tracé les premières lignes au crayon blanc lorsqu'un domestique le fit appeler : c'était Pippo le Maltais. J'appris avec étonnement que le drôle venait rendre compte de certaine commission dont il nous avait parlé la veille, ce qu'il n'eût point osé faire, si Pierre ne l'en eût prié.

— Vos Excellences, nous dit le Maltais, ont comblé de leurs bienfaits ce fainéant de Scipion ; mais je ne suis point jaloux, et quand j'ai servi fidèlement un seigneur étranger au péril de ma vie, le témoignage de ma conscience est une récompense qui me suffit.

— De quelle personne, demanda Pierre, avais-tu reçu la commission de parler à la signora Livia?

— Excellence, c'est un secret.

— Combien vaut ce secret-là?

— Deux écus, Excellence ; c'est le juste prix.

— Les voici. Parle maintenant.

— C'était donc de la part d'un jeune seigneur espagnol, appelé le comte Calisto de ***.

— Je m'en doutais. Voyons le succès de ta commission.

— Dès le matin je montai la garde à la croix des Quatre-Chemins, et je vis bientôt sortir le *cavaliere* Parucco. La Marietta qui est au service de la signora, bonne fille, mais stupide, fut effrayée de mon air agité. Je faisais des yeux ronds, et je marchais précipitamment. Elle comprit que j'apportais des nouvelles sérieuses et que sa maîtresse devait les recevoir en main

propre. Elle courut donc chercher Livia, et quand nous fûmes seul à seule, je commençai par adresser à la signorina un *piccolo complimento galante*, qu'elle reçut assez mal, car elle me répondit que j'étais un impertinent. Pour réparer ce début malheureux, je repris mon air effaré, en disant à la signora que son oncle était menacé de la prison, s'il ne payait deux cents écus romains à des usuriers, ce qui est la pure vérité. A l'instant la belle s'adoucit : « Mon ami, dit-elle en soupirant, *ahimè!* grand Dieu ! que faire ! comment sortir de là? » — Rien de plus facile, madame, repris-je : acceptez les services du comte Calisto, qui s'estimera trop heureux de vous obliger. — « Impossible! dit-elle; je ne veux avoir d'obligation à personne. » — Vos motifs se devinent, signora, répondis-je, et ils sont si respectables que je n'insiste point. Un profond salut suivit ces habiles paroles, et je m'éloignai. Je savais qu'on ne me laisserait pas partir. A peine avais-je fait douze pas que j'entendis un *pst!* timide et charmant. Je feignis d'avoir l'oreille dure. Deux *pst!* plus charmants et moins timides m'arrêtèrent tout court. — « Écoute-moi, dit la belle ; il m'importe de ne rien ignorer. Est-ce le comte lui-même qui t'envoie? » — Je l'avoue, signora, répondis-je; mais s'il savait que je l'ai nommé, il me rouerait de coups. — Fort bien, reprit-elle; il ne t'a donc commandé d'ajouter de sa part aucune parole d'amour? » — Si fait, madame, dis-je en tombant dans le piége, il m'a commandé de mettre à vos pieds son cœur aussi bien que sa bourse. — Et comme je m'approchais de l'air le plus gracieux que je pouvais, elle me donna un soufflet dont je suis encore étourdi. — « Va dire à celui qui t'envoie, me dit-elle avec des regards furieux, que s'il ose paraître devant moi, je le chasserai de ma présence, fût-ce devant cent témoins. » — Tel est le résultat de mon

ambassade. Mais nous ne sommes pas au bout; demain, on sera plus docile : on aura réfléchi. Le danger de la prison sera plus menaçant, et tout ira bien.

— Si je payais ces deux cents écus? me dit Pierre quand le Maltais fut parti.

— J'allais vous le conseiller, répondis-je; mais ayez soin de bien garder l'anonyme.

XXXIV

Les révélations du Maltais avaient fort troublé Pierre. Il eût bien voulu dissimuler ses craintes ; mais il ne faisait que s'agiter, marcher à grands pas dans le jardin de Raphaël Mengs, et il ne songeait plus à son projet de travail. Marguerite Guazzi, remontée sur l'estrade, ne posait que pour son fiancé.

— Combien de journées, disait le vieux Ismaël en haussant les épaules, combien de semaines s'en vont ainsi gaspillées? Je ne sais quelle idée vous trotte dans l'esprit, quelle nouvelle est venue vous relancer ici ; mais aujourd'hui un domestique vous distrait du travail, et demain ce sera autre chose. Si vous ne rompez avec cette existence compliquée, jeune homme, vous ne ferez jamais rien. Regardez mon fils : sa vie est simple ; il a près

de lui ses amours, sa fiancée, son modèle. Tout ce qu'il faut à l'artiste est sous son toit. Nul empêchement ne pénètre jusqu'à lui. Vivez simplement; mariez-vous avec une belle et brave fille, ou dites adieu à la peinture. On ne sert pas trente-six maîtres à la fois.

Dans les discours d'Ismaël, un seul mot touchait mon élève, c'était le conseil de prendre femme. Pierre m'entraîna bien loin de ces laborieux Allemands pour causer de l'affaire qui l'occupait. Son dessein de secourir Livia n'était pas d'une exécution facile. L'incognito dans les services d'argent est toujours trahi, quelque précaution qu'on imagine. Nous savions par expérience que le premier curieux ferait parler notre Maltais pour deux écus. Comment découvrir sans lui les créanciers de don Ignazio? Comment ensuite les payer sans leur dire de quelle part venait la somme? Pour prévenir les refus ou l'opposition de Livia, et pour qu'elle eût l'esprit en repos, il fallait éviter toute méprise de nature à lui faire penser qu'elle avait cette obligation au comte Calisto. L'intervention d'un tiers me parut indispensable; je proposai le seigneur Secondo, à qui son âge et sa position permettaient l'office paternel de bienfaiteur; de cette façon, le secret tombait en mains sûres. Pierre approuva cette idée. Il voulait courir chez notre vieil académicien, et je crus démêler à travers son empressement la peur que le Maltais ne tentât quelque nouvelle ambassade.

— Ayez plus de foi, lui dis-je, dans la vertu de la pauvre Livia, car si elle devait succomber demain, elle ne mériterait guère vos services.

— Je ne suis pressé, répondit Pierre en rougissant, que d'abréger ses inquiétudes et son chagrin.

Nous aurions perdu notre peine en nous rendant chez don

Secondo : cet original ne recevait jamais les visiteurs qu'il n'attendait pas. Je lui écrivis pour lui demander audience, comme à un ministre, et l'honnête Scipion lui porta une lettre dans le *Transtévère*, où il demeurait. Au bout d'une heure, Scipion revint nous dire que le vieux seigneur nous chercherait, à l'*Angelus*, chez le limonadier du *Corso*. Don Secondo arriva, en effet, à la chute du jour. Ses civilités cérémonieuses, ses lenteurs à trouver son équilibre sur la chaise de bois du limonadier, mettaient Pierre au supplice. Cependant, après bien des grimaces, le vieillard prêta l'oreille, et quand il eut compris l'expédition du Maltais, les infâmes propositions du comte Calisto et l'embarras où tombait Livia, il frappa la terre avec sa canne en s'écriant :

— Les méchants vont vite. Le mal est toujours prompt et hardi ; c'est un hommage qu'il faut lui rendre. Les gens de bien ne sont que des tortues en comparaison des proxénètes et des libertins. Je vois ce que vous souhaitez, mes jeunes amis. Je réclame l'honneur de m'associer à votre bonne œuvre. Nous payerons les dettes de Parucco. Mes cent écus seront prêts demain matin. Vous me remettrez pareille somme, et je porterai le tout à l'oncle de Livia, en exigeant de lui qu'il acquitte ses dettes en ma présence, car le coquin serait capable de manger l'argent et de fausser compagnie à ses créanciers. Mais notre besogne demeurera imparfaite, et cette charmante fille sera toujours en danger tant que nous ne l'aurons pas enlevée à ce gibier de galères qu'elle appelle son oncle. Cherchez un moyen d'opérer entre eux une séparation ; j'y réfléchirai de mon côté. Ce sera le sujet de notre prochaine conférence.

Il fallait à don Secondo trois fois plus de temps qu'à un autre homme pour exécuter ce qu'il venait de dire. Afin d'abréger et

de ménager les allées et venues, Pierre tira de sa bourse les cent écus en sequins d'or et paya immédiatement sa part de la bonne œuvre commune. Le vieux seigneur nous donna rendez-vous au même lieu pour le lendemain à midi, et il venait de partir, en nous promettant de faire diligence, lorsque le damné Maltais nous aborda d'un air triomphant :

— J'avais à cœur, nous dit-il, de montrer à Vos Seigneuries un échantillon de mes talents. On connaît son monde, et quand on dit que tout n'est pas fini, comme j'eus l'honneur de l'assurer tantôt à Vos Excellences, on tient parole.

La suffisance de ce misérable nous effraya. Je m'attendais à quelque révélation monstrueuse.

— Bien sot, reprit le Maltais, bien mauvais messager celui qui renoncerait à une affaire galante sur un premier échec. Les jolies filles commencent toujours par faire les renchéries, et les jeunes gens, il faut l'avouer, ne sont pas raisonnables. Ceux-ci dévorent le temps, celles-là traînent en longueur. Si nous n'étions pas entre deux pour prêcher d'un côté la patience, et de l'autre la bonne volonté, on ne s'entendrait jamais.

— Est-ce que Livia, demanda Pierre avec anxiété, serait devenue moins farouche ?

— Nous avons, répondit Pippo, le loisir et l'occasion de l'apprivoiser. Le seigneur comte, mécontent du résultat de ma première tentative, m'appela chien, et me dit ces paroles : « Arrange-toi comme tu voudras. Amène la jeune fille d'une main, et de l'autre tu recevras trente écus ; mais ne me romps pas la tête davantage. » Or, je m'en rapporte à Vos Excellences : n'était-ce pas exiger trop, et briser le carrosse pour courir plus vite? Le Grand-Turc seul parle ainsi à ses esclaves. Heureusement, ces açons musulmanes des jeunes étrangers vont de compagnie avec

l'indignation première des jolies filles. Nous connaissons cela de longue main.

— Arriveras-tu au fait, maudit bavard! s'écria Pierre.

— Nous y touchons, Excellence. Ignazio Parucco, triste et rêveur, semblait mesurer, en comptant ses pas, la façade du palais Farnèse, quand je l'abordai poliment. Je lui demandai ensuite le sujet de sa mélancolie, en ajoutant, avant qu'il eût daigné me répondre, que, s'il s'agissait d'un embarras d'argent, il y avait remède à son ennui. Ce préambule lui plut. Une apostrophe sublime, dans laquelle je reprochai à l'injuste fortune l'inégalité de ses faveurs, porta au comble l'attendrissement du seigneur Ignazio. Le *cavaliere* essuya une larme et me serra la main. Le moment était venu de frapper le grand coup. J'essayai de lui faire entendre que s'il voulait seulement ménager au seigneur comte une entrevue avec la belle Livia, dire à sa nièce un peu de bien de ce généreux étranger, en remettant le reste à la volonté de la signora et à la grâce de Dieu, ses dettes seraient payées et les assignations à comparaître au prétoire demeureraient comme nulles et non avenues. Le *cavaliere* me coupa la parole. — Tout le monde, dit-il, peut faire la cour à ma nièce. Cela ne me regarde pas. Livia est libre. Me prend-on pour un tyran, pour un oncle ridicule? Et que pourrais-je dire du jeune comte, sinon du bien, sinon que ses visites m'honorent, que son amitié me pénètre de joie et ses services de reconnaissance? L'argent qu'il m'avancera lui sera fidèlement rendu. Qu'il vienne dîner avec nous demain, et les jours suivants, en ami, sans façons. Notre ordinaire n'est pas recherché, mais, si le comte est friand, qu'il envoie sa part du repas, comme cela peut se pratiquer entre bons camarades. Il m'excusera, j'espère, si je le laisse parfois pour aller à mes affaires,

qui sont de la plus haute importance. Ma nièce lui tiendra compagnie, et je tâcherai de revenir promptement. Le comte a du goût pour la musique. Livia lui donnera quelques leçons de guitare. Vainement les sots me voudraient inspirer des craintes sur les intentions de mon meilleur ami. J'ai beaucoup connu son père en Espagne. Ma nièce a de la vertu, et les assiduités de ce cher Calisto ne sont pas pour inquiéter un gentilhomme de ma qualité.

— C'était parler, poursuivit le Maltais, avec un savoir vivre admirable. Je rapportai ces heureux préliminaires à celui qu'ils intéressaient, et dès demain, un dîner de famille, suivi d'un tête-à-tête, pur effet du hasard, fournira au jeune comte le moyen de causer avec la belle Livia de son amour ou d'autre chose. Tel est, Excellence, le succès de ma seconde expédition. Maintenant, si le comte ne réussit point, je m'en laverai les mains.

Pendant ce récit, dont j'abrége les fleurs de langage et les fanfaronnades, Pierre était comme sur le gril, mais il se contint et renvoya le Maltais en lui donnant une gratification. La journée s'écoula d'une lenteur insupportable, et le soir nous apporta la triste nouvelle de la réalisation de nos craintes. Don Secondo était arrivé deux heures trop tard chez l'oncle de Livia. Le jeune comte avait payé les dettes et pris les quittances. Parucco, qui aurait bien voulu recevoir des deux mains, imagina toutes sortes de fables pour se faire encore prêter deux cents écus. Mais, au lieu d'argent, notre vieil ami lui donna des conseils sévères, l'engagea fort à mieux régler ses dépenses, et remporta la somme en disant qu'elle recevrait une autre destination. Cet avertissement n'était pas inutile, car si le *cavaliere* eût pensé qu'une telle ressource lui serait gardée, de nouvelles dettes

n'auraient pas laissé à la générosité de Don Secondo le temps de se refroidir.

En nous racontant lui-même sa démarche infructueuse, le pauvre vieillard enrageait de voir ses intentions charitables déjouées par un libertin. Son dépit augmenta lorsqu'il apprit notre conversation avec le Maltais.

– Cependant, dit-il, ne perdons point courage, mes amis ; redoublons, au contraire, de zèle et de vigilance. La partie n'est qu'à peine engagée. Le premier coup de dés favorise nos adversaires ; attendons-les à la seconde *manche*, comme on dit dans leurs tripots. Quand nous serons à la *belle*, je vous montrerai mon grand jeu, et s'il arrive un moment de crise, puisque les méchants se lèvent matin, je les préviendrai, cette fois, en ne me couchant pas. Reprenez vos cent écus et soyez prêts à tenir la campagne.

— Et Livia ? dit Pierre, une revanche lui rendra-t-elle son honneur, s'il succombe pendant cette guerre ? Songez-vous que dans ce moment même, tandis que nous jasons, le misérable qui devrait la protéger la livre à l'ennemi.

— N'exagérons point le danger, reprit Don Secondo. Livia sera sur ses gardes, connaissant les projets du comte par l'ambassade du Maltais. Elle a mal reçu le Mercure et méprisera le Jupiter. Fiez-vous à moi pour le reste. Je lui dirai qui a prêté de l'argent à Don Ignazio. Si j'entreprends une lutte avec tous ces vauriens, je les pousserai l'épée dans les reins, jusqu'à ce que l'Espagnol soit dans son pays, l'oncle en Toscane, le Maltais en prison, et la jolie fille sous ma protection, quand je la devrais adopter pour ma fille d'*âme* et mon héritière. Mes amis, ce petit épisode de la vie italienne a mal commencé, mais il finira d'une façon édifiante.

Les assurances du vieux seigneur apaisèrent nos craintes. Pierre lui-même convint que don Secondo voyait les choses sainement, et qu'il n'y avait point encore sujet de s'alarmer. A notre deuxième visite chez le *cavaliere* Parucco, comme nous avions le secret de tout ce qui s'était passé, nous pouvions observer les dispositions réciproques des personnages à beaucoup de signes imperceptibles, que le commun des martyrs ne remarquait point. Le comte Calisto, paré d'habits magnifiques, dissimulait mal ses projets de conquête. Il me sembla que ses affaires n'allaient pas aussi vite qu'il l'avait espéré. Livia, ordinairement douce et bienveillante, prenait des airs presque hautains avec le favori de monsieur son oncle. Il faillait qu'on l'eût outragée, pour qu'elle fît tant de violence à son naturel. Cette fierté de circonstance me donna une haute opinion de sa sagesse. Mais Pierre fut atterré en se voyant accueilli avec une froideur qui ne s'expliquait point. L'idée d'être confondu parmi ceux qui marchandaient l'honneur d'une honnête fille le blessait profondément; je lus dans ses yeux qu'il ne supporterait pas longtemps une si cruelle injustice, et pour empêcher une explosion qui pouvait rendre subitement l'offenseur et l'offensé amoureux l'un de l'autre, je priai tout bas Livia de jouer son rôle avec moins de rigueur.

— Vous êtes difficile à contenter, me répondit-elle. Ne m'avez-vous pas dit que j'étais une connaissance dangereuse pour votre ami? Ce n'est point par caprice que je me fais ingrate et méchante. Croyez-vous que je ne voie point ce que souffre ce jeune homme? Il m'en coûte assez de jouer cette indigne comédie. Ne m'ordonnez pas d'y renoncer; je passerais peut-être d'une extrémité à l'autre. La vie que je mène devient insupportable. Mon oncle est le dernier des hommes. Savez-vous qu'il vend à ses

amis les occasions de m'entretenir de leur amour? Une fille qui se respecte n'a rien à craindre pour son cœur de complots si honteux ; mais sa réputation n'y résisterait pas longtemps dans une ville comme Rome. Je ne prendrai conseil que de moi-même et du bon seigneur Secondo. Cette nuit, pas plus tard que cette nuit, je sortirai de ce cloaque impur. J'avais un moment espéré une fin plus heureuse à mes ennuis. C'était un rêve, et vous l'avez dissipé. Je n'y pense plus. Envoyez demain chercher de mes nouvelles, et vous verrez ce qu'on vous répondra.

Quand le *vingt et un* eut fait dans nos poches les ravages prévus, la jeune fille prit son luth et chanta des airs mélancoliques avec un accent déchirant, où je sentais des allusions à sa situation présente. Don Secondo arriva comme la musique finissait. Livia l'entraîna dans le jardin. Ils eurent sensemble un entretien fort long. Le comte Calisto en parut inquiet. Maître Ignazio faisait l'aimable avec une impudence révoltante ; mais le reste de la compagnie éprouvait un vague malaise. L'agitation, les chuchotements et les mines sombres des honnêtes gens ne présageant rien de bon pour les filous, on se dispersa.

Don Secondo, qui sortit le premier sans prendre congé, me pressa le bras en passant derrière moi, et me dit à l'oreille :

— Voici le moment ! tenez-vous prêt. La nuit sera chaude.

XXXV

Les paroles de don Secondo m'annonçaient pour la nuit des aventures dont je me serais bien passé. L'oncle de Livia et le comte Calisto, dont le bon accord se lisait sur leurs visages, causaient ensemble sous le prétexte de jouer une dernière partie. Pierre pressé d'en finir avec cette triste soirée, me fit signe de battre en retraite. Nous avions pris nos chapeaux et nous nous dirigions tout doucement vers la porte. Livia nous attendait sur le perron du jardin.

— Encore une minute ! dit-elle avec vivacité. Il est possible que vous ne me trouviez pas à la maison la première fois que vous reviendrez. Mon oncle désire me mener à la campagne, avec son excellent ami le seigneur espagnol qui nous veut tant

de bien. Mais cette campagne-là pourrait bien être un couvent dans ma chère Toscane. Si jamais vous veniez me demander au parloir, il ne serait plus temps de vous donner un gage mondain de mon amitié. D'ailleurs, vous n'y viendrez pas. On a sitôt fait d'oublier une recluse ! Je porterai un nom de religion. Tandis que je suis encore Livia, je veux vous offrir un petit souvenir. Les religieuses ne gardent point de bijoux. Voici tous les joyaux de ma couronne : une bague d'or, une épingle d'argent et un drageoir en nacre de perles. Cela vaut bien quatre écus. Choisissez deux de ces beaux objets.

— Je prends la bague, dit Pierre, parce que vous l'avez eue à votre doigt.

— Et moi, l'épingle, dis-je, parce que vous l'avez portée dans vos cheveux.

— Comme il vous plaira, reprit Livia ; la boîte sera pour le bon seigneur Secondo. Je lui dois une réparation. Je l'ai vu pendant longtemps avec défiance et antipathie. Certains mots cruels lui échappent sur la malice et la corruption des hommes ; mais ce sont les réflexions d'un philosophe et les effets de sa vieille expérience. Je sais maintenant que son âme est généreuse et pitoyable. Il aura comme vous un souvenir de la pauvre Livia ; cette boîte lui rappelera qu'une sœur de Sainte-Claire prie dans une cellule de Florence pour les amis qu'elle eut à Rome.

— J'espère au moins, dit Pierre, que ces adieux ne sont pas les derniers.

— Selon, répondit Livia, selon la volonté de la madone des voyageurs et selon les événements de cette soirée. Je vous l'ai dit : je pars pour la campagne.

— Mais il est déjà près de minuit.

— Toute heure est bonne pour prendre un sage parti. No

point se revoir en ce monde importe peu, si l'on se trouve là-haut. Ce qui importe, c'est d'avoir du courage, c'est de se bien conduire, c'est d'opposer un cœur d'airain aux méchants, aux traîtres, à leurs émissaires et aux trafiquants de bassesse. Le reste s'accommode toujours avec le temps. Allons, adieu, chers seigneurs. Je cause et j'ai tant affaire !

Livia nous tendit ses deux mains ; Pierre déposa un baiser sur celle qu'il tenait. La jeune fille le regarda en souriant :

— Je sais, lui dit-elle, que dans votre pays on baise la main aux dames par galanterie. En Italie, c'est un signe de grand respect : nous prendrons le milieu entre ces deux sentiments ; J'accepte votre baiser comme un témoignage d'estime !

— D'amitié, s'écria Pierre, de dévouement, de regret, de chagrin, d'envie de vous servir à quelque chose, de rage de vous perdre, d'espoir de vous retrouver, de tendresse, belle Livia.

— Le moment de nous séparer est venu, interrompit la jeune fille ; je devrais être partie ; ne m'ôtez pas mon courage. Quelque chose me dit que je vous reverrai.

Livia s'éloigna en nous adressant avec la main un salut gracieux à la mode italienne ; mais son geste ressemblait presque autant à un baiser qu'à un adieu. Pierre, qui la suivait du regard, trébucha sur le perron disloqué. Le solennel Scipion, armé de sa torche, marchait devant nous dans le jardin.

— Excellence, nous dit-il, le seigneur Secondo m'a chargé de dire à Leurs Seigneuries de venir le rejoindre sur la place *Colonna*, où il les attend pour leur communiquer des nouvelles importantes.

— De bonnes nouvelles, s'écria Pierre en bondissant de joie, car il s'agit sans doute du complot qui doit sauver Livia.

La torche de Scipion éclaira de loin l'habit couleur de feu de

notre ami. Le bon vieillard, plongé dans la méditation, tournait en boitant autour de la colonne Antonine.

— Arrivez, mes enfants, nous dit-il de sa voix sépulcrale. C'est aujourd'hui que nous faisons une nuit blanche ; que nous menons une vie vagabonde pour le triomphe de la vertu ; c'est aujourd'hui que nous nous glissons dans l'ombre comme des malfaiteurs. L'ennemi a creusé une mine ; mais ses plans me sont livrés et je lui oppose une contre-mine profonde. Il me faut des ouvriers jeunes, robustes et hardis, car avec mon grand âge et mes varices aux jambes, je suis peu propre aux expéditions nocturnes. Je commanderai la manœuvre et vous exécuterez mes ordres. Soldats français, vous sentez-vous en appétit d'aventures, d'embuscades et de coups de main ?

— Comptez sur nous, répondit Pierre avec enthousiasme.

— *Va bene !* reprit don Secondo. Le quartier général est ici. Vous allez connaître le plan de notre conspiration. Mais d'abord éteignons cette torche, et que les ténèbres nous enveloppent de leurs voiles épais. L'honnête Scipion n'est pas de trop dans notre conseil de guerre.

Scipion fit un salut majestueux et posa le pied sur la flamme de la torche.

Comme il passait encore beaucoup de monde dans le *Corso* et sur la place *Colonna*, nous nous retirâmes devant la façade du palais Chigi, pour causer plus librement. Don Secondo, déjà fatigué des préludes de la guerre, chercha une posture commode en s'appuyant, d'un côté, contre le mur, et de l'autre sur sa canne. Quand il eut achevé cette opération difficile, le général en chef prit la parole :

— La séance est ouverte, dit-il. Voici les rapports que j'ai reçus tout à l'heure sur les mouvements de l'ennemi. Parucco

est déterminé à consommer le déshonneur de sa nièce. Selon toute apparence, le jeune Espagnol se sera ouvert à lui, et quelque traité honteux aura été signé entre ces deux puissances. Un voyage à Albano, où le comte a loué un casino de plaisance, a été résolu pour demain. Sous le prétexte d'une partie de campagne, l'oncle livrera sa nièce sans qu'elle puisse espérer secours ni protection. A moins de trancher la tête d'Holopherne, je ne vois pas comment elle pourrait se tirer d'une pareille situation, une fois tombée dans le piége, et vous savez que Judith a tué un peu tard le général assyrien. Livia se défendrait mieux, je n'en doute point ; mais, avec tout le temps et toutes les facilités imaginables pour vaincre sa résistance, le comte triompherait de sa vertu par la ruse ou par la force. Savons-nous seulement si cet étranger ne serait pas capable d'employer les potions assoupissantes ou quelque moyen abominable ? Ce serait un crime, il est vrai ; mais ces crimes-là restent souvent ignorés, à cause de l'intérêt des victimes à les tenir secrets. Quand même le coupable devrait être puni, quel bien en reviendrait à la pauvre Livia ? C'est elle qui m'a révélé le complot, ce soir, dans le jardin, tandis que vous perdiez votre argent au *vingt et un*. Les méchants ont trop d'activité ; leur zèle et leur ardeur nuisent souvent à leurs projets. Si le seigneur Calisto n'eût point député son Mercure maltais à Livia, la jeune fille, sans défiance, aurait fait volontiers cette partie de campagne. Ses soupçons étant éveillés, elle s'est alarmée de la proposition ; elle a épié son oncle, surpris des regards d'intelligence et cherché des défenseurs. Je me suis présenté ; j'ai offert mes services, et le beau jeu a passé dans le camp des honnêtes gens. Il fallait se hâter ; nous avons donc arrêté ce qui suit : à une heure après minuit, une chaise à porteurs se glissera sans bruit devant la porte de la maison ;

Livia descendra tout doucement, quand la Marietta, qui couche près d'elle, sera endormie ; les porteurs allumeront un fallot de papier vert, que nous reconnaîtrons de loin, et, dans un moment peut-être, la belle enfant, échappée au traquenard de son honneur, arrivera ici, devant cette colonne qu'Antonin fit construire en commémoration de la déroute des barbares. Que pense le conseil de ce petit projet ?

— Il est admirable, s'écria Pierre en battant des mains.

— Approuvé, dis-je en m'inclinant.

— Et toi, Scipion ? demanda le vieillard.

— La fortune, répondit Scipion, est féconde en obstacles imprévus.

— Voilà un Romain, reprit don Secondo. Remarquez, seigneurs français, comme nos gens du peuple s'expriment avec élégance, et, de plus, voyez comme ils sont prudents et réfléchis avant l'action. C'est avec de tels hommes que Rome a conquis l'univers. Scipion, tu étais digne de porter la parole au sénat le jour que la troisième guerre punique y fut votée. Tu l'as dit : des obstacles imprévus peuvent sortir de terre. Ces jeunes Francs, plus vaillants que sages, n'y songeaient point. Eh bien ! préparons-nous à parer les coups de la mauvaise fortune. Il peut arriver que la Marietta s'éveille et qu'elle arrête sa maîtresse au passage. Il peut arriver que Parucco devine à l'agitation de sa nièce qu'elle médite une fugue. Il peut arriver que ledit Parucco monte la garde cette nuit, ou qu'il prenne les clés de la maison dans sa chambre au lieu de les laisser au clou. Qu'avez-vous à répondre à cela, seigneurs officiers ? Faites une proposition.

— Je propose, dit Pierre, si Livia ne paraît pas au moment fixé, de prendre la maison d'assaut et d'enlever la jeune fille à main armée.

— Véritable idée de Français, reprit don Secondo. On ne fait pas de ces coups à main armée dans l'intérieur d'une grande ville. Voici donc ce que j'ai préparé : La porte de la rue ne tient à rien ; mes porteurs la feront aisément sortir de ses gonds. La fenêtre de Livia n'est qu'à dix pieds au-dessus du sol. Une petite échelle ajoutée au matériel de l'expédition sera dressée dans l'ombre, et, si la jeune fille est prisonnière, on la fera descendre à la dérobée dans le jardin. Que pensez-vous de l'imaginative du peuple romain?

— Nous nous inclinons devant votre génie, dit Pierre.

Scipion demanda la parole.

— Et si la signorina, dit-il, était gardée à vue par le *cavaliere* Parucco?

— Alors, reprit don Secondo, mais alors seulement, il faudrait bien recourir à la violence. Un homme masqué pénétrerait à l'aide de l'échelle dans la maison, comme les Gaulois dans le Capitole, et, se jetant sur Ignazio, lui tiendrait le couteau sur la gorge tandis qu'on enleverait la jeune fille.

— Je suis cet homme de bonne volonté, dit Scipion.

— *Dunque!* poursuivit don Secondo, tout est prévu. A présent, que ferons-nous de la colombe échappée de sa cage? La recueillir dans mon palais ne serait pas raisonnable. Parucco nierait ses mauvais desseins, dont il n'existe aucune preuve. Les lois me forceraient à lui rendre sa nièce, et cette affaire deviendrait un sujet de divertissement pour le public. Il me paraît mieux de mener la petite en Toscane sans différer. Tout est prêt pour ce complément nécessaire de l'entreprise. Mon carrosse, attelé de quatre forts chevaux de louage, attend à la porte du Peuple, où la chaise portera la fille au pas de course. Nous

montons tous trois en carrosse avec Livia, et nous faisons le voyage à Florence le plus agréable du monde. Eh! malgré l'obscurité, je vois que cette idée sourit à un membre du conseil. Livia ne connaît point encore cette addition au dernier article du projet; mais elle n'y fera point d'opposition. Trois compagnons valent mieux qu'un.

— Vive le général ! s'écria Pierre.

Je n'approuvais pas autant le dernier article du projet que les précédents; mais il n'eût servi à rien de m'y opposer, c'est pourquoi je gardai le silence. Scipion fut envoyé au-devant de la chaise à porteurs, avec l'ordre de revenir aussitôt qu'il l'aurait aperçue. Pendant la nuit, l'usage, à Rome, était de faire précéder les chaises d'un coureur qui tenait un fallot blanc. Au moyen de la lanterne verte imaginée par don Secondo, les conspirateurs, avertis de loin par ce signal, n'avaient pas à craindre une méprise. Plusieurs chaises, en se croisant dans le *Corso*, donnèrent des sursauts à Pierre, qui voulait, dans son impatience, que tous les fallots fussent verts. Son anxiété commençait à me gagner. Don Secondo seul gardait le sang-froid qui convenait à ses hautes fonctions. De temps à autre sa voix lugubre nous invitait au calme, et nous répétait que l'entreprise ne pouvait manquer de réussir. Une patrouille de sbires passa près de nous. Le sergent nous toisa du regard et poursuivit son chemin, après avoir fait le tour de la fontaine qui orne la place Colonna. Vers une heure et demie, Scipion revint annoncer qu'il avait vu la chaise traverser le Forum. Au bout de cinq minutes, le fallot vert, agité par la marche rapide du coureur et rasant la terre comme une *lucciola*, brilla dans le lointain. Les porteurs suivaient de près. Ils tournèrent enfin sur la place et s'arrêtèrent devant la colonne Antonine. Le rideau de la chaise s'ouvrit; une main

tremblante en sortit, que don Secondo prit entre ses longues mains.

— Nous avons donc bien réussi? dit le vieillard.

— Sans trop de peine, répondit Livia; mais je suis plus morte que vive.

— Ne palpitez pas ainsi, reprit don Secondo. En échange d'un mauvais oncle, vous retrouvez en moi un père, et si vous souhaitez encore d'autres parents, il y a là deux braves jeunes gens qui vous offrent une amitié fraternelle.

— Eux aussi! s'écria la jeune fille. Quel bonheur de les retrouver dans ce moment de trouble!

— Nous voyagerons tous ensemble, comme en famille, reprit le vieillard. Mais ne nous amusons pas ici. Partez devant; mon carrosse vous attend à la porte du Peuple. Nous y serons tout à l'heure. Mes amis! éteignez le fallot et marchez.

Un des porteurs nous tournait le dos et s'essuyait le visage avec son mouchoir. Quand la lumière fut éteinte, cet homme revint à son poste, et la chaise s'éloigna d'une vitesse incroyable.

— Quelles jambes vous ont ces gaillards-là! murmura le vieux académicien, en soupirant.

— Excellence, dit Scipion, comment se peut-il que vous ayez accepté les services de Pippo le Maltais dans une entreprise de ce genre?

— Quel Pippo? répondit don Secondo. Où donc as-tu vu ce Maltais?

— Parmi les porteurs, excellence. C'était celui de derrière; il se tenait à l'écart; mais je l'ai vu comme je vois Votre Seigneurie.

— Nous sommes trahis, vendus, bernés! s'écria don Secondo. Cours vite, Scipion. Rattrape la chaise; suis-la. Observe le chemin qu'elle prend, et reviens ensuite à la porte du Peuple. Par Bacchus! vole, fends l'air, Scipion!

— Pour vous servir, excellence!

Scipion partit comme un trait.

— Il est taillé en gladiateur, dit le vieux seigneur; il rejoindra la chaise.

XXXVI

Notre vieil académicien, ordinairement si poli et si pénétré des convenances, jura comme un damné en découvrant un traître parmi ses troupes.

— Mille tempêtes! s'écria-t-il, je devine trop bien ce qui est arrivé. Le jeune Calisto aura été averti. Le fourbe Maltais aura séduit un de mes porteurs et pris sa place. Par Belzébuth! j'avais pourtant payé ces gueux plus grassement qu'un cardinal en bonne fortune. Trois sequins par tête! Ils ne gagnent pas cela en deux mois. Mais le comte aura donné davantage, et tout est pour le dernier enchérisseur, dans ce chien de pays. S'il faut que nous ayons travaillé au bénéfice de l'ennemi; s'il faut qu'on nous enlève notre brebis sous la moustache et avec nos propres

instruments, je renonce à faire le bien, et je deviens voleur de grands chemins. Ah! fureur! démons! naufrage!

— Vous me faites frémir ! dit Pierre.

— Il y a de quoi trembler, en effet, jeune homme. Si la chaise, au lieu d'aller à la porte du Peuple, a tourné dans quelque petite rue, Scipion la manquera peut-être, et où la chercherons-nous à présent? Où les ravisseurs vont-ils conduire leur proie? est-ce à Albano? est-ce dans une maison de cette ville? Ah! je mettrai le feu à Rome, comme Néron.

En parlant ainsi, le bon vieillard pressait le pas et trébuchait sur ses jambes malades. Pierre, devoré d'inquiétudes, prit les devants et courut à la porte du Peuple. Nous en étions encore loin, lorsqu'il revint à nous fort essoufflé.

— Point de chaise! nous dit-il, point de porteurs! Vos laquais et votre cocher n'ont vu personne; vous avez été trahi. Tout est perdu.

— Je le nie, répondit le vieillard. Tout n'est jamais perdu. Que fait Scipion?

— On ne sait où il est.

— Très-bien! Il aura découvert la piste comme un limier. Autre plan de campagne, nouveau conseil de guerre. — Montons dans le carrosse pour nous reposer. Remettons de l'ordre dans nos idées en attendant Scipion, de qui dépend le parti que nous devons prendre.

Nous étions depuis un quart d'heure assis dans le carrosse, quand nous entendîmes un homme courant à perdre haleine. La figure romaine de Scipion vint se poser au bord de la portière.

— Quelles nouvelles? demanda don Secondo.

— Je sais, répondit Scipion, je sais où est la signorina. En vous quittant, j'ai rejoint les *portantini*, à peu de distance,

comme ils tournaient à droite, au lieu de suivre le Corso. Ils ont encore pris à droite, et passé sous les murs du Quirinal, et puis traversé les thermes de Titus, et enfin ils sont arrivés à Saint-Jean de Latran. Pensant, à part moi, qu'une *coltellata* dans les reins du Maltais suffisait pour arrêter leur marche, j'avais déjà tiré mon couteau, lorsque trois hommes, au détour d'un chemin, sont venus faire une escorte à la chaise. Un carrosse attendait hors des murs. On y poussa la signorina, malgré ses cris et sa résistance. J'entendis une voix de femme appeler du secours, et puis les chevaux partirent au galop par la voie *Appia*. J'écoutai pendant longtemps le bruit des roues, et je crois pouvoir assurer à Vos Seigneuries que le carrosse n'aura point pris d'autre direction que celle d'Albano.

— Ils sont à nous! dit le vieux Secondo. Je sais où est la maison louée près d'Albano par le seigneur espagnol. Jeunes gens, il s'agit de tirer la belle Livia des mains des infidèles. Des armes sont nécessaires; car vos petites épées de salon ne sont bonnes que contre des adversaires soumis aux règles du point d'honneur. Suivez-moi; je vais vous mettre en équipage d'aventures nocturnes. Scipion, mon ami, frappe à cette boutique, et fais ouvrir.

Après bien du bruit et des pourparlers, on ouvrit. Don Secondo nous introduisit chez une espèce d'armurier de bric-à-brac.

— Messer Tiburzio, dit-il au marchand, donne-nous des armes à feu en bon état et garnies de leurs pierres.

— Je n'ai, répondit messer Tiburzio, qu'une paire de pistolets et une grosse espingole.

— C'est assez pour envoyer deux chrétiens en paradis et tenir dix brigands en respect. Va quérir de la poudre et des balles.

Pierre essaya les armes en y brûlant des amorces; il chargea

les pistolets avec soin et versa dans l'espingole une forte poignée de mitraille. Don Secondo avisa dans un coin une vieille cotte de mailles du temps du connétable de Bourbon.

— Ceci, dit-il, est pour moi. Je laisse à la jeunesse les armes offensives.

Messer Tiburzio lui offrit, en outre, une cuirasse en buffle piqué, qu'il accepta pour se mettre plus sûrement à l'abri d'une mousquetade. Ces deux pièces de défense qu'il, endossa pardessus sa veste à ramages, formaient, avec l'habit d'académicien, une mascarade grotesque, dont personne n'eut la pensée de rire, tant nous étions affairés.

— Je suis prêt, dit le vieillard en achevant sa toilette. Distribuons les armes. Un pistolet à chacun des seigneurs français. L'espingole sur le siége du carrosse dans les mains de mon valet Francesco. Toi, Scipion, vieux centurion, tu n'as besoin que de ton couteau ; c'est l'arme que tu connais. Est-ce fait ? — En avant ! à Albano ! et bride abattue !

Le cocher cingla fortement les chevaux. Une traînée d'étincelles sortit des dalles, et notre équipage rentra dans Rome au grand trot. Nous avions à traverser la ville entière. Quand le carrosse eut passé Saint-Jean de Latran et pris la voie Appia, la vitesse doubla et devint effrayante. On entendait le sifflement du fouet qui ne cessait d'animer l'attelage. Les pieds des chevaux faisaient jaillir à tous moments de véritables éclairs, et les ruines qui bordaient le chemin semblaient voler comme des ombres chassées par le vent.

— Roule, roule ! disait notre vieux commandant du ton le plus calme. *Avanti, avanti !* — sur une heure que nous avons perdue, nous en rattraperons trois quarts à ce train-là. Nous perdrons encore dix minutes en précautions et préparatifs, quand

nous quitterons la voie *Appia* pour prendre la traverse. Quinze minutes et dix font une *demi-heurette.* Il faut à l'ennemi le temps de s'installer dans son casino. Allons, allons! la vertu de la belle enlevée n'aura pas encore subi de grands assauts. Nous arriverons à temps.

Bientôt le carrosse s'arrêta. Nous avions parcouru dix-huit milles italiens. En mettant pied à terre, je reconnus que nous étions au bas de la colline d'Albano, dans un bois d'arbres centenaires. A travers le feuillage, on entendait sonner les clochettes d'un troupeau de bestiaux que des gens de la campagne menaient à Rome. Le bruit se rapprocha, et le troupeau, qui descendait par un chemin taillé en rampe, défila au-dessus de nos têtes. Deux hommes à cheval, portant la carabine en bandoulière, harcelaient leurs bœufs traînards avec de longues perches qu'ils maniaient comme des lances. Scipion avait rallumé sa torche. La procession, éclairée de bas en haut, se dessinait sur un fond noir, et les vieux oliviers, avec leurs branches noueuses, ressemblaient à des figures chimériques se tordant les bras dans un désespoir muet. Malgré l'appréhension d'un avenir inquiétant et fort proche, j'éprouvais une émotion mêlée de plaisir à jouer mon personnage dans un tableau si pittoresque. Pierre me pressa le bras et me dit à l'oreille :

— L'âme de Breughel d'Enfer voltige parmi ces arbres.

Don Secondo, peu touché des effets de cette scène de nuit, ne nous laissa pas le temps de nous reconnaître. Il leva en l'air son grand bras, en criant aux bouviers :

— Holà! bonnes gens, avez-vous des chevaux parmi vos bestiaux ?

— Excellence, oui, répondit un des hommes; de bons et jeunes chevaux à vendre.

— Bravo ! Venez çà, que nous fassions ensemble un *contrat.*

Les deux marchands arrêtèrent le convoi.

— Il s'agit, reprit don Secondo, de nous louer pour deux heures cinq chevaux de selle. Nous les monterons à poil, et vous nous ferez des brides avec des bouts de corde. Un de vous nous accompagnera ; l'autre continuera de mener le troupeau à Rome. Je vous donnerai un écu par cheval pour la location. Nous allons à quatre milles d'ici par les sentiers, et nous voulons être revenus avant le jour à cette place, où le carrosse nous attendra.

— Excellence, il manque à ce contrat l'écu de gratification au guide.

— Va pour un écus de plus.

— Et un écu pour le dérangement de nos affaires, sans compter la *bonne-main.*

— Mettons trois écus, j'y consens.

— Si Vos Seigneuries sont satisfaites, elles ajouteront de quoi boire une limonade.

— Deux limonades ; mais fais vite.

Le marchand sauta précipitamment à terre, appela son compagnon. Tous deux se hâtèrent de préparer les cinq chevaux demandés et de les brider avec un double licou. Pendant ces apprêts, don Secondo regardait sa montre.

— Seize minutes de retard ! dit-il. Nous avons fait là une heureuse rencontre. Vite, à cheval, jeunes gens.

Pierre était déjà sur sa monture. Scipion me prêta son genou pour grimper sur la mienne. Le valet de chambre Francesco s'avança pour aider son maître, et je m'attendais à voir l'opération la plus lente et la plus grotesque du monde. Quel fut mon étonnement quand le vieux académicien, saisissant son cheval

par la crinière, sauta d'un bond sur le dos de l'animal comme un écuyer de vingt ans.

— On ne sait point, me dit-il, tout ce que la passion peut faire de nous autres Italiens.

Et cet étrange vieillard, se courbant comme les courriers anglais, enfonça ses ongles dans le flanc du cheval, qui partit au triple galop.

Cette passion italienne dont se vantait le vieux seigneur Secondo trouvait à qui parler dans l'ardeur française et la jeunesse de Pierre. Je m'en aperçus à la vitesse de leur marche et aux peines que j'eus à les suivre. J'étais fort mal campé sur un poulain maigre, sans selle et sans bottes. Dix fois je faillis rouler dans les ravins. Des branches d'arbres m'atteignirent au visage, et je laissai après les ronces, non-seulement des morceaux de mes bas, mais encore un peu de ma peau. Cependant, l'émulation m'anima comme les autres, et plutôt que de baisser pavillon devant ce vieillard qui nous menait à travers champs, je me serais fait rompre le cou sans marchander. Pour éviter de traverser Albano, nous avions tourné le pied de la colline, du côté du tombeau des Horaces, et nous nous enfoncions dans une vallée des monts Albani. La torche de Scipion me guida fort heureusement, sans quoi j'aurais pu m'égarer, à cause des détours infinis que don Secondo semblait prendre par caprice. Au bout de vingt minutes, la tête de la colonne s'arrêta enfin dans un taillis de chênes verts, et notre vieux commandant descendit de son cheval.

— Mes enfants, nous dit-il, c'est ici qu'il convient de parler, afin de n'avoir plus rien à dire ensuite. Nous avons à faire un dernier mille à pied. Le paysan gardera ses chevaux. Quand nous serons à trente pas de la villa Molinara, — c'est ainsi qu'on appelle la

forteresse que nous allons assiéger, — je m'avancerai, accompagné de mon valet Francesco, pour examiner les lieux, reconnaître l'ennemi et chercher un passage au mur d'enceinte. Je trouverai ce passage. Francesco reviendra vous dire d'approcher; nous entrerons dans le jardin, et nous donnerons l'assaut à la maison. Le comte Calisto ne s'attend pas à notre visite; mais avec un rapt sur la conscience on est toujours préparé à quelque aventure. L'ennemi a des armes et quatre domestiques; il résistera. La guerre, sans avoir été déclarée entre lui et moi, n'en existe pas moins. Il me reconnaîtra. Ma haute taille, mon accoutrement attireront ses regards. J'essuierai le premier coup de feu. C'est une préférence que sa haine me doit. La balle, amortie par mon enveloppe de fer et de daim piqué, ne pénétrera pas. Scipion se jettera sur le jeune Espagnol et lui attachera les mains avec une corde, pendant que les deux seigneurs français donneront la chasse aux laquais, qui seront des poltrons, hormis un seul, qu'il faudra peut-être assommer. Livia, effrayée par le bruit, accourra sur le lieu du combat, et nous la ramènerons en triomphe à Rome.

— Mais, dis-je à don Secondo, cette grande sagesse que vous nous recommandiez me paraît en défaut. Mille incidents peuvent déconcerter ce plan que vous tracez avec tant d'assurance.

— Vous avez raison, seigneur Français, répondit le vieux fou. Puisqu'il est impossible de rien prévoir, nous improviserons, cette fois. Je m'en rapporte au courage et à l'intelligence de mes soldats.

— Mais, repris-je, votre idée d'essuyer le feu est un peu téméraire. Votre âge vous convie plutôt à nous céder le premier rang.

— Ne vous embarrassez point de cela, et n'allez pas me

gêner quand nous serons à l'œuvre. Vous gâteriez tout, jeune homme.

— Et cette cuirasse à laquelle vous vous fiez, repris-je, savez-vous seulement si elle est à l'épreuve d'une balle ?

— Il faut nous en assurer. Voilà au moins une observation judicieuse. Francesco, prends un de ces pistolets, et tire sur moi.

— A quelle distance Votre Seigneurie veut-elle que je tire ? demanda le valet.

— A six pas, c'est une bonne portée.

Francesco déposa son espingole à terre, m'ôta des mains le pistolet que je tenais, mesura les six pas et tira dans la poitrine de son maître.

— L'expérience a réussi, dit don Secondo ; la cotte de mailles n'est pas entamée ; le daim piqué a parfaitement adouci la contusion, et de plus, le pistolet est bon, car j'ai senti à la force de la secousse que la balle devait me transpercer. Vous avez eu là une excellente inspiration, mon jeune ami. Je ne vois plus maintenant ce qui pourrait nous retenir ; suivez-moi donc, et trêve de discours !

XXXVII

La nature m'a donné une assez bonne paire de jambes, et n'ayant jamais eu ni carrosse ni chevaux, je me suis contenté des faibles ressources accordées à l'homme, en les perfectionnant par l'exercice ; cependant, je me trouvais à la queue du convoi malgré tous mes efforts. Pierre, soutenu par l'image d'une femme aimée, serait mort à la peine plutôt que de reculer d'une semelle. J'entendais les pieds robustes de Scipion fouler les broussailles où je m'enfonçais jusqu'à mi-corps et par-dessus lesquelles Francesco sautait comme un chevreuil. Don Secondo semblait monté sur des échasses ; ses pas allongés mesuraient des distances incroyables. De larges gouttes de sueur me coulaient sur le front, et ma bouche, desséchée par la fatigue, demandait un peu de fraîcheur à l'air de la nuit.

Jamais voyage ne me parut plus long que ce trajet d'un mille italien. J'arrivai haletant sous les murs de la villa Molinara, et je me couchai sur l'herbe, tandis que don Secondo s'avançait en éclaireur. L'agitation qui régnait à l'intérieur du casino témoignait que le comte Calisto n'avait sur nous qu'une avance de quelques minutes. Je repris haleine, et mes forces étaient revenues quand Francesco, se glissant dans l'ombre, nous avertit que nous pouvions avancer. J'aperçus don Secondo, jambe de çà et jambe de là, sur un mur d'une toise et demie. Il me tendit la main et m'enleva dans les airs, tandis que Francesco m'indiquait les trous et les aspérités où je pouvais poser le pied. Pierre, aidé par Scipion, monta de son côté. Les deux valets se firent la *courte-échelle* à la manière des écoliers, et Francesco, demeuré le dernier, grimpa comme un singe le long d'une perche qu'il avait dénichée dans le taillis. Toutes ces manœuvres exécutées avec une aisance et une vivacité prodigieuses ne durèrent qu'un moment. Mes compagnons semblaient doués de forces surhumaines, et Pierre lui-même était comme possédé de quelque démon.

Le général en chef nous rangea en bataille, à dix pas du Casino, devant un bouquet de cyprès, et marchant droit à la porte, il tira le cordon de la sonnette. Un silence profond succéda au bruit qu'on entendait dans la maison, comme si les habitants eussent pris le temps de délibérer. Un second coup de sonnette mit fin à leur stupeur. Les diverses lumières éparpillées dans le Casino se réunirent derrière une seule fenêtre. Une voix demanda qui sonnait à pareille heure. Don Secondo répondit, en dialecte maltais, qu'il apportait des nouvelles de Rome, dont il importait que le seigneur comte fût instruit. La porte s'ouvrit, et aussitôt notre général se plaça résolûment sur le seuil, en nous faisant signe d'approcher.

— Seigneur comte, dit-il en reprenant sa voix naturelle, vous devinez sans peine l'objet de ma visite. Un homme de mon âge ne court point les champs au milieu de la nuit, avec des gens armés, pour le seul plaisir de vous rendre ses devoirs. Évitons une explication pénible, puisque je suis assez heureux pour être compris de Votre Seigneurie. Remettez entre mes mains la jeune fille que vous retenez ici, contrairement à sa volonté, au mépris des lois de tous les pays, et je vous promets d'étouffer cette fâcheuse affaire.

— Je suis chez moi, dit le comte, pâle de colère. Vous n'avez point à y faire des perquisitions, et, si vous tentez de vous y introduire par la force, vous me mettez dans le cas de ligitime défense.

Le jeune Espagnol et ses quatre laquais armèrent leurs pistolets.

— Que Votre Seigneurie, reprit don Secondo sans s'émouvoir, daigne écouter une petite observation : le cas de légitime défense ne saurait être invoqué dans la perpétration d'un crime. Votre Seigneurie me connaît, et ne peut pas raisonnablement feindre de me prendre pour un malfaiteur. Qu'elle me permette seulement de parcourir ce Casino avec elle, sans nous quereller, et je lui donnerai toutes les satisfactions et réparations d'honneur qu'elle pourra souhaiter publiquement ou en particulier, selon son envie, si la jeune fille que nous cherchons n'est point dans cette maison, ou si elle témoigne le moindre désir d'y rester.

— Il ne me plaît pas qu'on cherche, répondit l'Espagnol. Je suis le maître, et je vous somme de vous retirer.

— Une dernière observation, dit le vieux seigneur en redoublant de civilité : Votre Seigneurie ne songe pas que ses laquais sont des poltrons qui vont lâcher pied tout à l'heure, tandis que

je suis accompagné par deux gentilshommes français, un Transtéverin de pure race romaine, et un valet de chambre dévoué, armé d'une espingole. Nous ne tuerons point Votre Seigneurie, parce que sa vie est nécessaire à notre justification, s'il arrive un petit carnage ; mais si elle aime le bruit, elle en aura au delà de ses vœux. Nous nous délecterons à faire un beau procès criminel où l'honneur et la liberté de Votre Seigneurie succomberont assurément.

— Je te mettrai hors d'état de faire des procès, vieux podagre, et tu vas en perdre un tout de suite où il s'agit de la vie.

Le comte ajusta don Secondo et lâcha la détente de son pistolet. Le coup partit, mais la balle ne perça que l'habit couleur de feu, et le vieux seigneur se croisa les bras en faisant un rire sinistre.

— Maintenant, nous dit notre général, dispersez-moi cette canaille.

Les laquais firent mine de vouloir se défendre, je tirai en l'air pour éprouver leur courage : trois d'entre eux décampèrent ; le dernier lâcha son coup de pistolet. Pierre évita la balle en se baissant, et se mit en garde avec son épée. Une méchante rapière que tira cet estafier ne m'inspira point de crainte pour mon élève ; je le laissai faire tout seul ses premières armes. Dès la seconde botte, le laquais fut blessé au bras et se rendit à discrétion. Pendant ce temps-là, le comte Calisto, déconcerté par la gueule de l'espingole braquée sur lui, glissait cependant la main dans sa veste pour y prendre un second pistolet. Scipion ne lui laissa point le temps de s'en servir ; il le saisit à bras le corps, le jeta rudement à terre, et lui lia les deux mains avec une corde.

— Attache bien, disait don Secondo ; attache comme il faut,

mon petit Scipion; serre le nœud solidement. Le seigneur comte excusera cette infraction nécessaire aux lois de la politesse, puisqu'il les a méprisées lui-même en faisant feu sur un membre agrégé de l'académie de Saint-Luc. C'est avec un regret dont j'aurai de la peine à me consoler, que j'exerce sur la personne de Sa Seigneurie une violence tout à fait insolite.

Pierre, armé d'un flambeau, parcourait la maison, l'épée à la main. Il revint bientôt accompagné de Livia, qui sauta au cou du vieux Secondo, et l'embrassa de tout son cœur.

— Ne nous quittons plus, dit-elle. Vous êtes mon père, mon ami. C'est avec vous que je veux vivre.

— Avec moi, répondit le vieillard, avec moi toujours; mais aussi avec d'autres amis plus jeunes et plus aimables, ma fille. Ce gentil Français est votre libérateur comme moi. Soyez tous prêts à témoigner de l'engagement que je prends d'adopter la signora Livia pour ma fille et mon héritière. Le soin de la marier selon son goût, de l'enrichir et de lui rendre la vie douce me regarde désormais. Je n'aurai pas grand'peine à lui faire un sort plus beau que celui où vous la vouliez réduire, seigneur comte.

— Vieux démon! s'écria l'Espagnol en frémissant de rage, que n'as-tu seulement tardé d'une heure, j'aurais eu ce que je voulais de ta fille d'adoption, quand j'aurais dû la faire tenir par mes estafiers.

— Donc, reprit le vieillard en ricanant, je suis un honnête démon, qui empêche les crimes au lieu de les encourager. J'avais un pressentiment de ces jolis desseins, et voilà pourquoi, mes chers amis, je vous ai menés un peu vite. Nos jeunes Français en ont leurs vêtements en loques; mais je les prierai d'accepter quatre *bras* de soie noire pour faire des culottes. A pré-

sent, rien ne nous presse. Regagnons chevaux et carrosse et rentrons à Rome. Nous y serons encore avant que la laitière matineuse ait installé son pot au lait sur la place publique. Seigneur comte, la *reverisco*. Je supplie Votre Seigneurie de n'en point douter ; je la révère comme je le dois.

En réponse à ces compliments, le jeune Espagnol fit une grimace de fureur. Don Secondo prit le bras de sa fille, et nous sortîmes éclairés par la torche de Scipion. De peur d'une revanche de l'ennemi, Pierre voulut se mettre à l'arrière-garde avec l'espingole. Quand nous arrivâmes au lieu où nous attendaient les chevaux, nous y trouvâmes une selle de femme que le zélé Francesco s'était procurée en courant le pays. Livia eut ainsi une monture commode, et le retour à Albano, quoique plus lent, me parut infiniment moins long que le premier voyage. Nous roulions au galop sur la voie Appia, quand les premières lueurs du matin commencèrent à éclairer cet immense chaos de ruines qui fut jadis le faubourg de Rome. Don Secondo prit les mains de Livia.

— Chère fille, lui dit-il, le voyage à Florence, le projet de retraite au couvent, ne sont plus de saison. Après l'aventure de cette nuit, il vous faut paraître dans le monde le front haut, y faire la figure qui sied à une fille riche, considérée, digne de sa position et contente de son père adoptif. Mais d'abord je vais faire ce matin quelques démarches utiles, savoir : une déclaration en règle au directeur de police, qui est mon ami ; une visite aux cardinaux ministres ; peut-être même un doigt de cour au saint-pére. Je n'entends point que ma fille soit exposée à rencontrer le drôle qui l'a offensée. Ce Calisto doit quitter Rome dans les vingt-quatre heures, et si, ce soir, le misérable qui s'appelait votre oncle se trouve encore dans cette ville, une

chambre au château Saint-Ange lui sera donnée gratuitement. Quant aux formalités de l'adoption, je les abrégerai avec l'agrément du tribunal dont le président est mon compère et me doit mille écus.

Toutes ces affaires furent menées avec une prestesse et une habileté remarquables. L'ambassadeur d'Espagne, averti des poursuites contre un de ses gentilshommes, le renvoya aussitôt à Madrid. Parucco, traqué par la police, quitta brusquement l'Italie. En trois jours, don Secondo s'assura l'appui des personnages les plus considérables du gouvernement pontifical, leur présenta sa fille adoptive, augmenta son état de maison, remit à neuf son palais, installa Livia dans un appartement splendide et ouvrit ses salons à la meilleure compagnie de Rome. Souvent le vieux seigneur vint nous chercher, Pierre et moi, pour nous mener en carrosse avec son aimable fille, dans les *villas* des environs. Nous dînions chez lui deux fois par semaine, et les jours de gala il nous retenait à souper. Livia entourée de petit soins, comblée de présents et de caresses, ne songea plus au couvent et parut fort heureuse de sa condition. L'embonpoint, l'enjouement, la pétulance, en revenant à leur poste, amenèrent un surcroît de grâce et de beauté, dont les jeunes gens ne tardèrent pas à s'émouvoir, tandis que les pères de famille appréciaient surtout la qualité de la riche héritière. La préférence dont nous étions favorisés fit des jaloux, et quand Livia s'en aperçut, elle mit une délicatesse charmante à nous rassurer sur les effets de sa nouvelle grandeur.

— Si la fortune et les hommages, disait-elle, pouvaient me faire oublier ceux qui m'ont aimée pauvre et délaissée, ce serait mauvais signe pour mon père d'*âme;* je sens à la reconnaissance, à la tendresse et au respect dont mon cœur est plein pour

cet excellent père, la force et la solidité de mon amitié pour vous.

Don Secondo, rajeuni de dix ans, se félicitait tous les jours d'avoir banni de chez lui ces éternels compagnons des vieux célibataires : la solitude, le silence et l'ennui. Une révolution s'opéra dans son humeur. Son parler lent et son ton lugubre n'étaient plus qu'une habitude formant un contraste piquant avec la gaieté de ses idées. Il m'avait donné lui-même la clé de son caractère, par le mot échappé de sa bouche au moment de notre expédition belliqueuse. Il n'y avait point de milieu pour cet original entre la passion et l'apathie. Je l'avais connu apathique, et je le voyais maintenant passionné, car son dévouement pour sa fille n'avait pas de bornes, et si Livia eût été moins sage, elle aurait pu abuser jusqu'à l'extravagance de la faiblesse de son père. Cependant, je découvris avec étonnement que sur l'article particulier du goût en matière de peinture, le vieux académicien ne ferait jamais de concession, et que Livia elle-même échouerait, s'il y avait lieu, contre son entêtement et ses manies.

Un jour, don Secondo, voulant consulter Pierre sur les embellissements de son palais, nous conduisit dans un corps de logis inhabité.

— C'est ici, nous dit-il, que demeurera mon gendre. Donnez-moi votre avis sur la distribution des appartements. Mon gendre fera de la peinture. Cette pièce vaste pourrait être accommodée en atelier. Choisissez les endroits où il convient de percer des fenêtres.

Quand Pierre eut donné les avis qu'on lui demandait, nous passâmes devant une porte fermée sur laquelle on lisait : *Galleria dei quadri.*

— D'où vient, dis-je, que vous n'ouvrez jamais votre galerie de tableaux?

— Là-dedans, s'écria don Secondo avec emphase, là-dedans sont les véritables merveilles de l'art. Je vous les montrerai bientôt. Il faudra que mon gendre les admire, les aime et consacre son pinceau à en augmenter le nombre. Sans cela, point de Livia, point d'accordailles!

— Voilà de l'intolérance, dis-je. Ne pouvez-vous admettre qu'on ait un goût différent du vôtre?

— Je l'admets parfaitement; mais je donne ma fille à celui qui partage mes goûts ou qui les adopte pour me complaire.

— Je brûle de les connaître, dit Pierre. L'heureux mortel à qui vous offrirez en perspective la main de Livia et l'honneur d'être votre gendre vous fera toutes les concessions imaginables, n'en doutez pas.

— Nous allons en juger tout de suite, répondit don Secondo.

Le vieux seigneur ouvrit la porte de la galerie. Les premiers ouvrages qui s'offrirent à ma vue étaient une suite de tableaux de Ghérard de la Nuit, représentant des scènes de brigandage, des intérieurs de cabarets ou de corps-de-garde. Des conspirateurs de Caravage venaient à la suite. Vingt-deux tableaux de Callot, montrant des épisodes barbares de la vie militaire, depuis l'enrôlement forcé jusqu'aux divers genres de morts violentes, se déroulèrent comme un roman lamentable. Enfin, je m'arrêtai en face d'un grand Breughel d'Enfer. La signature du maître était superflue : on le reconnaissait aux potences, à l'incendie et aux figures fantastiques des personnages. Ce que don Secondo appelait ses tableaux religieux, n'étaient que des *Suzanne*

entre les vieillards, des *Loth buvant avec ses filles*, des *Judith* et des *Putiphar*. Je demeurai comme pétrifié.

— Tels sont, dit le vieux seigneur, les chefs-d'œuvre que mon gendre imitera.

Et s'adressant à Pierre, il lui montra le *Pillage* de Callot en ajoutant :

— Jeune homme, n'auriez-vous pas, pour l'amour de ma fille et pour le contentement de son père, l'envie de faire seulement un tableau comme cet incomparable petit bijou ?

— Pas la moindre, répondit Pierre, et cependant, je vous le jure, je donnerais, pour plaire à l'aimable Livia et à vous, tout au monde, — tout, excepté ce que vous souhaitez.

— *Peccato !* s'écria le vieux. Vous y rêverez, car c'est à prendre ou à laisser, mon très-cher ami.

XXXVIII

Pierre rêvait plus que je ne l'aurais souhaité à cette menace du père de sa Livia : « C'est à prendre ou à laisser. » Sa réponse ferme n'était qu'un premier mouvement. Suivant la marche ordinaire de l'esprit humain, le second mouvement fut le regret de s'être prononcé avec tant d'énergie.

— Vous avez, lui disais-je, une belle occasion de mettre en pratique les précieuses instructions de votre maître Servandoni : « Tant pis pour qui s'attache à l'artiste. Il fait son nid comme l'hirondelle, et puis, au premier froid, lorsqu'on le croit fixé, il s'envole son carton sous le bras. » Le vent d'hiver a soufflé hier sur vous. Plions bagage et partons pour Florence ou pour Naples.

— La vie, répondit Pierre, ne vaut pas la peine d'être défendue avec tant d'âpreté, au prix de si grands sacrifices. J'aime la charmante Livia, et puisque l'espoir de lui plaire et de l'obtenir s'offre à moi, souffrez au moins que je sache s'il est des accommodements avec le bonhomme de père.

— Ce bonhomme, repris-je, a la mine d'un suppôt de l'enfer. L'académicien de Saint-Luc pourrait bien avoir été bourgmestre il y a deux cents ans.

— Eût-il été grand pensionnaire de Hollande, je ne bougerai d'ici.

Jamais remontrances n'ont pu lutter contre l'amour. Lorsque les miennes produisaient quelque heureuse impression, une heure de conversation avec Livia en détruisait le fruit. L'innocence et la bonté de cette jeune fille ne donnèrent, d'ailleurs, aucune prise à mes soupçons. Livia montrait une discrétion dont la véritable générosité est seule capable, en ne cherchant point à approfondir l'exactitude de mes confidences. Mais comme je n'insistais pas, elle ne se considérait plus comme un être dangereux pour Pierre. Depuis qu'elle se sentait en mesure de le rendre riche, elle me supposait moins effrayé de la rencontre, et sa tendresse pour celui que je lui défendais d'aimer allait croissant de jour en jour.

Quant à don Secondo, il s'aperçut bien que je l'observais avec défiance, car je ne m'en cachais guère. Ses discours entortillés, ses railleries enveloppées de formes banales, ses prouesses nocturnes, ses escalades, son incroyable façon d'essayer une cuirasse, ses pas de géant, précédés et suivis d'airs empêchés et somnolents, de maladresses et de trébuchements, ne me sortaient pas de la tête. J'aurais encore pu passer condamnation sur tout cela ; mais sa galerie de tableaux et le langage qu'il y avait tenu

devenaient des signes trop évidents. Le bourgmestre Verbueck lui-même n'eût pas mieux fait, et à l'idée de me trouver aux prises avec ce personnage de légende, transformé en homme de notre siècle et déguisé en académicien, je me sentis bien disposé au combat, non pas avec les armes du moyen âge, l'exorcisme et l'eau bénite, mais avec celles de ce temps, qui sont la raison et la force de volonté.

J'en étais à ruminer les moyens de contrecarrer les plans de ce vieillard mystérieux lorsqu'il me déconcerta par une manœuvre diabolique. Nous nous promenions dans son jardin après dîner. Il me toucha l'épaule et me dit en souriant :

— Jeune homme, gageons que je devine à quoi vous pensez. J'ai toujours eu du goût pour la singularité des mœurs et les grands effets de théâtre. Je remarque avec satisfaction que j'ai réussi à vous étonner. Ne craignez donc pas de me communiquer vos réflexions. Mais avez-vous bien apprécié tout ce qu'il y a de surprenant et de merveilleux dans ma conduite ? Si je vous disais, par exemple, que ma mauvaise santé, mes varices aux jambes étaient une fiction, si j'ajoutais qu'en voyant Pierre devenir amoureux de Livia, du temps qu'elle n'était point ma fille, j'ai machiné, préparé, organisé moi-même tous les événements pour m'emparer de la belle enfant, l'attacher à moi par le double lien de la reconnaissance et de l'affection, et la tenir haute comme une dragée sur le nez de notre jeune ami, en lui faisant des conditions qu'il faut subir sous peine de perdre l'objet aimé ? Que vous semblerait de ce point de vue original ?

— Ne plaisantez point, répondis-je : vous n'auriez pas grand effort à faire pour me persuader que tout cela est réel.

— Très-bien ! mon jeune ami, vous m'encouragez à prendre avec vous une belle posture démoniaque.

— Ne vous refusez pas ce divertissement. Je suis en état d'y jouer mon rôle de telle façon que vous serez content de moi.

— Ainsi vous n'auriez pas de répugnance à croire que j'ai agi avec une lenteur calculée, en arrivant trop tard pour payer les dettes de Parucco?

— Pas la moindre répugnance ; car si vous fussiez arrivé le premier, Parucco n'ayant plus d'obligation à ce Calisto, ne lui aurait point vendu sa nièce, et par conséquent vous n'auriez pas eu occasion de faire le libérateur.

— C'est parfaitement raisonner. Mais ne nous arrêtons pas en si beau chemin. Pourquoi n'aurais-je pas ensuite découvert moi-même le complot contre Livia, et fait avertir ce Calisto pour qu'il mît obstacle à notre départ pour Florence?

— Pourquoi pas, en effet? Vous en êtes bien capable.

— Alors, j'aurais pu faire semblant de ne point savoir que Pippo le Maltais se substituait à l'un des porteurs de ma chaise, et j'aurais encore feint la surprise, quand Scipion reconnut ce coquin sous son déguisement?

— Il n'est pas impossible.

Don Secondo éclata de rire.

— Sagace jeune homme, dit-il, vous volez au-devant des objections avec une intelligence et un zèle admirables.

— Mon zèle et mon intelligence, répondis-je, pourraient bien devenir incommodes. Cependant, je confesse que parmi les incidents de cette nuit étrange, où vous avez conquis la position de bienfaiteur, de père et de tuteur de Livia, j'en retrouve qui ne me paraissent pas utiles au succès de votre habile comédie. A quoi servait de mettre une cuirasse pour éviter une balle de pistolet? N'êtes-vous pas au-dessus d'une pareille misère, et

ne sait-on pas qu'un coup de feu dans le corps n'est pas pour incommoder une personne de votre mérite ?

— Ah ! dit le vieillard, votre perspicacité est en défaut. Il fallait un prétexte à l'impuissance du susdit coup de feu. Si la balle m'eût traversé le corps de part en part sans qu'il y parût, on aurait pu s'en étonner, et c'est un des ennuis auquel se voit assujettie une personne de mon mérite, que de ménager la vraisemblance aux yeux des stupides mortels.

— Je n'y songeais pas. Vous avez raison ; me voilà édifié maintenant sur toute cette profonde intrigue. Vous nous attendiez à Rome ; vous y aviez mission de nous tendre cette embûche, où nous nous débattons. La reconnaissance vous livre une autorité sur Livia dont vous abusez déjà pour exposer Pierre à d'effroyables dangers. Il est bien à vous de découvrir ainsi votre jeu et de mettre cartes sur table. Ce point de vue convient à ma prudence, à la responsabilité que j'encours, et je m'y tiens. Comment, d'ailleurs, expliquer pourquoi vous avez réuni dans votre galerie tous ces tableaux diaboliques ? Est-ce encore avec la prévision d'une plaisanterie que vous deviez faire un jour à venir à deux Français que vous ne connaissiez pas ? car je vous apprendrai, si par hasard vous l'ignorez, que ces tableaux ont un sens très-clair pour mon élève.

— Nous voici, répondit le vieillard, au point de vue nouveau qui va changer malgré vous vos idées. Une seconde plaisanterie va détruire la première, et c'est vraiment dommage. Je sais tout, mon cher enfant, et si je vous tourmente avec tant de cruauté, c'est pour mieux vous remettre la joie au cœur. J'ai vécu longtemps à Catane et à Palerme. Les bons bénédictins et les pères de Saint-Philippe sont mes amis. J'étais là quand le père de Marceline est mort en faisant promettre à sa fille de ne point

s'occuper de peinture. L'histoire de cette pauvre femme m'a été racontée. Je connais vous et votre élève, dont les moines de Saint-Philippe se sont informés, et je vous ai préparé cette mauvaise plaisanterie de la galerie de tableaux, en réunissant dans une même salle ces ouvrages de *Gherardo delle Notti*, de Caravage et de Callot, avec l'unique Breughel d'Enfer que je possède. Mais je vous montrerai dans une autre salle autant de belles madones, de vierges pudiques, de saintes familles et de petits enfants roux et potelés qu'une âme pieuse en puisse souhaiter.

— Cher seigneur, si vous êtes le diable, repris-je, peut-on s'étonner que notre histoire vous soit connue? Aviez-vous besoin de recueillir des informations chez les bénédictins de Catane ou les oratoriens de Palerme pour savoir qui nous sommes?

Don Secondo partit d'un nouvel éclat de rire, et cet accès de gaieté lui dura un demi-quart d'heure.

— Il dépend de vous, poursuivis-je, que je vous tienne pour un bon père, un excellent ami. Donnez à Pierre votre fille sans condition, et ne le chicanez plus sur ses goûts en peinture. Laissez-le travailler pour l'église et faire un louable emploi de son talent. Mon avis est qu'il ne devrait point se marier, de peur de transmettre encore la malédiction, vraie ou supposée, qui empoisonne sa vie; mais je le vois amoureux, et apparemment le ciel le veut ainsi.

— Ici, reprit don Secondo, vos idées s'embrouillent. Suis-je un diable? Mon intérêt alors est de marier ces enfants, pour que la race des peintres de l'enfer se perpétue. Si je suis un homme, ma prudence de chrétien et de père s'accorde assez mal avec vos projets. Voulez-vous que je donne ma fille à un garçon

maudit que les puissances des ténèbres considèrent peut-être comme leur proie? Tirez-vous de là.

— Si vous n'aviez affaire qu'à moi, répondis-je, ce serait bientôt fini. Je m'en tirerais en disant adieu à vous et à votre fille.

— Vous nous planteriez là comme un ingrat et un poltron! Heureusement, il s'agit d'un autre. Pierre ne nous abandonnera point. Je le marierai à celle qu'il aime; ce sera le dernier trait de mes badinages. Je vous marierai vous-même, si vous faites le rebelle, et je me divertirai à vous voir plus amoureux et plus extravagant que votre élève. Laissez seulement que je vous trouve une femme. Pensez de moi tout ce que vous voudrez. Prenez-moi pour un agent de l'enfer; mais jugez-moi désormais sur mes actes. Pour commencer, j'autorise dès aujourd'hui notre ami Pierre à faire du visage de ma fille une tête de madone; et puisse-t-il surpasser la vierge de Foligno!

Pierre, qui mourait d'envie d'entreprendre un portrait de Livia, en reçut la permission avec des transports de joie. Il apporta son attirail dans une salle du palais Trappoli, dont les hautes fenêtres convenaient parfaitement à un atelier de peinture, et il se mit à l'œuvre sans différer. Soit que l'exemple de Raphaël Mengs lui eût profité, soit qu'il voulût multiplier les séances pour s'abreuver du plaisir de contempler sa maîtresse, il travailla lentement, et avec tant d'application que le vieux Ismaël lui-même fut ébloui de la beauté de son ouvrage. Un phénomène auquel je m'attendais se produisit pendant ce travail. Les yeux et la physionomie de la jeune fille s'animèrent progressivement à chaque séance. Les regards adressés au peintre s'enflammèrent peu à peu. En commençant son étude, Pierre avait en face de lui une véritable madone. A la fin, on reconnut une

femme dont le cœur n'était point fermé aux émotions terrestres. Cette figure n'en paraissait pas moins aimable à cause du mélange gracieux de la passion avec l'ingénuité; mais le vieux Ismaël secoua la tête en disant que cette peinture n'était point faite pour une église.

— On s'en consolera, lui répondit don Secondo. L'image de ma fille me plaira autant dans mon palais que sur un maître autel.

Après un grand mois, je croyais le portrait achevé; cependant Pierre y trouvait toujours quelque chose à retoucher. Souvent le seigneur Secondo m'entraînait dans son jardin pour disserter plus à l'aise, et quand je lui faisais remarquer la longueur du tête-à-tête où nous laissions les amants :

— Fi! me répondait-il, voulez-vous que je surveille ces enfants comme un Argus! Tant pis pour vos mœurs françaises si elles bannissent la confiance entre gens qui s'aiment. Je ne m'abaisserai point à suspecter la loyauté de Pierre et la sagesse de ma fille.

Lorsque nous retournions à l'atelier, je voyais pourtant dans les yeux du vieillard certains regards scrutateurs et pénétrants qui cherchaient à démêler où en était la conférence entre les fiancés; et puis le lendemain, nouveau tête-à-tête et nouvelle imprévoyance. Cette facilité des mœurs italiennes n'eut d'autre résultat que de rendre le jeune couple amoureux fou et de le mettre en tel état, que le mariage ne pouvait plus se rompre sans qu'il y allât du repos et peut-être de la vie. Je représentai à don Secondo que ces conditions me semblaient plus tragiques qu'il n'était nécessaire.

— Qu'importe, me répondit-il, si personne ici n'a l'intention de manquer à sa parole? On ne saurait trop se plaire entre fu-

turs conjoints. La mariée n'est jamais trop belle ni l'époux trop ardent. Ces hésitations et ces craintes vous sortiraient de l'esprit si vous étiez amoureux. Il faut le devenir. Cherchez un peu autour de vous, jeune homme, et voyez si quelque joli visage ne pourrait pas prétendre à l'honneur de faire votre conquête.

Nous étions en ce moment sur la place de Venise. Il y passait beaucoup de monde. Nos deux fiancés marchaient devant, se donnant le bras. Tout à coup, Pierre quitta sa maîtresse et courut après deux personnes étrangères qui traversaient la place. C'étaient un vieillard, vêtu approchant comme Ismaël Mengs, et une jeune fille pâle, mais d'une angélique beauté. Les étrangers s'arrêtèrent, et je vis de loin qu'on se pressait les mains et qu'on paraissait fort aise de se rencontrer.

— Regardez donc cette tendre fleur de la froide Allemagne, me dit don Secondo. Regardez-la, je vous prie, attentivement. Elle paraît malade, languissante, elle pâtit, la pauvrette. Il lui manque le simple bonheur que la nature prépare aux mortels, le bonheur qui vous manque à vous-même. Voilà votre affaire. Aimez-la; rendez-lui la joie et la santé. J'arrangerai cela. C'est entendu.

XXXIX

Tandis que l'illustrissime don Secondo se vantait avec tant d'assurance d'arranger toutes choses comme il l'entendait, de marier les gens et de disposer à son gré de leurs sentiments, la jeune fille étrangère semblait admirer la beauté de Livia. Elle s'aperçut aussi de l'attention dont elle était l'objet. Comme si elle eût deviné, à trente pas de distance, en quels termes nous parlions d'elle, une rougeur charmante colora un moment ses joues; mais elle ne baissa point les yeux et nous regarda d'un air de curiosité ingénue. Un trouble inexprimable s'empara de moi. Don Secondo souriait en observant ces manéges d'œillades.

— Vous mariez à première vue, lui dis-je, des personnes qui ne se connaissent point. Vous ne doutez de rien.

— De rien, en effet, répondit-il. Ne cherchez à dissimuler ni votre embarras ni votre amour. J'excuse l'un et j'approuve l'autre. Cette jeune Allemande est extrêmement jolie. Deux prunelles bleues vous ont transpercé le cœur. Vous n'êtes plus le même homme que tout à l'heure; vous aimez déjà; ne vous en défendez plus; il n'y a point de mal à cela. Prenez-moi pour votre procureur, et vous allez voir si vos intérêts sont en bonnes mains.

Don Secondo appela sa fille.

— Livia, lui dit-il, cette ravissante créature à qui parle Pierre est une baronnette allemande, dont le seigneur précepteur vient de tomber amoureux. Tu feras amitié avec elle; vous deviendrez inséparables; à force de lui dire du bien de notre ami, tu lui inspireras de l'estime, et puis de l'engouement, et enfin de l'amour pour notre jeune Mentor, et nous célébrerons deux mariages au lieu d'un.

— Oh! l'excellente idée! s'écria Livia en battant des mains. J'approuve tout à fait votre projet.

— Eh bien! cours vers la belle étrangère, donne-lui quelque petite caresse, et témoigne-lui la sympathie que méritent son âge et sa figure.

Livia partit en courant. Je la vis baiser sur les deux joues la belle Allemande avec cette vivacité cordiale des enfants du Midi, à laquelle on ne résiste pas.

— L'entremise d'une jeune fille, me dit don Secondo, est plus efficace que celle du diable.

Nous avancions lentement, de l'air le plus grave du monde.

— Eh ! s'écria l'académicien, n'est-ce pas le seigneur baron d'Ernstberg que j'ai l'avantage de retrouver dans ma ville natale ? Il y a quinze ans, j'eus l'honneur de dîner à Munich avec Votre Seigneurie à la suite d'une fort belle partie de chasse. Vous souvient-il de moi, seigneur baron ? Je suis don Secondo Trappoli, pour vous servir.

— Je m'en souviens parfaitement, répondit le baron. Vous eûtes un rare bonheur et une adresse incroyable au tir du faisan. A telles enseignes que votre plomb se retrouva dans le corps d'une pièce que je croyais avoir abattue.

— Hélas ! j'étais encore vert alors. Aujourd'hui je n'ai plus de jambes. Le seigneur baron est-il pour longtemps à Rome ?

— Selon l'envie de ma fille. Elle voyage pour sa santé.

— Oui, la poitrine de la signorina est délicate, le système nerveux fortement ébranlé par la trop grande activité de l'imagination, jointe à quelque petit chagrin de cœur.

— Vous dites précisément son mal.

— Je suis un peu médecin. Ce ne sera rien. Nous guérirons votre aimable enfant. Il lui faut du soleil, un exercice modéré, des distractions. Votre Seigneurie ne me fera pas le déplaisir de loger à l'auberge. Il y a de la place au palais Trappoli et des appartements au midi pour la signora Lisbeth. Je me rappelle son nom. Elle avait deux ans quand je la vis dans son berceau. C'était un petit chérubin, et je retrouve une grande, svelte et belle personne. Elle ne retournera dans l'humide Allemagne qu'avec des forces, de la santé, de l'embonpoint, et qui sait ? peut-être pourvue d'un bon mari.

— Que le ciel vous entende ! dit le baron.

— Il m'entend, reprit don Secondo. Venez avec nous choisir

vos chambres. *Je marquerai cette journée d'une pierre blanche.* C'est-à-dire que voici un heureux jour pour moi.

En retournant avec le baron et sa fille au palais Trappoli, don Secondo me dit à l'oreille :

— Vous aurez là une femme délicieuse.

Pendant son voyage en Suisse et en Allemagne, Pierre m'avait tenu au courant de ses aventures, et le chevalier Servandoni m'avait communiqué les lettres de notre élève, en sorte que je pouvais me croire aussi bien informé que don Secondo. Je n'avais pas eu besoin que l'illustre académicien nommât le baron et sa fille pour les reconnaître. En peu de jours Livia et Lisbeth se lièrent d'une amitié tendre ; mais la jeune Allemande, avec sa déplorable santé, ses attaques de nerfs et ses moments d'humeur noire, ne se montrait presque pas. On ne pénétrait pas dans son appartement. Un clavecin et une harpe, qu'elle traînait toujours après elle en tous pays, et à grands frais, vinrent la retrouver à Rome, et, quand on eut monté ces instruments dans sa chambre, la musique absorba la moitié de son temps. Les servantes du palais Trappoli murmuraient tout bas contre ce damné clavecin qu'on entendait la nuit, et souvent encore au point du jour. Chaque matin, les femmes de Lisbeth venaient chercher Livia et l'introduisaient près du lit de la jeune fille, en lui recommandant de n'y rester qu'une heure. A midi nous dînions tous ensemble, on mettait ensuite les chevaux au carrosse, et nous allions visiter les monuments, les jardins ou les maisons de plaisance. En descendant de voiture, Lisbeth prenait le bras du seigneur Secondo, et Livia celui de son fiancé. Le baron me contait ses peines.

Ce pauvre père avait sur le cœur la fuite un peu brusque de Pierre, et comme je ne pouvais pas lui dire la cause de ce mau-

vais procédé, j'inventai des prétextes qu'il accepta par politesse, en conservant cette conviction que les artistes étaient incapables de se soumettre aux règles de la bienséance et aux devoirs du monde. C'était aussi, disait-il, l'opinion de Lisbeth, et de peur de nouveaux mécomptes, elle ne pouvait plus avoir pour amis ces êtres légers qui poussaient l'indépendance jusqu'à l'ingratitude. Au moins, si elle eût enveloppé dans cette proscription l'image du musicien Nathanaël, le baron s'en serait réjoui; mais, au contraire, elle semblait se rattacher au souvenir de cet homme avec une espèce de fureur. Depuis que Pierre avait quitté le château d'Ernstberg, les crises de nerfs n'avaient fait que se multiplier et devenir plus violentes. Les voyages même n'arrêtaient point ces accidents périodiques, et le père commençait à trembler sérieusement pour la vie ou la raison de sa fille. Cependant don Secondo se disait certain de guérir la belle malade, et le baron se laissait prendre à ces promesses comme aux discours d'un empirique, après l'abandon des médecins.

Tandis qu'il rendait l'espoir au père de Lisbeth, le vieux académicien me soufflait des illusions plus dangereuses, tantôt sous la forme du badinage, tantôt avec des airs affectueux et paternels.

— Vous avez admiré, me disait-il, l'art que j'ai déployé pour m'emparer de l'esprit de Livia; vous m'avez vu pousser la fourberie jusqu'à donner toute ma fortune à une pauvre fille sans défiance, en l'adoptant légalement. Jamais on ne tendit à l'innocence un piége plus infernal. Heureusement, votre pénétration a découvert le but secret de cette odieuse machination, qui était de jeter ensuite à la tête de Pierre jeune fille et fortune. Vous êtes là pour parer ce coup si redoutable et préserver votre élève d'un si grand danger. Que deviendrait cet infortuné sans vous et

vos conseils? Je ne vous dissimulerai point, jeune homme, que je médite contre vous un complot non moins ténébreux, une intrigue comme celle dont Pierre a tant à se plaindre en ce moment. Mon habileté, dont vous avez un bel échantillon, est un indice effrayant du succès qui m'attend. Lisbeth me témoigne déjà beaucoup de confiance. Je lui parle de vous. Je lui dis que vous avez un cœur d'or, un caractère égal et doux, que vous ne songez qu'aux autres et point assez à vous-même, que votre modestie est votre seul défaut. Alors elle vous regarde avec attention et s'enquiert si vous iriez volontiers en Allemagne, à quoi je réponds que tout pays vous plairait où vous suivraient ceux que vous aimez. Elle a dans le cœur l'image d'une personne morte; mais en flattant sa folie, je la mine sourdement. Le feu prendra au moment où elle n'y songera point. Les morts ont tort, comme les absents. Enfin, mon jeune ami, cela va mal, très-mal.

Je riais malgré moi de ces menaces, et j'appelais don Secondo le plus généreux des pères et des amis.

— Moi! disait-il, un homme généreux! Point du tout. Je ne suis qu'un égoïste. Il n'eût tenu qu'à moi d'adopter un honnête artiste comme le petit Mengs, qui le méritait par son talent et sa sagesse; mais Mengs m'aurait ennuyé. J'ai rencontré une jeune fille, un trésor de gentillesse, deux Français aimables à qui j'ai toujours quelque chose à dire, et qui me font jaser. Pensant que mon intérieur serait plus agréable, ma vieillesse moins sombre et ma mort pleurée, j'ai tout happé d'un seul coup de filet. Une autre jeune fille étrangère vient à passer, qui me plaît par son imagination fantasque, qui m'amusera quand elle sera guérie d'un mal rare, dont la cure m'intéresse et me pique; aussitôt je lui tends un lacet, et la voilà prise. Vous avez tous les droits

imaginables de voir en moi sinon un démon, du moins un vieillard volontaire, opiniâtre et détestable.

En se parodiant ainsi lui-même, le vieux académicien faisait une juste critique de mes soupçons. La beauté de Lisbeth, que je ne pouvais regarder avec indifférence, m'inspirait plus que de l'indulgence pour l'entreprise de don Secondo, car le succès eût assuré mon bonheur. La raison même me disait qu'un pauvre précepteur devait se laisser faire si tout le monde conspirait pour l'élever au-dessus de sa condition. Déjà on me donnait le titre d'ami ; pouvais-je en refuser un plus doux si Lisbeth et son père songeaient à me l'offrir ? Je n'avais qu'une foi médiocre en don Secondo; mais au moins, j'étais sûr de la délicatesse et de la pureté de mes intentions. Mon esprit, sollicité de tant de côtés à la fois, se laissa mener et subjuguer. Le vieillard volontaire et opiniâtre réussit à étendre jusqu'à moi l'empire qu'il exerçait sur tout son entourage. Il me disait que Lisbeth m'estimait, qu'elle se marierait bientôt, que cela dépendait de lui; cette idée me troublait, et l'amour, profitant du désordre de mon cœur, y pénétrait à la suite de l'espérance. Pendant nos promenades dans Rome, je voyais don Secondo, en causant avec Lisbeth, me faire des signes pour m'avertir qu'on ne médisait point de moi. Le baron remarquait mes progrès dans l'amitié de sa fille. Lisbeth, disait-il, parlait de moi souvent et avec des éloges; c'était un heureux présage pour la cure entreprise par notre vieil ami. Tout arrangement qui délivrerait la malade de sa folie serait approuvé d'avance. — Comment résister à un tel langage, à moins de n'avoir rien d'humain?

On nous apprit que Tartini devait jouer à la chapelle Sixtine. Lisbeth exprima le désir d'entendre ce grand artiste, et don Secondo nous procura des places; mais il n'en réserva point pour lui.

— La musique instrumentale, nous dit-il, est un art névralgique dangereux aux gens maigres, et aux jeunes filles sensibles. Je ne vous détourne pas d'écouter Tartini, parce qu'il faut bien contenter votre curiosité ; mais notre chère Lisbeth, particulièrement, doit redouter ce poison-là.

— J'y suis habitué comme Mithridate, répondit Lisbeth ; j'en avale bien d'autres que je distille avec mon clavecin.

— Et c'est un aliment que je blâme fort, reprit don Secondo. Je ne cède à votre envie que par faiblesse, pour une fois seulement. Quant à moi je vous donnerai le bon exemple en renonçant à ce plaisir.

Cependant les deux jeunes filles insistèrent si vivement que leur vieil ami n'osa plus refuser. Il leur promit de chercher une place et de se rendre de son côté à la chapelle Sixtine. Du point où nous étions assis, le jour de la cérémonie, nous aperçûmes en effet, don Secondo parmi les auditeurs, sur le seuil de la chapelle. Il se tenait appuyé contre la porte, qui était ouverte. Sa tête s'élevait d'une coudée au-dessus de la foule. Je ne sais quoi de plus sinistre qu'à l'ordinaire semblait obscurcir sa physionomie.

Tartini debout en avant de la symphonie, son violon à la main, attendait que la messe commençât. Tout à coup ses regards se dirigèrent vers la porte. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage; il essuya son front avec un mouchoir, et s'assit un moment sur le banc des violoncelles. Lorsqu'il revint à son poste, l'officiant sortait de la sacristie et montait les marches de l'autel. La symphonie joua une introduction fort courte et fit silence ; mais l'archet de Tartini frémissait dans sa main et n'attaquait point les cordes du violon. Je vis alors don Secondo étendre son bras vers la peinture du *Jugement dernier*, et montrer du

doigt le personnage de Lucifer que Michel-Ange a placé dans le coin de son tableau. Aussitôt un accord terrible sortit du violon de Tartini, comme un coup de foudre; il fut suivi d'une grêle d'*arpéges* à quatre notes, qui s'adoucirent graduellement : le visage du maître reprit sa sérénité; l'archet se fixa sur la corde, et un chant large d'une sublime et pieuse expression calma les échos de la chapelle Sixtine, effrayés par cet étrange prélude.

Don Secondo avait disparu.

XL

Les Romains n'étaient pas gens à ne point remarquer un prélude de Tartini. Durant huit jours on ne parla que de l'incident de la chapelle Sixtine. Était-ce un caprice du maître, ou une distraction ? Les uns soutenaient que Tartini avait oublié en quel lieu il était, et que, sa fameuse *Sonate du Diable* lui passant dans l'esprit, il en avait machinalement exécuté quelques mesures. Les autres voyaient dans ce début original et prémédité une allusion admirable à la peinture de Michel-Ange. Cette opinion prévalut, et on en félicita le grand musicien.

— Tartini, dis-je à don Secondo, vous doit un brillant succès.

— Sans doute, répondit le vieillard avec simplicité. Je con-

nais beaucoup Tartini; nous avions causé ensemble de cette messe en musique, et je lui avais conseillé d'étonner ses auditeurs par quelque chose de nouveau. En face du *Jugement dernier*, chanter l'Eucharistie ou la béatitude des élus eût été un contre-sens. Tartini en était convenu avec moi; mais au moment de lancer ses *arpéges*, la peur le prit d'être réprimandé par les cardinaux. Sans moi il n'eût point osé. Je lui ai rappelé fort à propos notre conversation en lui montrant de loin cette peinture, où la colère divine et les trompettes des archanges lui indiquaient ce qu'il devait faire. Il m'a compris.

Je ne savais trop que penser de ce discours, lorsque nous rencontrâmes Tartini dans le *Corso*.

— Vous êtes un peureux, lui dit don Secondo. Si je n'eusse été là vous perdiez une occasion de vous signaler.

— On tremblerait à moins, répondit l'artiste. Sa Sainteté aurait pu se fâcher; mais j'ai réussi à plaire, et ma témérité devient un trait de génie.

— Et, de plus, reprit l'académicien, vous avez ouvert une veine nouvelle qu'il faut laisser couler. Voilà de la musique intelligente et point vulgaire. Vous savez que cela se rattache à mes grands systèmes. Au revoir, *caro maestro!*

— Je le sais trop bien, répondit le maître. Adieu, *illustrissimo signor!*

— Il a eu, nous dit Secondo, une jeunesse turbulente et orageuse. Ce n'est point un mal pour un artiste.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée du baron d'Ernstberg à Rome. Le retour de la chaleur amena quelques changements dans notre façon de vivre. Lisbeth, ayant pris goût aux habitudes italiennes, se levait matin. Elle sortait avant le dîner et dormait au milieu du jour, selon la mode du

pays. Pierre adopta ce régime; et, comme j'avais de la peine à m'y accoutumer, je prenais un livre, et je cherchais la fraîcheur sous le vestibule du palais Trappoli, où coulait une petite fontaine, comme dans la plupart des maisons de Rome. Un jour, les mouches et les *zanzares* me chassèrent de ce refuge, et je montai doucement au salon pour me mettre à l'abri de leurs piqûres. Je croyais tout le monde au lit. Ma surprise fut extrême de trouver don Secondo et Lisbeth en tête-à-tête. La jeune fille, étendue sur un sopha, semblait plongée dans une sorte d'extase. Ses yeux entr'ouverts, mais fixes et voilés, prouvaient que son état n'était point naturel. Don Secondo lui tenait les deux mains et la regardait de près avec une constance singulière.

— Ne bougez pas, me dit-il; approchez maintenant sans faire de bruit. Vous allez assister à une expérience intéressante. Je crois que la jeune fille va parler.

Don Secondo répéta plusieurs fois le nom de Lisbeth. A la fin elle répondit :

- Que me voulez-vous?

— Je veux savoir ce que vous pensez de notre ami le précepteur.

— Du bien, murmura la jeune fille, du bien, rien que du bien.

— Il faut l'aimer. Je désire que vous l'aimiez.

— Plus tard, répondit Lisbeth, bientôt peut-être. Quand le temps aura brisé toutes les cordes de la harpe où revient voltiger l'âme de Nathanaël, nous verrons.

— Il faut l'aimer avant cela. Je vous le commande.

— Eh bien! je l'aimerai, puisque vous l'exigez.

— Les nouveaux physiologistes allemands, me dit don Se-

condo, payeraient bien cher la place que vous occupez *gratis* dans ce fauteuil, et il me semble qu'on dit ici des choses assez flatteuses pour votre amour-propre.

Je le suppliai de mettre fin à cette espèce de fascination.

— Volontiers, puisque cela vous effraye, me dit-il. Vous allez voir la jeune fille s'éveiller, sans conserver aucun souvenir de notre conversation.

Quelques gestes bizarres, dignes d'un magicien, éveillèrent en effet Lisbeth. Son regard se ranima ; elle crut sortir de son sommeil ordinaire, et nous parla d'un ton naïf qu'assurément elle n'aurait pas su prendre si sa mémoire lui eût rappelé la promesse qu'elle venait de faire en ma présence.

— A nous deux, jeune homme! me dit alors le vieux sorcier. Laissons cette chère enfant achever son temps de *riposo*, et suivez-moi dans mon cabinet. Vous souhaitez une explication ; je vais vous satisfaire.

Don Secondo m'entraîna dans son cabinet de travail ; m'offrit un siége, et s'asseyant en face de moi sur une table, il fit deux plis avec les basques de son habit de feu.

— Je vous apporte dans mon giron, dit-il, la paix ou la guerre, comme le consul romain. C'est à vous de choisir ; mais écoutez d'abord jusqu'au bout les propositions du sénat. Ne vous échauffez point hors de propos. Entre plénipotentiaires, il faut des égards et du calme. Le temple de Janus est encore fermé ; il dépendra de vous que je ne l'ouvre point. Prêtez-moi donc toute votre attention. Ne me répondez que demain, pour avoir le loisir de réfléchir, consulter et délibérer. Vous monterez ensuite sur vos grands chevaux, et nous traiterons ensemble, comme le sophi avec la Sublime Porte. *Allah Kérim!* Êtes-vous prêt?

— Je suis tout oreilles, et vous avez déjà mis à l'épreuve

ma patience avec vos préambules. Achevez donc, je vous prie, et tâchez, s'il est possible de parler nettement, comme vous le savez si bien faire quand vous voulez.

— Ne craignez rien ; je serai clair comme Euclide.

Mon jeune ami, poursuivit don Secondo, j'ai peut-être eu tort de badiner sur des sujets qui, selon vous, ne prêtent point à rire ; mais il faut me prendre comme je suis, et pardonner à mon grand âge et à mon caractère l'habitude invétérée de plaisanter avec tout ce que j'aime. En vous voyant l'imagination encombrée de chimères, je n'ai pu résister à l'envie de vous taquiner un peu. De là mes discours baroques, mes airs fantastiques et les contrastes que vous avez observés dans ma conduite. Cependant, si vous voulez bien examiner avec impartialité mes actions, vous reconnaîtrez que, sous l'apparence d'un démon, je n'ai mérité de l'enfer que malédictions et censures, à tel point que je n'oserais plus reparaître devant Lucifer après l'avoir si mal servi sur terre. Je n'avais qu'à me croiser les bras pour laisser consommer un attentat grave à l'honneur d'une jeune fille, et j'ai empêché ce crime au péril de ma vie. La misère ou la bassesse de don Ignazio aurait fini par perdre Livia ; je l'ai tirée de ce danger en lui donnant mon nom et ma fortune. Je pouvais marier cette chère enfant à quelque mien compère ; Livia se sacrifierait à mes caprices par reconnaissance. Au lieu de cela, j'ai encouragé son inclination pour un étranger. Je pouvais vous enlever votre ami Pierre, en ne prenant aucun souci d'un jeune précepteur dont mon gendre n'aura plus besoin, Au lieu de cela je me suis inquiété de votre chagrin ; je vous ai cherché une femme aimable et riche, et je vais faire le bonheur de quatre personnes à la fois. Est-ce ainsi qu'agirait un ennemi de votre repos et de votre salut ?

— Vous m'aviez promis d'être clair, répondis-je.

— Et vous d'être patient, reprit le vieillard. Vous venez du pays de la raison et du bon sens, et c'est d'un Italien que vous allez recevoir une leçon de philosophie. Je ne veux point que ma fille épouse un esprit faible et superstitieux. Dites à Pierre que j'attends une preuve de sa sagesse et de son mépris pour les fables que des moines ont contées à sa mère.

— Quelle preuve demandez-vous ?

— La plus simple du monde. Il exécutera pour ma galerie un petit tableau dans le genre du *Pillage* de Callot, ou quelqu'autre sujet de bataille, de pendaison, de meurtre ou d'incendie ; à son choix. Sa vocation l'y entraînerait, si on ne l'eût point contrariée. Il fera un chef-d'œuvre, que nous exposerons à la place d'honneur, et je pourrai considérer mon gendre comme un garçon raisonnable.

— Le bourgmestre Verbueck, dis-je, n'aurait point parlé autrement que vous.

— Qu'est-ce que ce bourgmestre? demanda don Secondo.

— Ne faites point l'étonné ; je pourrais en conclure que vous êtes Verbueck lui-même.

— Fort bien. J'entends : c'est quelque personnage de la légende.

— Le principal personnage. Voici ma réponse à votre proposition. J'emploierai tout mon crédit, toute mon autorité sur l'esprit de Pierre à le détourner de faire ce que vous voulez. Si la légende est une fable, comme vous le dites, un tableau du genre que vous souhaitez, de plus ou de moins dans votre galerie, importe fort peu. Si, au contraire, cette légende doit se prendre pour un avertissement, pourquoi risquer le malheur et la damnation d'un homme que vous aimez ? Quel intérêt avez-

vous donc dans tout cela ? D'où vient cette fantaisie d'attirer sur votre maison une catastrophe ? Prenez garde, seigneur Secondo. En insistant sur ce point, vous trahissez votre pensée ; vous nous indiquez vous-même la ligne que nous devons suivre. Si vous attachez la moindre importance à ces conditions, elles deviennent ou une absurdité ou un piége, et par conséquent elles seront repoussées. Ces bienfaits dont vous me faisiez tout à l'heure l'énumération perdront à l'instant leur prix, et je connaîtrai que c'étaient des moyens habiles d'arriver à une conclusion ménagée de loin.

Au lieu de chercher des arguments nouveaux, don Secondo, en véritable démon, me traça l'esquisse du bonheur qu'il se proposait de me ravir.

— Vous réfléchirez, me dit-il. Vous consulterez notre ami Pierre. Il sera plus docile que son précepteur, et tout s'arrangera. Ah ! que nous allons être heureux ! Pierre épousera ma fille, qui l'aime avec passion. Vous deviendrez le mari de Lisbeth. Le baron donnera trente mille thalers en dot à cette chère enfant. Nous demeurerons dans mon palais ; et à moins d'un tremblement de terre ou de l'invasion d'un nouveau Genséric, je ne vois point ce qui pourrait nous empêcher de vivre, vieillir et mourir paisiblement dans cette maison.

— Je ne réfléchirai point, répondis-je, et si je consulte Pierre ce sera pour lui inspirer le courage de briser ses liens. Vous avez réussi à nous rendre tous deux amoureux ; vous réussirez encore à nous réduire au désespoir. Mais votre puissance s'arrête là. Nous vous quitterons ; nous irons souffrir ailleurs, recommencer, dans quelqu'autre pays, une vie nouvelle, chercher d'autres affections, entreprendre d'autres travaux, et, si nous retrouvons sur notre chemin un Verbueck ou un Secondo, nous

partirons encore, dussions-nous marcher comme le Juif Errant, car nous avons du moins l'assurance d'être reçus dans les bras de Dieu au terme de notre voyage.

— Ainsi, vous allez rompre deux mariages dont l'un est annoncé publiquement, et l'autre sur le point de se conclure, pour une question de peinture ? Voilà des fiancés bien amoureux ! Nos deux jeunes filles vont recevoir un affront pour une belle affaire, et l'épreuve où succombe la tendresse de leurs amants fait beaucoup d'honneur à votre fidélité. Votre compatriote Amadis le Gaulois en serait édifié.

— Et vous, répondis-je, vous allez, pour cette question de peinture, sacrifier le bonheur de quatre personnes, briser le cœur de votre fille ! Cela fait grand honneur à vos sentiments paternels ! Votre compatriote Brutus a tué ses fils pour sauver la majesté des lois ; mais vous aurez bien plus de mérite à risquer les jours de Livia pour un caprice dénué de sens.

— Oui, je suis un maniaque, reprit don Secondo. Plutôt que de voir ma fille exercer le métier de modèle, comme Marguerite Guazzi, je déchirerais de mes propres mains son visage de madone. La jeunesse doit se plier aux volontés des vieillards, et vous plierez.

— Un dernier mot, seigneur Secondo. Nous céderons à vos désirs à une condition : si Pierre ne suit pas l'exemple de Raphaël Mengs, s'il consacre son pinceau à la reproduction des scènes lugubres que vous aimez, vous prendrez par écrit, en votre nom et au nom de vos supérieurs, quels qu'ils soient, l'engagement formel de ne point puiser un jour dans les compositions de mon élève le genre de mort qui doit l'atteindre, comme il est arrivé à Pierre Breughel et à ses descendants, jusqu'à Marceline.

— Depuis plus de cent ans, répondit don Secondo, on joue sur les théâtres de Londres une pièce où le roi Macbeth est grossièrement trompé pour avoir cru aux promesses de trois sorcières. On lui avait dit que son règne durerait tant que la forêt voisine ne marcherait point vers son château, et la forêt marcha.

— Je me charge, répondis-je, de formuler votre promesse autrement que celles des oracles. Nous ne parlerons point des forêts voisines. Vous serez content de la précision aussi bien que de la solennité de mon style, et vous tracerez chaque mot sous ma dictée, en trempant la plume dans votre sang, si toutefois c'est du sang qui coule dans vos veines.

Une lueur verte comme les feux de l'émeraude jaillit des yeux du vieillard.

— On n'impose pas de conditions à un homme de mon âge, dit-il avec une grimace de fureur ; on lui demande sa fille humblement, respectueusement, et il l'accorde ou il la refuse.

XLI

La colère de don Secondo aurait pu m'effrayer si elle n'eût point allumé la mienne. Il s'agissait d'intérêts si graves pour mon élève et pour moi que jétais résolu à ne céder sur aucun point. J'opposai donc une volonté ferme et loyale à la souplesse de mon adversaire. Il avait trop de pénétration pour ne pas deviner le plan que je suivais.

— Votre dépit, lui dis-je, ne me fait point de peine. J'y vois une raison de persister dans ma résistance. Nous échapperons à la malédiction de Breughel d'Enfer, parce que cela dépend de nous. Le bonheur que vous nous offrez en perspective est un piége. Nous ferons des madones, des tableaux de religion, et nous ne désespérons pas même d'épouser nos maîtresses, malgré votre opposition et votre autorité.

Un rire éclatant et terrible fit trembler les vitres de la fenêtre.

— Épouser ma fille malgré moi! s'écria le vieillard. M'enlever ma Livia! Commencez donc par lui ôter sa reconnaissance et son respect pour son père. Quant à Lisbeth, elle court sur la lame d'un rasoir, comme l'allégorie de l'occasion. Je n'ai qu'à souffler pour la faire choir du côté que je voudrai. Dites un mot, c'est dans vos bras qu'elle tombe; mais si vous me résistez, il n'y aura point d'appareil qui puisse mesurer l'abîme où elle va s'engloutir.

Don Secondo se promena dans la chambre à grands pas, en se démenant comme un énergumène.

— Enfin, me dit-il, la guerre est déclarée entre nous?

— Franchement déclarée.

— La guerre à outrance?

— Nous en jugerons par la rigueur de vos hostilités.

Le vieillard reprit sa démarche lente, son pas empêché, ses airs apathiques et sa physionomie lamentable.

— Cher seigneur, dit-il, comme s'il eût voulu fondre en larmes, les convenances seraient blessées si je prolongeais un entretien où mon autorité de père semble quelque peu méconnue. L'amitié qui nous lie n'excuse qu'imparfaitement certaines paroles approchant des limites imperceptibles où la discussion dégénère en menaces. Je ne manquerai jamais aux devoirs que l'amitié m'impose; ne vous étonnez point si ma porte vous est fermée; ce n'est pas que vos visites ne me réjouissent et ne m'honorent; mais c'est que je me sens incommodé d'une migraine qui va durer plusieurs jours.

— Combien je suis désolé, répondis-je sur le même ton, qu'une migraine me prive du commerce de Votre Seigneurie? Je continuerai mes visites à vos hôtes, car votre intention n'est

pas de les séquestrer dans votre palais, et j'unirai mes regrets aux leurs pendant cette déplorable indisposition qui va vous retenir au lit.

— Que la civilité française est aimable! dit le vieillard ; au revoir, mon jeune ami !

— Au revoir, illustrissime seigneur !

Du cabinet de don Secondo, je montai immédiatement chez le baron. Je le trouvai en robe de chambre. Il remarqua mon trouble et s'informa de ce qui m'agitait, d'un air si bienveillant que je profitai résolûment de l'exaltation où j'étais. Je me jetai à ses genoux et je lui demandai la main de sa fille avec une chaleur qui le toucha.

— Eh! mon ami, dit-il en m'embrassant, je vous la donne de tout mon cœur. Elle est à vous, s'il suffit de ma volonté. Inspirez de l'amour à Lisbeth. Guérissez-la de son extravagante passion pour un mort, et je bénirai mille fois ce mariage qui me rendra la joie. Essayons tout de suite; venez avec moi chez ma fille. Je lui parlerai, je la supplierai, je la gronderai.

Lisbeth nous reçut de bonne grâce. Elle écouta les remontrances de son père, et la déclaration de mon amour sans témoigner ni surprise, ni peine.

— Allons, dit-elle en soupirant, j'ai assez longtemps tyrannisé tous mes amis; je me rends aux désirs de mon père et aux sollicitations de l'excellent don Secondo. Voici ma main, je suis à vous.

Elle me présenta sa main que je couvris de baisers; le baron se mit à danser comme un enfant.

— Pour la dernière fois, reprit Lisbeth, laissez-moi jouer mon morceau favori et dire un éternel adieu à la musique.

La jeune fille accorda la harpe, et puis elle ouvrit le clavecin

et joua le morceau de Nathanaël avec une expression déchirante. Don Secondo s'était glissé dans la chambre ; je le vis à côté de moi paisiblement assis dans un fauteuil et marquant la mesure du bout de son pied. Quand le morceau fut achevé, il s'approcha du clavecin, en trébuchant sur ses jambes.

— Chère Lisbeth, dit-il, je crois nécessaire et opportun de vous faire toucher du doigt une erreur palpable dont votre imagination est la dupe. Ce que vous prenez pour les murmures d'une âme que sa tendresse pour vous ramène sur cette terre, est un phénomène fort simple d'acoustique. Lorsqu'une corde de la harpe se met à vibrer, cette vibration se communique, par le mouvement de l'air, du clavecin à la harpe, et le son d'un instrument se répète sur l'autre. Au lieu d'une harpe vous auriez des cloches ou des verres à boire que ce serait exactement la même chose. Il n'y a rien là de surnaturel.

— Vous le pensez, répondit Lisbeth ; mais je n'en suis point convaincue.

— Je vais vous le prouver : à moins que votre ami Nathanaël, épris d'un amour inexplicable pour un vieil académicien, ne revienne de l'autre monde répondre à mes accents, voici qui vous persuadera.

Don Secondo frappa sur les touches du clavecin, et la harpe rendit note pour note.

— Cette démonstration, dit-il, ne permet pas le plus léger doute. L'expérience a réussi à merveille, comme celle de la cuirasse de messire Tiburzio.

— Elle est guérie ! s'écria le baron. Ma fille est guérie ! Lisbeth, rappelez-vous vos promesses.

— C'est à moi, me dit don Secondo, que vous devez cette heureuse révolution.

Je m'approchai de Lisbeth, et je m'emparai d'une de ses mains.

— Écoutez-moi, lui dis je ; il faut que je vous interroge et que vous me répondiez avec franchise. Jusqu'à présent, je vous ai bien rarement entretenue de mon amour. En apprenant que votre cœur n'était pas libre, je me suis imposé une réserve sur laquelle je vous conjure de ne point vous méprendre. Tant que vous ne m'avez pas donné d'espérance, j'ai pu supporter l'idée de ne vous posséder jamais. Aujourd'hui, c'est différent, un mot de vous aura détruit mon repos, si ce mot n'est pas sorti du cœur. Chère Lisbeth, l'obéissance aux désirs de votre père ne suffit pas...

— Mon cœur, interrompit Lisbeth avec égarement, mon cœur est comme la harpe de Nathanaël. Toutes les cordes en sont brisées : c'est ma volonté qui ne m'appartient plus. Un autre en dispose, mais je la reprendrai ; je m'envolerai loin d'ici. J'irai me coucher devant Nathanaël, et il me marchera sur le corps pour me faire expier le crime de vous avoir aimé.

Lisbeth cacha son visage dans son mouchoir, et les larmes lui ôtèrent la voix. Bientôt ses sanglots, dégénérant en cris aigus, annoncèrent qu'une crise de nerfs allait éclater. Le baron nous fit signe de nous retirer.

— Est-ce encore à vous, dis-je en sortant à don Secondo, que je dois cette révolution ?

— Pouvez-vous en douter ? répondit le vieillard avec son ricanement sinistre.

Je passai la nuit dans une angoisse inexprimable. Le lendemain de grand matin, je me rendis au palais Trappoli. Je sonnai plusieurs fois sans que personne vînt ouvrir. Don Secondo se mit enfin à la fenêtre,

— On n'entre point, me dit-il. Lisbeth est malade, fort gravement malade. Aussitôt que les médecins nous donneront quelque espérance, j'enverrai chez vous. Attendez-y des nouvelles.

La porte resta fermée durant toute cette mortelle journée. Pierre lui-même ne put pénétrer dans la maison. Vers le soir, le valet Francesco vint nous dire, du ton le plus indifférent, que Lisbeth était morte, à midi, dans le délire et les convulsions. Je courus, décidé à forcer la consigne ; mais don Secondo me reçut à sa fenêtre.

— Que voulez-vous donc ? me cria le vieillard d'une voix menaçante. Nous n'avons que faire de vos larmes ; gardez votre pathétique pour une autre occasion. Vous n'avez point voulu de mes conditions ; ne venez plus m'ennuyer. Dites à Pierre que je lui donne une heure pour se déterminer à travailler comme je le désire. Si ce petit imbécile ne se déclare pas mon peintre ordinaire, je me soucie de lui autant que d'un chien mort. Il ne reverra jamais sa Livia. La malédiction qu'il s'imagine éviter éclate déjà sur sa tête. Cherchez, et vous en trouverez les effets. Bon voyage, sotte engeance des humains !

Je ne sais quelle réponse je tentai de balbutier à ces paroles, qui me rappelaient celles du bourgmestre Verbueck. Une invincible horreur me ferma la bouche. Mon malheur était complet; mais le danger de Pierre me rendit un peu de courage. Il fallait préparer ce pauvre garçon à un désastre pareil au mien et tâcher d'adoucir la force du coup. Lorsque je lui racontai mes entretiens avec don Secondo, il devina que c'était une précaution et il me supplia de ne point l'épargner. Je lui fis part de mes soupçons, des indices, des preuves qui les avaient confirmés, et, finalement, des nouvelles conditions que le père de

Livia mettait à un mariage qui semblait convenu et qui pourtant devenait impossible.

—Si vous ne vous trompez point, me dit Pierre, je suis perdu ; mais il est nécessaire que je vérifie tout cela. C'est à moi que don Secondo doit une explication, et je saurai l'obtenir.

Nous sortîmes ensemble pour retourner au palais Trappoli. Sur la place de Monte-Cavallo, je me trouvai en face du Maltais Pippo, qu'on n'avait plus revu depuis notre expédition nocturne.

— Tu n'as plus à craindre, lui dis-je, d'être inquiété au sujet de ce rapt où tu as trempé. Parle donc sans détours. Comment le seigneur Calisto a-t-il appris que don Secondo se proposait d'enlever Livia ?

— Par moi, excellence.

— Et toi-même, comment as-tu éventé ce secret ?

— Je n'ai pas eu la peine de le deviner, excellence ; pour ne point me faire valoir plus que je ne mérite, je vous avouerai que don Secondo m'a découvert le complot en me commandant de l'aller raconter au seigneur comte, sans lui dire d'où venait ce précieux renseignement. A cet effet, il m'a donné quelque argent ; comme j'étais assez heureux pour servir et contenter tout le monde à la fois, j'ai obéi ponctuellement, sans essayer de comprendre dans quel dessein le bon vieillard se créait à lui-même des entraves et des difficultés. Que je sois roué vif si j'altère la vérité.

Pippo, voyant que je fouillais dans ma poche, tendit la main, baisa l'écu que je lui donnai, et s'enfuit. Le témoignage de cet homme changeait en certitude un soupçon que je nourrissais depuis longtemps. Pierre, frappé comme moi de cet éclaircissement, s'étonnait que le diable lui-même n'eût point pensé à

tout; mais je lui représentai qu'aujourd'hui don Secondo n'avait plus de ménagements à garder, qu'il savait nos résolutions, et qu'en rompant avec nous il ne craignait plus de se faire reconnaître.

— Cela prouverait, répondit Pierre, que don Secondo redoute encore la tendresse de Livia pour moi, qu'il ne dispose point du cœur de la jeune fille, et que l'amour est plus puissant que l'enfer. Cette idée me rend toutes mes espérances. Venez, hâtons-nous : il est encore temps d'arracher Livia des griffes de ce démon.

Au coin du *Corso* et de la rue des *Condotti* une berline de poste, attelée de quatre chevaux, nous barra le passage. Une voix aigre cria au postillon d'arrêter. Le visage de don Secondo parut à la portière.

— Mes amis, nous dit-il, une affaire imprévue et qui ne souffre point de retard m'oblige à partir subitement pour Genève avec ma fille. Prenez ma place auprès de l'infortuné baron ; prodiguez-lui les soins que réclame son état. Rendez les derniers devoirs à la pauvre Lisbeth. Nos projets de mariage ne sont que différés par tous ces malheurs et contre-temps. Est-ce que vous auriez pris au sérieux mes badinages sur vos légendes et superstitions ? Ne vous alarmez point. Venez me rejoindre à Genève. Livia, dis toi-même à ton fiancé que tu l'aimes encore. Je vois qu'il a besoin de cette assurance.

Pierre s'empara de la main que Livia lui tendait par la portière.

— Comptez sur moi, lui dit la jeune fille, comptez sur moi jusqu'à la mort. Un destin semblable à celui de Lisbeth peut seul briser nos liens. Je vous attends à Genève.

— C'est cela, dit le vieux Secondo. Mariez-vous, mes en-

fants. Offrez au monde le charmant spectacle d'un jeune couple bien uni, comme celui qui passe là, bras dessus bras dessous.

Raphaël Mengs et Marguerite Guazzi traversaient le *Corso*.

— Ah! s'écria Pierre, goûterai-je jamais le bonheur tranquille du modeste et vertueux Mengs?

— Pourquoi pas? reprit don Secondo. Qui vous empêchera de faire, comme lui, six madones sous les traits de votre femme, d'avoir un troupeau d'enfants et de les fouetter quand ils ne seront pas sages? La famille a été accordée à l'homme pour lui fournir des chagrins lorsqu'il en manque, pour le ruiner s'il est riche, le mépriser s'il est pauvre, l'accabler quand il a besoin de consolations, et lui administrer le dernier coup de rame sur la tête quand il se noie. Mais assez de mots; à Genève! au revoir, jeunes gens! et faites diligence pour nous rejoindre, car nous irons grand train. En route, postillon!

Le carrosse partit en suivant le *Corso*, et disparut par la porte du Peuple.

— Livia m'aime! s'écria Pierre. Que don Secondo le veuille ou non, elle m'aime! L'enfer ne peut plus me ravir son amour. Vous l'avez entendu : elle m'aime!

— Eh! sans doute, elle vous aime, répondis-je, et c'est pourquoi l'enfer va mettre cent cinquante lieues entre elle et vous.

XLII

On dînait à midi dans la maison Anthier, Bayern et Compe ; et, comme les estomacs sortaient de table surchargés de victuailles homériques, patrons et commis prenaient une heure de récréation après le repas. On faisait un tour au jardin en devisant de choses amusantes, comme le dernier cours des safrans d'Espagne, le lavage des laines ou la culture de la réglisse. M. Bayern parlait peu ; mais, lorsqu'on réussissait, à force de questions, à lui délier la langue, il discourait sur le commerce ancien comparé au moderne, sur les découvertes de la navigation, sur l'entreprise de Vasco de Gama, qui avait ruiné le commerce de l'Italie, et il expliquait comment les républiques de la péninsule auraient dû parer ce coup terrible en perçant l'isthme de Suez.

Le père Anthier se révoltait contre ces suppositions, ou bien il perdait pied au milieu de ses idées mesquines, et concevait pour un moment quelque chose de grand qui donnait une courbature à son esprit. La contemplation des tonneaux et des dames-jeannes pouvait seule lui rendre son calme et sa routine. Les commis plus audacieux admiraient les connaissances de M. Bayern, et se disaient à l'oreille que le vieux patron était une ganache, qu'il aurait voté avec la majorité du sénat à Venise ou Gênes, et laissé périr la république de peur d'exposer ses capitaux.

Un jour, M. Bayern reçut une boîte plate et carrée, que Polycarpe s'apprêtait à ouvrir, lorsque le jeune Allemand ordonna que la boîte fût montée dans sa chambre. Après le dîner, au lieu de prendre la récréation au jardin, M. Bayern ouvrit lui-même sa caisse; il en plaça le contenu dans une petite armoire, qu'il avait achetée d'avance, et dont il garda la clef dans sa poche. La curiosité des commis échoua contre ces précautions mystérieuses, et le jeune patron, sans s'inquiéter des conjectures, passa la plupart de ses heures de loisir enfermé dans son appartement.

Le courrier de Genève apporta, un matin, la nouvelle d'une suspension de payements où le commerce de Montpellier avait des pertes à craindre. Le père Anthier ne manqua pas de jeter les hauts cris, de proférer mille injures et menaces, et d'accuser son correspondant de l'avoir trompé. M. Bayern prit la chose plus doucement; il examina les lettres et les comptes avec impartialité, et comme la créance, qui était considérable, ne lui parut pas mauvaise, il partit pour Genève, chargé des pouvoirs de plusieurs maisons de la ville, afin de tenter un accommodement à l'amiable.

Les affaires avant tout ; c'était la devise de M. Bayern. A Genève, deux journées bien employées suffirent à conclure un heureux accord. Le troisième jour fut consacré à l'expédition des lettres qui annonçaient aux commerçants de Montpellier les opérations de leur mandataire. Mais, ces devoirs une fois remplis, il y avait apparemment autre chose au monde que les affaires pour M. Bayern, car le quatrième jour il fit appeler un coiffeur, mit des manchettes neuves, des bas de soie et des boucles d'or, et se rendit, à pas comptés, au pensionnat des dames calvinistes, où il eut une longue conférence avec la supérieure. Quand il eut appris tout ce qu'il voulait savoir, le jeune Allemand demanda la permission de voir mademoiselle Madeleine, si toutefois la règle et les exercices de la maison ne s'y opposaient point. On lui répondit que la rareté de ses visites lui donnait droit à un tour de faveur.

— Vous serez content de votre protégée, ajouta la supérieure. Elle a gagné beaucoup de toutes les façons ; j'ai trouvé peu de terrains aussi favorables aux bons fruits de l'éducation. Le caractère de cette enfant est devenu plus grave sans perdre sa simplicité ; son esprit s'est un peu aiguisé. Ce sera du nouveau pour vous, qui l'avez connue paysanne et ignorante. Quant à son visage, il est plus beau que jamais.

— Je ne sais, dit M. Bayern en hésitant, je ne sais trop si vous jugerez à propos de répondre à une question qui m'intéresse fort. Pensez-vous que la jeune fille ait conservé de l'affection pour moi, et que je puisse espérer...

— Quelle critique amère de notre institution, répondit la supérieure, si nous vous rendions, au bout de trois ans, cette jeune fille moins bonne, moins affectueuse, moins sensible, moins reconnaissante que nous ne l'avons reçue ! J'espère, monsieur,

que mes leçons lui auront mieux profité. Du reste, je vais en juger par l'accueil que vous allez recevoir. Croyez bien que le cœur de Madeleine est un livre où je lirai couramment ; je vois que vous êtes ému, monsieur. Quoique votre extérieur offre les apparences d'un sang-froid parfait, des signes imperceptibles d'agitation trahissent pour moi ce qui se passe dans votre âme. Ne vous en étonnez point : je connais vos secrets ; de là vient toute ma pénétration.

— Puisque vous avez de si bons yeux, reprit M. Bayern, veuillez vous assurer des sentiments de Madeleine. Je réglerai là-dessus ma conduite, car je ne voudrais point fonder mon bonheur sur un tribut de reconnaissance.

Mademoiselle Madeleine était en classe lorsqu'on vint la chercher pour la mener au parloir. Aussitôt qu'elle aperçut le visage bienveillant de M. Bayern, les souvenirs de Montpellier, que le temps avait endormis dans son esprit, se réveillèrent subitement. Sa lingerie, ses trousseaux de clés, sa cuve à lessive, et toute la vaisselle fêlée du père Anthier se dressèrent devant elle, comme des objets chers et sacrés, et cette impression fut si vive que, dans l'élan de sa joie, elle sauta au cou de son ami d'enfance.

— Monsieur Bayern ! s'écria Madelon, est-ce bien vous que j'embrasse ? Ah ! qu'il est mal à vous de m'avoir oubliée pendant près de trois ans ! Si l'on m'eût avertie de votre arrivée, j'aurais préparé une kyrielle de reproches ; mais vous m'avez surprise ; je vous vois ; je ne sais plus où est ma colère. Je n'osais vous écrire, et cependant j'attendais cette visite que vous m'aviez promise. Que le temps m'a souvent paru long, si loin de mes amis ! A mesure que je m'instruisais, je me disais tout bas : « Quand monsieur Bayern viendra, il remarquera que je parle

mieux, que je sais le français, le dessin, la musique et beaucoup d'autres choses. Je lui demanderai si je puis me présenter devant mes parents de Narbonne. Il me répondra sans compliment, comme un ami véritable, et je m'en rapporterai à lui. » Et puis les mois se suivaient, et point de monsieur Bayern !

Madelon ne manqua pas de s'enquérir de toute la maison Anthier, depuis le patron jusqu'à la cuisinière, et les questions couraient plus vite que les réponses. Cette pétulance s'apaisa quand M. Bayern voulut interroger à son tour. La supérieure souriait en les regardant tous deux.

— Vous voyez, monsieur, dit-elle, que Madelon n'a point perdu la mémoire. Votre présence lui rend son étourderie d'enfant. Je ne reconnais plus la jeune fille à qui nous donnons des prix de sagesse et d'assiduité. Cette promptitude à vous ouvrir son cœur me paraît de bon augure pour certains projets. Ne pensez-vous point que le moment est venu?...

M. Bayern fit un signe de tête affirmatif. Madelon prit ce silence pour une froideur solennelle; mais la supérieure devina qu'une émotion difficile à contenir enlevait la voix au jeune Allemand.

— Mon enfant, dit-elle en souriant, monsieur va vous parler de choses très-sérieuses. Écoutez-le, je vous prie, avec attention.

— Quel bonheur! s'écria Madelon quand la supérieure fut sortie; me voici donc seule avec vous! je soupirais après cette occasion. Moi aussi, cher monsieur Bayern, j'ai à vous parler de choses sérieuses; j'ai besoin de vos conseils, de vos lumières.... peut-être de vos réprimandes. Non, je ne vous ai pas encore ouvert mon cœur; c'est à présent que je vais l'ouvrir entièrement. Sans le respect que je vous dois, j'oserais vous de-

mander l'amitié, l'indulgence d'un frère. Je suis triste, inquiète, tourmentée, chagrinée, monsieur Bayern. Mais j'oublie qu'il faut vous écouter...

— Parlez la première, ma chère Madelon.

— C'est cela ; quand j'aurai soulagé mon pauvre cœur, je vous écouterai mieux. Mon repos et ma conscience sont troublés, cher monsieur Bayern.

— Est-ce possible, Madelon?

— Hélas! oui. Je vais tout vous raconter. Il y a dans cette maison une jeune fille adorable, un modèle de perfection ; elle a un cœur tendre, un caractère sûr, de l'esprit, de l'instruction, de la gaieté, autant de qualités que de vertus, et par-dessus le marché belle à ravir. Elle me témoigna de la préférence ; je m'attachai à elle, et nous sommes devenues inséparables pour tout le temps de notre séjour ici. Son père est un horloger de cette ville, point riche malheureusement, mais fort honorable. Si bien donc, qu'en admirant les perfections de mon amie, en la voyant sous tous les rapports au-dessus de sa condition, je lui souhaitais une grande fortune parce qu'elle en saurait faire un usage excellent avec ses grâces, sa charité, ses vertus, et je me disais intérieurement : « Le seul homme au monde capable d'apprécier, le seul digne de posséder un tel trésor, je le connais : c'est M. Bayern. » Faut-il vous dire le nom de mon amie?

— Vous êtes folle, Madelon, répondit M. Bayern. Je ne veux point savoir le nom de cette jeune fille.

— Elle m'a répondu comme vous, reprit Madelon : « Tu es folle, » m'a-t-elle dit. Et ce qui prouve sa raison et la solidité de son jugement, c'est qu'elle n'a pas voulu se bercer d'une espérance dangereuse, et qu'elle m'a défendu de lui parler de vous, de faire votre éloge et de lui vanter votre mérite. Mais

vous ne songez donc pas à vous marier, cher monsieur Bayern? Il ne faut pas attendre l'âge du cousin Polycarpe. Est-ce que vous tenez beaucoup à la fortune? Cela m'étonnerait. Il sera difficile de trouver une femme accomplie et riche.

— Non, Madelon, répondit M. Bayern, je ne tiens pas à l'argent. Mon intention, au contraire, est d'épouser une personne absolument sans fortune. Je travaille par goût et point pour m'enrichir, et si je me réjouis d'être riche, c'est que la compagne de ma vie en sera plus heureuse. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire?

— Hélas! monsieur Bayern, je ne suis qu'à moitié de mes confidences.

— Achevez donc votre confession, mon enfant.

— Une véritable confession, reprit la jeune fille, car je crains bien d'avoir péché. La réponse que vous venez de me faire prouve la sagesse de mon amie. Lorsque cette jeune fille eut banni de nos conversations ce sujet qu'elle croyait dangereux, elle me tendit un piége. « Madelon, me dit-elle un jour, je rêve à un autre mariage, plus facile et mieux assorti que celui dont tu m'as entretenue. En épousant le beau jeune homme que tu avais la bonté de me destiner, je n'ajouterais aucun lien nouveau à notre intimité : nous n'en serions pas moins séparées en sortant d'ici. J'imaginerai un arrangement meilleur qui nous rapprochera l'une de l'autre pour toujours. » Après m'avoir dit cela, cette petite rusée me laissa le temps d'oublier ces propos en l'air. Je n'y songeais plus lorsqu'elle me prit à part un matin, me conduisit dans sa cellule et me dit : « Tu as un amoureux. Je suis chargée de te faire agréer ses hommages, et, s'il te convient, tu deviendras ma sœur. » A ces mots, je me mis à rire de toutes mes forces; mais elle : « Ne riez pas ainsi, dit-

elle, ma chère amie ; cela est sérieux. Votre amoureux est un beau garçon de vingt-deux ans, un bon sujet, et, de plus, mon frère. Lisez cette lettre; voyez s'il vous aime, et si je dis la vérité... » Mais qu'avez-vous, monsieur Bayern? Voulez-vous un verre d'eau sucrée?

— Ce n'est rien, répondit M. Bayern. Reprenez votre récit.

— J'ouvris la lettre que mon amie me présentait, et j'y lus des expressions de tendresse, d'admiration, de respect adressées à moi, Madelon, et si jolies, si bien tournées, d'une écriture si belle, qu'un gros nuage me passa devant les yeux, et que je ne savais où j'étais... Je vous ennuie avec mes enfantillages de pensionnaire, n'est-ce pas, monsieur Bayern?

— Au contraire, Madelon, vous m'intéressez plus que je ne puis le dire.

— Alors, reprit la jeune fille, mon amie me raconta qu'elle avait écrit à son frère plusieurs lettres où elle lui avait tracé mon portrait, fort embelli et flatté sans doute, qu'elle lui avait vanté mes agréments personnels, raconté mon histoire, et comment une amitié réciproque nous unissait toutes deux. Elle avait proposé à son frère de me transmettre ses compliments, l'offre de son cœur et la demande de ma main. Il avait accepté avec empressement, et déjà il assurait que son cœur m'adorait sur parole. Tant de choses écrites à mon insu me jetèrent dans un embarras extrême. Je ne savais quoi répondre, quel parti prendre.

— Il fallait demander le temps de réfléchir, Madelon.

— Je l'ai fait. Mais Clara, — c'est le nom de mon amie, ne cessait de me parler de son frère. J'appris ainsi que M. George avait une lieutenance de gardes suisses du duc de Hanovre, dont il voulait vendre le brevet, parce que le grand conseil de Genève,

ayant remarqué son intelligence, proposait à son père de l'employer; mais ce qui me toucha particulièrement, c'est qu'il ressemblait beaucoup à sa sœur : « Il a, disait Clara, les mêmes traits, le même caractère, le même esprit que moi, et si ce n'était sa haute taille et ses moustaches naissantes, je n'aurais qu'à mettre un habit militaire pour te montrer la figure de ton amoureux. » En badinant de la sorte, ce petit démon ne me laissait pas de repos. Mon imagination ne secondait que trop bien sa malice. Il me semblait connaître ce Georges si aimable; je le voyais semblable à sa sœur. Au bout de huit jours, Clara me prit les deux mains et me dit : « C'est assez rêver. Si tu l'aimes déjà un peu, comme je t'en soupçonne, ne crains pas que j'expose ta modestie par des indiscrétions. Je suis avant tout ta confidente et ton amie. Embrasse-moi; c'est l'aveu le plus facile et le plus gracieux que tu puisses me faire de tes sentiments... »

— Eh bien? dit M. Bayern.

— Eh bien! ajouta Madelon, je saisis Clara entre mes bras; je lui donnai un baiser sur la joue, en l'appelant tout bas : chère sœur, et je m'enfuis dans ma cellule...

— Donnez-moi ce verre d'eau sucrée, Madelon, dit M. Bayern. Je me sens indisposé; c'est peut-être la fatigue du voyage.

XLIII

M. Bayern avalait son eau sucrée, et Madelon le regardait faire d'un air compatissant. Lorsqu'il eut pris le temps de respirer, il se sentit mieux.

— Ma chère enfant, dit-il, je regrette que vous ne m'ayez pas écrit toutes ces choses à mesure qu'elles vous arrivaient. Je vous aurais donné des avis. Je serais parti pour Genève... Mais vous n'êtes point coupable. Il n'y a pas sujet de vous gronder. Je désire seulement savoir si ces amourettes ne sont que des rêves de jeune fille enfermée, ou si votre cœur est réellement et sérieusement engagé.

— Je ne vous cacherai rien, répondit Madelon. Ce que je viens de vous raconter a déjà trois mois date. Voici maintenant

la suite de mon histoire : La règle de cette maison ne permet aux pensionnaires de recevoir des lettres que de leurs parents. Si M. Georges m'eût écrit par la poste, la supérieure m'aurait interrogée sur cette correspondance ; mais il adressait les lettres à sa sœur, qui me les communiquait. C'est là ce que ma conscience me reproche.

— En effet, Madelon, vous avez eu tort de manquer à la règle.

— Je le sentais bien, reprit la jeune fille ; mais ces lettres me charmaient, m'étourdissaient, et je n'ai pas eu le courage de les refuser. Ne croyez pas pourtant que ma raison n'ait point combattu mon inclination. Je commençai par me dire que mes parents de Narbonne avaient peut-être des vues pour mon établissement ; que n'étant point connue d'eux, je m'exposais à leur donner une méchante opinion de ma sagesse, et puis je pensai qu'une sœur ayant toujours la plus haute idée du mérite de son frère, Clara pouvait me tromper par ignorance. Enfin, comme vous le disiez, ces réflexions empêchèrent mon cœur de s'engager tout à fait, jusqu'à la semaine dernière, monsieur Bayern. Ce moment fut critique pour mon avenir et mon repos. Georges eut un congé. Il vint à Genève. Un matin, Clara fut appelée dans ce parloir, où l'attendaient sa mère et son frère, arrivé la veille de Hanovre. Pour mon malheur, elle demanda la permission de faire voir à sa famille l'amie intime qui lui rendait si doux le séjour de cette maison. Clara est l'enfant gâté de tout le pensionnat, à cause de son esprit et de ses grâces. On lui céda. Je descendis un moment au parloir avec elle et la supérieure. Quelques mots de politesse prononcés avec des intentions marquées, un baiser que me donna la mère de Clara, les regards du jeune homme, sa voix touchante, son

air... il ressemble à sa sœur, il est beau... Cinq minutes ont suffi. Je l'aime et je ne fais plus que soupirer et pleurer. Je suis bien malheureuse, cher monsieur Bayern.

Deux petites larmes mouillèrent les beaux yeux de Madelon et le son de sa voix s'altéra. Aussitôt M. Bayern parut reprendre son sang-froid.

— Mon enfant, dit-il, vous ne serez point malheureuse. Je ne le souffrirai pas. Votre confiance en moi vous profitera, et mon amitié ne vous manquera jamais. Je veux votre bonheur. J'irai trouver vos protecteurs. Ils céderont à mes prières, et vous épouserez votre amant. Ne pleurez donc plus. Je vous le défends.

— Que vous êtes bon! s'écria la jeune fille. Que le ciel est bon de m'avoir donné un ami comme vous! Et qu'ai-je fait pour mériter tant de bien? Rien que des fautes. Cher monsieur Bayern, lorsque je serai la femme d'un lieutenant aux gardes suisses, je deviendrai une dame. Le jour que vous épouserez à votre tour une personne de qualité, me permettrez-vous de l'embrasser comme si j'étais son égale?

— Défaites-vous de cette humilité, dit M. Bayern; c'est répondre mal aux volontés de vos bienfaiteurs. Vous êtes mon égale, et je vous prie de vous considérer comme telle.

— Pardonnez à ma niaiserie, monsieur Bayern. Mes fonctions de lingère et de fille de confiance sont liées dans mes souvenirs avec votre amitié pour moi; c'est à cause de cela que je les aime, car je ne rougis point d'avoir été servante.

— J'excuse votre simplicité, Madelon.

— Maintenant, monsieur Bayern, ma reconnaissance pourra-t-elle jamais s'acquitter envers vous?

— Cela ne dépend plus ni de vous ni de moi. Mais songeons à vos amours et à vos inquiétudes. Il faut que je voie ce M. Georges, que je sache s'il a pour vous un attachement honnête, et nous allons d'abord réparer un de vos torts en faisant part de vos secrets à madame la supérieure. Je porterai la parole, et vous ne m'interromprez point.

La supérieure pensa tomber de son haut en apprenant combien sa surveillance avait été en défaut. Elle s'attendait à des reproches terribles; mais M. Bayern eut le bon goût de ne point perdre son temps en récriminations inutiles. L'esprit droit du négociant avait déjà calculé les conséquences de cette affaire, accepté la situation, et placé sa générosité à la hauteur des circonstances. Madelon était bien honteuse pendant ces éclaircissements, qui faisaient ressortir l'énormité de sa faute; sa confusion se dissipa quand on lui donna la permission de recevoir son amoureux au parloir.

— Cher monsieur Bayern, dit-elle, vous êtes mon bon ange. Mais avec tout cela vous ne m'avez pas encore fait ces confidences pour lesquelles vous étiez venu. Je vous ai assez ennuyé de mes peines; c'est à votre tour de me confier les vôtres.

— Il est tard, Madelon, répondit le jeune Allemand. Nous remettrons mes confidences à un autre jour.

Le père de M. Georges, courbé sur son établi, regardait à la loupe l'intérieur d'une montre, lorsqu'un étranger vint interrompre son travail. Après une conférence fort longue, l'horloger reconduisit cet étranger jusqu'à la porte de la rue, en l'accablant de bénédictions et de témoignages de respect. Il appela ensuite son fils, et lui annonça sans doute quelque heureuse nouvelle, car M. Georges, fou de joie, courut au pensionnat; sa sœur descendit au parloir, accompagnée de Madelon, et ces trois jeunes

têtes se donnèrent le passe-temps des projets de bonheur et des châteaux en Espagne.

Lorsque M. Bayern revint le lendemain, son visage était pâle, son parler lent, son regard moins ferme qu'à l'ordinaire.

— Madelon, dit-il, les difficultés sont levées. Tout est convenu. Voici vos papiers de famille que j'avais apportés dans un autre but. J'ai écrit à vos père et mère. Ils auront le temps d'arriver à Genève pendant le délai de la publication. Vous pouvez vous marier quand vous voudrez. Pour mon cadeau de noces, je vous donne la corbeille et le trousseau. Vous avez cent vingt mille livres de dot. Nous dresserons le contrat ce soir, car il faut que je parte demain pour la Provence.

— Quoi ! s'écria la jeune fille, un jour a suffi tant à de choses ! vous êtes donc un magicien? Et le consentement de mes parents de Narbonne?...

— Je m'en charge. Vous l'aurez bientôt par écrit et en bonne forme. Ne vous étonnez de rien. Épousez votre amant; cela vaut mieux. L'avez-vous vu hier? A-t-il été bien tendre? Vous plaît-il toujours?

— C'est un aimable jeune homme, répondit Madelon; il m'a parlé de vous avec tant d'admiration que je l'aime bien davantage.

M. Bayern poussa un soupir plaintif. Ses yeux se fermèrent. Il essaya, par un effort extraordinaire, de surmonter le malaise qui l'accablait et voulut se lever du sopha où il était assis; mais les forces lui manquèrent, et il tomba de côté, la tête sur les genoux de Madelon.

— Grand Dieu! qu'a-t-il donc? s'écria la jeune fille.

— Eh! ne voyez-vous pas, dit la supérieure, que vous lui percez le cœur à chaque mot que vous prononcez? N'avez-vous

rien deviné? Ces protecteurs de Narbonne cette adoption ne sont qu'une fable. Vous n'avez d'autre protecteur, d'autre bienfaiteur, d'autre ami que lui. Le malheureux vous aime depuis le premier jour qu'il vous a vue! mais vous ne comprenez pas un mystère si facile à pénétrer. Vous allez comme une étourdie. Vous écoutez les conseils d'une camarade aussi folle que vous, et quand vous êtes amoureuse d'un garçon que vous ne connaissez point, quand celui qui vous aime vous sacrifie son bonheur, vous comble de biens, et s'évanouit ensuite de douleur, vous demandez ce qu'il a! Fille évaporée, inintelligente que vous êtes! allons, ôtez-vous de là, et laissez-moi soigner ce pauvre jeune homme.

En parlant ainsi, la supérieure frottait les tempes de M. Bayern avec du vinaigre et le couchait sur le sopha. Il reprit ses sens, et ouvrit les yeux au bout de cinq minutes. Madelon foudroyée par une révélation si subite, le regardait d'un air égaré.

— Qu'a-t-elle donc? dit à son tour M. Bayern.

— Elle sait tout, répondit la supérieure.

— Ah! c'est à présent, s'écria Madelon en tombant à genoux, c'est à présent que je suis punie de mes fautes! Mais je les réparerai, cher M. Bayern. Hélas! pourquoi m'avoir caché votre amour? Pouvais-je concevoir seulement la pensée de votre préférence pour la fille d'un charbonnier, pour une servante? Si l'on m'eût dit cela, si vous m'eussiez fait part de votre envie, j'en aurais été plus heureuse qu'une reine. Mais vous me dissimulez toutes vos pensées; vous me traitez avec une froideur qui me désespère; vous me conseillez de partir, sans m'apprendre que c'est vous-même qui m'envoyez à Genève. Je n'ai point d'esprit. Je prends tout cela pour de l'indifférence, pour de la hauteur, et je jette mon cœur au premier qui me le demande.

Heureusement, il est temps encore. Je suis à vous, M. Bayern ; disposez de moi.

— J'en dispose, répondit M. Bayern, en vous mariant à celui que vous aimez. Tant pis pour moi si j'ai agi maladroitement. Je n'accepte point de sacrifice.

— Il n'y a pas de sacrifice, reprit Madelon. Je vous dois mon éducation, ma condition nouvelle ; sans vous, je ne saurais pas même parler ; et après tant de bienfaits, tant de patience, tant d'argent dépensé, un autre viendrait s'emparer de moi, et ne vous laisser que des regrets et du chagrin ! Oh ! non pas, cher monsieur Bayern. Si mon cœur était assez lâche pour hésiter, je me noierais plutôt dans le lac.

— Vous ne vous noierez point, et vous épouserez votre amant, parce que je le veux.

— Et moi, je vous déclare que je refuse votre dot, que je ne signerai point le contrat, que je ne verrai plus M. Georges, et que je resterai fille toute ma vie, si vous ne m'épousez.

— Bien, mon enfant ! dit la supérieure. Jamais entêtement ne fut mieux placé. M. Bayern vous aime ; il se rendra. Je vois déjà dans ses yeux la joie et l'attendrissement. Allons, monsieur, embrassez votre femme.

La supérieure poussa doucement Madelon. M. Bayern ouvrit les bras, et les deux jeunes gens se fiancèrent par un baiser.

Peu de jours après, la foule amassée devant la porte du pensionnat des dames calvinistes s'écarta pour faire place aux carrosses de louage qui venaient chercher les époux. Quand la mariée parut, on admira fort sa beauté, sa jeunesse et sa riche toilette ; mais les bonnes gens remarquèrent qu'elle avait les yeux rouges.

— Des habits de fête couvrent souvent un cœur en deuil, murmura une vieille femme.

— Ce sera bien autre chose demain, dit une voix lamentable. Attendez seulement que cette innocente connaisse tout ce qu'une fille donne en se mariant.

Le soir, un bruit sinistre circula parmi les convives du souper de noces. On disait que le fils d'un horloger de la ville, à qui l'épousée avait été promise, venait de se faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet. Le lendemain, vers dix heures du matin, les gens qui passaient sur le quai regardaient un cadavre que les mariniers tiraient de l'eau. On déposa le corps sur la rive ; c'était une femme toute jeune. La mort n'avait presque pas altéré son visage. Une berline de voyage qui suivait les bords du lac s'arrêta devant l'attroupement. Un vieillard maigre et d'une figure étrange sortit la tête par la portière du carrosse.

— Don Secondo ! s'écria un jeune homme qui se trouvait parmi les curieux, je vous cherche depuis deux jours dans toutes les auberges de la ville. Par charité, ne partez pas sitôt. Accordez-moi au moins une heure.

— Mon fils, répondit le vieillard, ce que tu demandes est impossible. Des affaires d'où dépendent ma fortune, celle de notre chère Livia, la tienne par conséquent, m'obligent à voler en toute hâte à Paris : c'est là que je t'attendrai. Je logeais ici chez un bourgeois de mes amis. Mais que vois-je donc sur cette berge? n'est-ce pas le cadavre d'un de tes plus beaux modèles? Pauvre Madelon ! quelle triste fin ! Au revoir, Pierre ! — En route, postillon !

— Arrêtez ! s'écria Pierre. Souffrez que je dise adieu à Livia.

— En route donc, morbleu ! dit le vieillard d'une voix terrible.

Livia n'eut que le temps d'adresser un sourire à son amant, et le carrosse prit la route de France.

M. Bayern, n'ayant plus que du dégoût pour le séjour de Montpellier après la mort de Madelon, retourna dans son pays.

La maison de la rue de l'Argenterie prit la raison de commerce Anthier, Polycarpe et Ce, et retomba dans son antique routine au grand contentement du vieux patron.

XLIV

La rue de Clichy, où l'on commence à bâtir aujourd'hui, n'était qu'un chemin, en ce temps-là, mais assez fréquenté à cause du jardin des Porcherons. Il y avait au sommet de la colline, une maison de santé entourée d'arbres et en bon air. Un matin, deux personnes descendirent d'un fiacre, et sonnèrent à la porte de cette maison ; le gardien vint ouvrir et conduisit les visiteurs chez le médecin, à qui le plus âgé des deux remit une lettre.

— Monsieur le chevalier, dit le docteur après avoir jeté un regard sur la lettre, je vais vous montrer notre jeune malade, puisque sa mère m'y autorise ; mais ce sera un spectacle pé-

nible, je vous en avertis. Le traitement n'a point produit l'effet que j'en espérais.

— Ne vous hâtez pas de condamner une fille de quinze ans, répondit le chevalier, de peur que la nature n'ait la fantaisie de la sauver.

Le docteur mena les deux étrangers jusqu'à un cabanon qu'il ouvrit avec un passe-partout. Un désordre effroyable régnait dans la cellule. Des lambeaux de vêtements et des fragments de meubles jonchaient le sol, comme si on eût mis cette chambre au pillage. Sur un tas de débris une jeune fille presque nue, les cheveux épars et souillés de brins de paille, regardait ce dégât avec un sourire farouche.

— Eh bien! Nina, dit le gardien, tu as donc encore déchiré ta paillasse? Il faudra te lier, si tu ne deviens pas plus sage.

La folle se leva d'un air menaçant.

— Trois hommes, dit-elle, pour lier une pauvre fille! Le roi vous devra le cordon pour un tel exploit.

— Tu te trompes, Nina, reprit le médecin; ces messieurs ne sont point des gardiens. Fais donc attention. Tu les as connus autrefois, dans le temps que tu étais douce et raisonnable. L'un est le chevalier Servandoni...

— Et moi, dit le jeune homme, je suis son élève et votre peintre; car j'avais commencé votre portrait.

— Je m'en souviens trop bien, s'écria Nina. Ce fatal portrait a été la cause des persécutions que j'endure.

— Comment vous aurait-on persécutée à propos d'un portrait, ma chère Nina?

— Vous le sauriez, reprit la folle, si l'on m'eût laissé achever ce matin le récit de mes amours. On m'interrompt aussitôt que j'arrive au passage le plus touchant et le plus beau.

— Achevez votre histoire, Nina, dit le médecin; mais dépêchez-vous.

— Ce sera bientôt fini. J'en étais au moment où je découvris que le perfide Carlo Veronese entretenait une correspondance amoureuse avec une comtesse, et que sa promesse de mariage était une tromperie. Je l'aurais ramené à moi et je lui aurais pardonné. Ne suis-je pas assez fine et n'avais-je pas assez de temps pour cela, puisque nous devions nous marier dans un an? Mais monseigneur le dauphin vit mon portrait exposé au foyer du théâtre. Il y a quelque maléfice attaché à ce portrait, puisque monseigneur, devant qui j'ai joué dix fois à l'hôtel de Bourgogne et aux Tuileries, ne m'avait point remarquée, tandis qu'il m'aima éperdument aussitôt qu'il eut regardé cette peinture. Il m'envoya un de ses gentilshommes pour me déclarer que je céderais, de gré ou de force, à sa passion. Cet envoyé me trouva dans un accès de désespoir; je brisais les meubles de ma chambre et je déchirais ma paillasse. Des signes si violents de mon amour pour un autre irritèrent le prince; il me fit arrêter par la police du royaume et traîner dans ce cachot. Hélas! messieurs, mon amant n'est qu'un pauvre bouffon italien; mais je l'aime, et il n'y a dauphin de France qui tienne. Dites à présent s'il est beau à un prince de me faire mourir sur la paille, et si je suis assez malheureuse.

Nina fondit en larmes; ses sanglots ressemblaient à des rugissements.

— Vous comprenez, messieurs, dit le médecin, comment l'imagination de Nina colore les circonstances qui ont amené sa translation dans cette maison. Monseigneur le dauphin ne se doute point du rôle qu'il a joué dans cette aventure.

— C'est-à-dire, s'écria la jeune fille, que vous êtes tous des

lâches, que pas un de vous n'oserait prendre ma défense, et que si je n'avais encore mes ongles pour vous arracher les yeux, vous m'engageriez peut-être à écouter un séducteur.

La folle prenait ses mesures pour sauter au visage du premier qui se fût approché d'elle. Le médecin entraîna Pierre et Servandoni hors du cabanon, et ferma brusquement la porte.

— N'avez-vous aucun espoir ? demanda Servandoni.

— Je ne renonce jamais à guérir mes malades, répondit le docteur ; mais dans le cas présent, je ne vois pas apparence d'un symptôme favorable. Un vieux savant italien, que j'ai connu à Rome, est venu visiter cette maison. Mon opinion s'est rencontrée souvent avec la sienne au sujet des divers aliénés qui semblaient offrir des chances de guérison. Lorsque je lui ai ouvert ce cabanon, l'étranger a appelé Nina Blancolelli d'un ton de commandement. La jeune fille s'est levée à sa voix. Ils ont parlé longtemps ensemble dans le dialecte milanais que je n'entends point, et comme Nina s'animait, selon son habitude, le vieux savant s'est mis à faire des gestes étranges, dont l'effet a été de calmer le transport de la malade. Probablement, cette pantomime ultramontaine aura distrait Nina de ses idées fixes ; toujours est-il qu'elle s'assoupit un moment et se réveilla moins exaltée. « Vos moyens curatifs, me dit le vieux italien, sont admirables ; mais toute l'eau des quatre fleuves tomberait sur cette cervelle enflammée sans éteindre le feu qui la dévore. »

— Ne serait-ce pas don Secondo Trappoli ? dit Pierre.

— C'est son nom, répondit le docteur.

— Nous le cherchons par toute la ville.

— Je ne sais où il loge, mais M. le lieutenant de police pourra vous indiquer sa demeure.

Pierre et Servandoni se firent mener chez M. de Marville,

lieutenant de police. Ils le trouvèrent en conférence avec un officier du guet.

— Entrez, chevalier, dit-il, et assistez moi de vos lumières. Vous allez voir la police aux prises avec le diable.

— Je plains le diable, répondit Servandoni. Son affaire doit être mauvaise.

Pas encore, reprit M. le lieutenant. Jusqu'à cette heure, il se moque de nous.

— C'est à ne pas le croire.

— Jugez-en, chevalier. Vous connaissez le roman tragique du pauvre S.... que votre amie, Mlle Clairon, a rendu fou d'amour et qu'elle a laissé mourir en refusant de l'aller voir à ses derniers moments. Le même jour que ce malheureux prit domicile au cimetière de Saint-Roch, Mlle Clairon avait à souper chez elle trois personnes, M. Pipelet, l'acteur Rosely et M. l'intendant des Menus-Plaisirs. A onze heures précises, un cri terrible, sorti on ne sait d'où, fit tressaillir les convives. On chercha dans toute la maison, mais inutilement. Le lendemain et les jours suivants, même cri, mêmes recherches inutiles. Mlle Clairon vint me raconter cette histoire, et je m'engageai formellement à opérer la saisie du revenant. J'ai empli la rue de Buci de mes espions. Ils ont entendu le cri, je l'ai voulu entendre moi-même, et j'en ai eu la représentation. C'était un abominable cri, comme celui d'une personne qu'on égorge. Savez-vous ce qu'on vient m'apprendre ce matin ? Que depuis trois jours, le fantôme, au lieu de crier, tire un coup de pistolet aux oreilles de Mlle Clairon, tantôt sous ses fenêtres, à la barbe de mes espions, tantôt dans les airs, à hauteur du premier étage et jusque dans les vitres de la salle à manger. On voit le feu, on accourt, on sent l'odeur de la poudre, et mes

agents se prennent réciproquement au collet, croyant tenir le perturbateur. Que feriez-vous à ma place, chevalier ?

— J'engagerais Mlle Clairon à passer la soirée hors de chez elle pour désorienter le fantôme.

— Bah ! nous avons essayé de cela. Partout où Mlle Clairon s'est transportée, elle a entendu le cri ou le coup de pistolet, et ses voisins aussi bien qu'elle. Le revenant l'a suivie à Versailles, chez le président de B..., en fiacre, au milieu de Paris, à table chez Mlle de Saint-Perey, dans la chambre à coucher de Mme Grandval de la Comédie française. Si les spectacles ne finissaient à dix heures, je crois en vérité qu'une détonation d'arme à feu éclaterait dans le palais de Thésée ou la maison de Cornélie. J'ai recherché les personnes qui ont assisté aux derniers moments de M. S... ; on m'a indiqué une vieille dame, sa parente et son amie ; je l'ai interrogée :

« Ne vous étonnez point, m'a-t-elle dit, si l'âme de mon cousin revient tourmenter Mlle Clairon. Il a rendu le dernier soupir en jurant de la poursuivre autant après sa mort que pendant sa vie. »

— Il faut, dit Servandoni, que M. S..., avant de mourir, ait donné une somme d'argent pour fonder cette persécution fantastique. Vous trouverez le revenant parmi les domestiques du défunt.

— C'est ma dernière espérance, reprit M. de Marville : mais je les ai fait arrêter. Ils sont au Petit-Châtelet, et la persécution continue néanmoins. Tout à l'heure, un vieux Italien, qui m'est recommandé par le président de l'académie de Saint-Luc, me disait, avec un sourire moqueur : « Que Mlle Clairon se rassure et vous aussi, seigneur lieutenant : ce divertissement du fantôme ne durera qu'un an. » S'il dit vrai, je n'ai plus qu'à envoyer ma démission au roi.

— Encore don Secondo ! s'écria Pierre.

— Eh! oui, Secondo Trappoli, c'est mon académicien, une espèce de savantasse ou de sorcier.

— Nous avons affaire à lui, dit Servandoni. Nous venons vous demander où il demeure.

— Rien de plus simple; vous allez le savoir.

M. le lieutenant de police appela son secrétaire; le secrétaire interrogea les commis, et les commis grondèrent le garçon de bureau; mais personne ne put trouver l'adresse de don Secondo.

—Décidément je joue de malheur, dit M. de Marville en riant. C'est assez d'être berné par un mort, sans qu'un académicien de Saint-Luc s'en mêle. Il faut que cela finisse. Je saisirai le prétendu fantôme, ou j'y perdrai mon nom [1]. Quant à don Secondo, il ne sortira plus de Paris sans ma permission. Je vais commander à la poste qu'on ne lui donne point de chevaux.

Le soir du même jour, Mlle Camargo dansait dans le ballet de *l'Europe galante*. Le public l'accueillit plus froidement qu'à l'ordinaire. Ses amis voulant suppléer au nombre par le bruit, redoublèrent leurs applaudissements; mais leur zèle irrita le parterre, et des quolibets jaillirent de tous les coins de la salle.

— Faibles mortels, cria un plaisant, prosternez-vous devant la Vénus flamande. Je vous défie de la porter en triomphe.

— Ils succomberaient sous le poids de ses charmes, dit un autre.

— Messieurs, dit un spectateur bienveillant, avouez au moins que son visage est toujours charmant.

— Oui, reprit un des plaisants, c'est une jolie tête sur un tonneau.

[1] Le revenant de Mlle Clairon n'a jamais été découvert.

Sans entendre ces propos insolents, Mlle Camargo sentit que le public était mal monté. Du fond d'une coulisse, Pierre et Servandoni remarquèrent son trouble.

— Mes amis, leur dit-elle après sa première entrée, il est temps que je me fasse dame de charité. On voit ce soir aux premières loges un grand homme maigre, d'une mine hétéroclite, et dont les sourires me brisent bras et jambes. C'est le diable qui me vient annoncer ma disgrâce.

— N'a-t-il pas un habit couleur de feu? demanda Pierre.

— Précisément, et il est accompagné d'une Italienne fort belle.

— C'est Livia! c'est don Secondo. Nous les tenons, enfin!

Pierre descendit à l'orchestre, mais il chercha vainement don Secondo et Livia parmi les spectateurs. Une loge qui se trouvait vide lui fit supposer que ces deux personnes venaient de quitter la place à l'instant même. Dans l'espoir de les rejoindre, il courut sous le péristyle. Les laquais endormis ne purent lui donner aucun indice. Pierre, découragé, prit le chemin du faubourg Saint-Germain sans attendre Servandoni. En tournant sur le quai du Louvre, il aperçut une berline arrêtée; le visage morne de don Secondo était appuyé sur le bord de la portière.

— Vous partez! s'écria Pierre. Où allez-vous encore? Où donc est Livia?

— Nous allons à Langrune, chez toi, mon garçon, répondit don Secondo. Voici Livia. Mon dessein n'est point de te la ravir. Ne manque pas de nous suivre.

— N'y manquez pas, dit Livia. Si vous m'aimez, le bonheur vous attend dans votre maison.

— Ah! vous me rendez la vie! reprit Pierre. Mais comment avez-vous obtenu des chevaux de poste?

— Cela t'étonne, répondit le vieillard. Se moquer d'un lieutenant de police te semble fort grave. Regarde mon équipage. La poste n'en fournit point de semblables. Tout est à moi, bêtes et gens. Veux-tu voir de quel train nous marchons?

Don Secondo commanda aux postillons de partir. Les chevaux se lancèrent à fond de train, et la berline disparut dans l'obscurité.

XLV

Le dîner annuel que la comtesse de Montsaillant donnait à sa famille s'était renouvelé quatre fois depuis le passage de Pierre et de Servandoni à Vernon, lorsque deux événements imprévus vinrent changer la situation des personnages. Le petit château de Merey, construit tout au bord de l'Eure, fut envahi par une inondation. L'eau pénétra, au milieu de la nuit, dans le rez-de-chaussée. Mme de Merey, fort effrayée, ne voulut pas attendre au lendemain pour emmener ses enfants. Il fallut traverser dans un bateau les prairies inondées. C'était au mois de novembre, et la pluie tombait à verse. On n'atteignit Vernon qu'à trois heures après minuit. Mme de Merey gagna une fluxion de poitrine qui fut mal soignée par un médecin de campagne, et dont elle mourut en moins de huit jours.

Le vieux comte de Monsaillant, tout goutteux et invalide qu'il était, n'eût manqué pour rien au monde d'assister au convoi, service et enterrement d'une proche parente. Vainement la tante Denise lui représenta qu'en considération de son âge et de ses infirmités, les habitants de Vernon l'excuseraient de garder la chambre. Il ne voulut rien entendre. On l'avait vu le dimanche précédent à l'église et à la promenade ; cette circonstance lui paraissait enlever tout prétexte de dispense à l'accomplissement d'un si grave devoir. Le jour de la cérémonie, dame Denise tira de son illustre armoire ses fioles médicinales, et elle en administra plusieurs cuillerées à son malade, qui partit appuyé sur le bras de son valet de chambre. Les châtelains de Merey n'avaient rien épargné pour enterrer dignement leur femme et bru. Le service funéraire était fort beau, et la grand'messe dura longtemps. M. de Montsaillant, malgré son courage et son obstination, ne put arriver jusqu'à la porte du cimetière. Il s'évanouit à moitié chemin dans les bras de son valet de chambre. On le rapporta mourant à son logis. Trois jours après, un autre convoi non moins beau que le premier le déposait en même lieu que sa cousine de Merey, et la comtesse, en se remettant de ses émotions et de ses fatigues, s'éveilla veuve, en face du cousin Théodore aussi libre qu'elle.

Jamais Henriette n'avait seulement imaginé pareil coup du sort. Elle en aurait repoussé l'espérance comme une mauvaise pensée. Cependant la volonté de la Providence ayant renversé subitement les deux obstacles qui la séparaient de son cousin, la comtesse ne pût s'empêcher de rêver à la position nouvelle que lui faisait cette double catastrophe. A peine eut-elle jeté un regard dans son cœur, qu'elle y retrouva son amour fidèle, patient, aussi vivace qu'au premier jour, et cette passion com-

primée depuis dix-huit ans reprit en un moment toute l'ardeur de la jeunesse. Le manque de foi du cousin Théodore, vu de loin, ne paraissait pas aussi coupable. Pouvait-on garder rancune à un garçon refusé par la famille de sa maîtresse, d'avoir cherché des consolations ailleurs ? Les hommes ne savent pas attendre. Ils sont ainsi faits, et on ne peut les blâmer de suivre leurs penchants naturels. Il leur faut un bonheur facile. Assurément, cette façon de sentir ne tourne point à leur bonheur dans les temps d'épreuve ; mais elle paraît moins affreuse aux yeux de la femme qui désire et qui peut leur offrir ce bonheur dégagé d'épreuves et d'embarras. Ainsi raisonnait Henriette, en attendant avec confiance que son cousin lui vînt rappeler les engagements réciproques de leur jeunesse.

Les jours et les semaines s'écoulèrent, et le cousin Théodore ne vint point à Vernon. Il ne prenait d'autre amusement que celui de la chasse. On s'étonnait qu'il pût supporter la solitude de son château. Des gardes forestiers observèrent que M. Théodore traversait souvent à cheval le village d'Ivry et qu'il s'arrêtait pour se reposer dans une maisonnette isolée. Une fort jolie fille, qui habitait cette chaumière, parut à la messe, le dimanche suivant, avec une robe de soie et un bonnet de dentelles. On comprit en même temps d'où venaient les beaux habits de la jeune fille et pourquoi le châtelain de Merey endurait patiemment la solitude.

Cette nouvelle fut apportée dans les cabarets de Vernon par les forestiers d'Ivry. Les domestiques mâles la contèrent aux femmes de chambres, qui n'eurent garde de la laisser moisir. En un moment, toute la ville sut que le châtelain de Merey avait une maîtresse. Mme de Montsaillant, arrivée à ce point du veuvage où « le deuil enfin sert de parure », apprit à son tour les

amourettes de son cousin. Le dimanche suivant, elle demanda sa carriole et se fit mener à Ivry pour l'heure de la messe. La jeune fille, objet de la curiosité publique, se reconnaissait facilement à ses dentelles et à sa beauté. En sortant de l'église, la comtesse aborda cette paysanne, et, lui mettant au doigt une bague ornée d'un diamant :

— Mon enfant, lui dit-elle, bien des gens, sans doute, vous jetteront la pierre dans votre village ; acceptez donc ce présent d'une femme qui s'intéresse à vous, et rendez-moi en échange un petit service.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit la jeune fille, fort touchée de ce témoignage d'amitié.

— Cette bague, reprit la comtesse, sera remarquée à votre doigt. Vous direz à celui qui vous interrogera que je vous ai fait ce cadeau pour lui envoyer mon dernier souvenir par une personne qu'il aime, et pour adoucir mon dernier reproche.

Pendant plusieurs jours la comtesse demeura constamment à sa fenêtre, comme si elle eût attendu quelqu'un. Mais le cousin Théodore n'avait ni assez de cœur ni assez d'intelligence pour répondre noblement à un reproche délicat. Étant sûr d'avance de rester au-dessous de la situation, il recula devant la difficulté. Selon l'habitude des rustres, il se réfugia dans le silence et se cacha honteusement. Henriette, dans une agitation croissante, perdit le sommeil. On l'entendait marcher au milieu de la nuit. Tout à coup sa beauté s'altéra profondément ; sa jeunesse s'envolait avec ses espérances, et son âge véritable vint en peu d'instants se marquer sur son visage. Lorsqu'elle eut mesuré dans son miroir la grandeur du désastre, elle se mit au lit en disant :

— Tout est fini ; je suis détruite.

Une fièvre pernicieuse se déclara presque aussitôt. La comtesse

eut encore assez de force pour se relever de cette terrible maladie ; mais elle ne fit plus que languir, et quand l'automne arriva, elle s'éteignit doucement, sans pousser une plainte, sans qu'une parole d'amertume s'échappât de son cœur, avec la dignité calme et opiniâtre qu'elle tenait du major son père. Comme elle avait fait beaucoup de bien aux malheureux, toute la ville voulut assister à ses funérailles. Au moment où l'on s'assemblait à la maison mortuaire, un vieillard d'une longue taille se glissa dans la foule et s'introduisit jusqu'au salon, où il se mit à contempler le portrait de la comtesse.

— Belle figure ! dit-il d'une voix lamentable, beaux traits ! belle expression de tristesse, d'ennui de désespoir ! Le ver rongeur qui a lentement dévoré ce cœur-là n'est pas invisible aux regards des connaisseurs. Notre peintre ordinaire obéit malgré lui à sa vocation. Par la mort ! il a bien travaillé.

L'inconnu n'entra point dans l'église ; mais il accompagna le convoi au cimetière en poussant des gémissements si douloureux que les assistants en furent saisis d'étonnement et de pitié. Pour savoir qui était ce personnage singulier, on le suivit à son auberge. Une jeune fille très-belle l'attendait dans une berline de voyage. Il remonta dans la berline, et donna aussitôt le signal du départ. Les chevaux se lancèrent au galop. Près de Vernon, sur la route de Normandie, est une montée fort rude. L'équipage disparut un moment sous les arbres, gravit la montée sans ralentir sa marche, se montra au sommet de la colline et s'évanouit aux regards ébahis des paysans.

La petite Clairette, en quittant Langrune, n'avait pas tardé à fondre en larmes dans le carrosse de la tante Clorinde. Sa résignation n'avait pu résister au déchirement de son cœur, lorsqu'elle s'était sentie arrachée à tout ce qu'elle aimait, et réduite

à la compagnie d'une personne orgueilleuse et indifférente. Les sermons de la vieille vicomtesse augmentèrent son supplice, en l'obligeant à renfoncer ses pleurs tout le long du chemin. On mit une grande journée à faire le trajet de Langrune au château de Marillan, situé à six lieues de Caen sur la route de Vire. Cependant Clairette eut une belle chambre dans ce château, avec de hautes fenêtres, des meubles un peu gothiques, mais commodes, un lit vaste et moelleux, des rideaux à ramages, de l'air, de l'espace, du linge blanc, des robes neuves, une nourriture saine et une fille à son service. Tant de luxe et de bien-être, comparé à la misère d'où elle sortait, diminua bientôt ses regrets. Les sensations agréables amenèrent des idées plus riantes.

Un matin, Clairette vit entrer dans sa chambre un homme vêtu de noir qui lui prit la main, lui frappa dans le dos à petits coups, écouta sa respiration en posant l'oreille sur sa poitrine, secoua la tête d'un air sombre, et s'éloigna sans dire mot. Cet homme venait de partir sur un bidet de campagne, lorsque la vicomtesse, s'asseyant dans un fauteuil en face de Clairette :

— Ma nièce, dit-elle, je crois de mon devoir de vous avertir que vous avez une maladie mortelle. Tous les soins que réclame votre état vous seront prodigués ; mais on ne se guérit point d'une hydropisie de poitrine, et c'est de ce mal que vous êtes attaquée. Vous aurez l'avantage de n'être point surprise par la mort. Le curé viendra chaque jour vous préparer à une fin chrétienne. Comme vous n'êtes pas en âge de faire un testament et que vous ne vivrez point assez pour être émancipée, ne vous embarrassez point de dispositions dernières. Je suis votre seule parente. Vous avez gagné votre procès à Caen, et l'arrêt de la cour vous donne douze mille livres.....

— Je comprends, madame, interrompit Clairette ; c'est pour

vous assurer ce chétif héritage que vous m'avez amenée ici ; et quand vous pensez me tenir en chartre privée, vous ne craignez point de m'assassiner en m'annonçant que je suis condamnée à mort ; mais je vous déclare dès aujourd'hui mon intention de laisser mon bien à maître Claude. Si je meurs avant l'âge de tester, je lui donnerai le plus que je pourrai de la main à la main, et je prétends retourner chez lui pour qu'il jouisse au moins de mon revenu.

La tante Clorinde prit ses grands airs, en parlant de l'honneur de la famille, et du scandale que ce serait si une fille de qualité baillait son bien à un roturier. Pour ne point quereller, Clairette garda le silence ; mais elle écrivit en cachette à maître Claude de la venir chercher. Il y vint avec une patache de louage, et, sans écouter les cris de sa tante, la jeune fille partit pour Langrune plus gaiement qu'elle n'en était sortie.

Avec ses six cents livres de rentes, Clairette apporta dans la maison du marchand de tabac un peu d'aisance et de bonheur. L'aisance dura, mais le bonheur fut bientôt empoisonné. Le médecin de la vieille dame ne s'était pas trompé : Clairette avait une hydropisie de poitrine. La nature vaincue renonçait à mener cette créature délicate jusqu'à l'âge adulte ; cependant elle atteignit ses dix-huit ans et fut émancipée. Aussitôt elle profita de ses droits pour écrire un testament en faveur de son vieux serviteur.

— Maître Claude, lui dit-elle, la vie m'abandonne au moment où nous allions être heureux. Je ne vous ai donné que des soucis, et je vais encore vous laisser des regrets. Faites comme moi. Résignez-vous et acceptez ma petite fortune ; c'est une récompense pour votre dévouement. Mon dernier chagrin sera de partir sans avoir revu notre ami Pierre.

— Vous le verrez demain, mon enfant, dit une voix sépulcrale. Je vous apporte de ses nouvelles. Il me suit et fait diligence en ce moment sur la route de Paris.

On vit entrer un grand vieillard d'une mine triste et solennelle. Une belle jeune fille l'accompagnait. Tous deux s'assirent près du lit de la malade. Ils lui témoignèrent un intérêt qui la toucha jusqu'aux larmes, et lui parlèrent autant qu'elle le voulut des voyages de Pierre, et de ses aventures dans les pays lointains. Au ton de la belle étrangère, on devinait qu'elle aimait le héros de son récit.

Cette visite et ces nouvelles donnèrent beaucoup d'agitation à Clairette. Elle ne dormit point de la nuit, et, le lendemain, elle paraissait anéantie. Lorsque Pierre arriva, conduit par le vieillard et la belle étrangère, Clairette pouvait à peine parler. Un sourire d'enfant anima son visage.

— A présent, dit-elle à Pierre, j'ai obtenu tout ce que je pouvais espérer. Mon ami, tâchez de comprendre ma joie et mon bonheur, car je n'ai pas la force de les exprimer. Je voudrais danser autour de cette table et faire cent folies ; mais, puisque je ne puis pas même chanter, je me bornerai à dire tout bas : « J'ai du bon tabac. » Le plaisir m'étouffe. Demeurez-là, près de moi et regardons-nous.

Pierre prit entre ses mains la main de son amie d'enfance et demeura ainsi près du lit, comme elle le souhaitait. Clairette ferma les yeux au bout d'une heure. Sa main eut quelques petits mouvements nerveux, et finit par devenir froide. Pendant longtemps, on la crut endormie. Elle était morte.

XLVI

Hormis la tourelle détruite par l'incendie, Pierre retrouva sa maison de Langrune en bon état. Une servante avait eu soin du logis. Livia et don Secondo s'installèrent chez leur ami. Dès le premier jour, le vieux seigneur, pour mettre fin aux craintes de Pierre, ne l'appelait plus autrement que « mon gendre, » et il s'amusa de la rougeur que ce mot faisait naître sur les joues de sa fille. Cependant Pierre se plaignait des procédés cruels dont on avait usé envers lui, en le menant si loin, en ayant l'air de le fuir et en ne lui jetant au passage que des paroles mystérieuses de nature à l'inquiéter.

— Ce sont là des plaintes d'amoureux, lui répondit don Secondo. Tu ne trouves pas dans ton esprit une bonne raison à

notre conduite, et il y en a dix. Celles de Livia sont des raisons de jeune fille. Les belles d'autrefois pensaient que pour mériter leur main et tout ce qui s'ensuit, un preux chevalier ne faisait que bien juste son devoir en pourfendant les infidèles ou en ravageant trois ou quatre petits royaumes. La mode ne permettant plus aujourd'hui ce genre d'épreuves, il a fallu imaginer autre chose, et ma fille a fort goûté cette course de trois cents et quelques lieues. En véritable paladin, tu es arrivé au terme du voyage à peine essoufflé. Tu as donc gagné le prix. Demande à ma fille si nous n'avons pas machiné ensemble ce complot romanesque.

— C'est la vérité, dit Livia. Pardonnez-moi d'avoir mis votre amour à l'épreuve. Je me reprocherais cette fantaisie si je ne vous voyais heureux et rassuré. Mes torts envers vous m'engagent; mais c'est une dette que mon cœur saura bien vous payer.

— Et mes raisons, à moi, reprit don Secondo, ne veux-tu point les connaître? Le jour où il a été décidé que je te donnerais ma fille sans condition, que je sacrifierais mes manies d'artiste et de vieillard à tes préjugés et à ton entêtement, j'ai résolu de faire les choses galamment, sans paraître toutefois céder à des influences étrangères. Il fallait sauver ma dignité paternelle. C'est ici, chez toi, dans la maison où tu es né, au bord de ce vaste Océan, témoin de ma tendresse et de ma docilité; c'est loin du tumulte des grandes villes, dans le calme de la campagne, que j'ai voulu remettre ma fille adoptive entre les mains de l'époux que son cœur a choisi. Le précepteur et ses tirades, le chevalier Servandoni et son petit despotisme n'ont point de part à ma détermination. Je te donne ma fille de moi-même, librement, sans qu'aucun pédant se puisse vanter de m'avoir

vaincu par son éloquence. Livia ne sortira plus de cette maison qu'avec un nouveau nom, de nouveaux devoirs, un nouveau protecteur. Mon autorité sur elle va finir, et pour montrer que cette abdication ne me coûte point, nous allons faire aujourd'hui les démarches de la publication. Avant quinze jours vous serez mariés. Il me semble que cela est clair.

Don Secondo tira d'un portefeuille les papiers de sa fille et les actes réguliers qui établissaient sa qualité de père adoptif. La publication commença le jour même, et Pierre, ivre de joie, comprit enfin que son bonheur ne pouvait plus souffrir ni empêchement ni retard. Les deux semaines d'attente s'écoulèrent doucement, entre les conversations à trois ou les tête-à-tête amoureux, les promenades au bord de la mer, les repas comme en famille, égayés par le bon accord, et la communauté de désirs et de pensées des convives.

Quand arriva le grand jour de la cérémonie nuptiale, on ouvrit les portes de la maison ; les bonnes gens vinrent admirer la corbeille, les bijoux et les parures que le vieux seigneur étranger donnait à sa fille, et qu'on avait envoyés de Paris. L'épousée n'ayant plus de mère, deux paysannes du village l'assistèrent avec la servante de la maison. La toilette de mariage était achevée. On allait partir, lorsque don Secondo fut pris d'une douleur à la jambe qui l'obligea de s'étendre sur un canapé. Cet accident subit ne lui permit pas de se rendre à l'église. Malgré ce contretemps fâcheux, la cérémonie fut la plus brillante du monde. Les époux montèrent dans le carrosse à quatre chevaux, et les habitants de Langrune, animés par les largesses et les distributions, formèrent un cortége joyeux. Il y eut table ouverte jusqu'au soir, illuminations et danses en plein air. Don Secondo du haut d'un balcon, présida au repas, but à la santé des mariés, prononça le

discours d'usage et donna le signal aux violons. Il était plus de minuit et l'épousée avait quitté la fête depuis longtemps, lorsque les gens de la noce rentrèrent au village.

Apparemment, les maux de jambe de don Secondo passaient aussi vite qu'ils venaient; car Pierre, en ouvrant sa fenêtre, le lendemain, aperçut le vieux seigneur qui mesurait à grands pas les allées du jardin.

— Holà! hé! l'homme heureux, cria don Secondo, descendez un peu, qu'on vous parle d'affaires.

Ces paroles étaient accompagnées d'un accent singulier de colère et d'impatience. Pierre descendit au jardin. Don Secondo, assis sur les ruines de la tourelle brûlée, lui fit signe d'approcher.

— Monsieur mon gendre, dit-il avec brusquerie, c'est assez de précautions et de complaisances. C'est assez lanterner; c'est assez prendre de mitaines pour traiter avec Votre Excellence. J'ai par-dessus les oreilles de ces façons doucereuses, de ces égards, de ces ménagements, de ces airs paternes, de ces caresses, tendresses, gentillesses et autres grimaces de petites maîtresses. Par Lucifer! jamais, non, jamais, je ne fus si soul de fadaises : que cent tenailles me labourent les côtes, si j'accepte encore pareille commission!

— Mon père, mon ami, dit Pierre effrayé, qu'avez-vous ce matin? Je ne vous ai jamais vu ainsi.

— Tu me vois tel que je dois être, reprit le vieillard; mille tempêtes! le masque est enfin déchiré. Nous allons parler raison cette fois. Écoute-moi: Penses-tu, par hasard, dans ton petit orgueil, que je me serais occupé de toi cinq minutes seulement, si tu n'étais un rejeton dégénéré de la race de Breughel d'Enfer? Il nous faut des artistes : il nous faut des peintres. L'image est un moyen rapide et puissant de propagation. L'image frappe les

yeux, se grave dans la mémoire, fixe certaines pensées. Nous avons besoin de son secours pour soutenir la guerre que nous fait la peinture pieuse. L'église est riche sous ce rapport. Il faut te décider. Es-tu à elle, ou à nous?

— D'abord, répondit Pierre, qui êtes-vous pour m'interroger sur ce sujet?

— Je suis celui qui a donné du génie à Breughel le jeune lorsqu'il enrageait de ne pas savoir peindre.

— Le bourgmestre Verbueck!

— Verbueck ou Secondo, comme tu voudras. Es-tu à nous, oui ou non?

— Eh bien! non, je ne suis point à vous; et, pour vous parler dans votre style, je n'ai pas besoin de vous. Je n'enrage point de ne pas savoir peindre. Nous ne sommes point à Anvers et au seizième siècle. Je ne vous demande pas de me donner le génie de la peinture.

— Tu l'as ; tu le gardes, et tu fais bien, reprit don Secondo. On ne peut te l'ôter, il est vrai; mais ce don précieux, tu le tiens de nous; c'est un *fief servant;* il faut en payer la redevance et en subir les servitudes et conditions, sans quoi tu seras poursuivi comme un vassal rebelle et un mauvais débiteur. Songes-y bien. La créance est perpétuelle et le créancier sans pitié.

— Je me mettrai sous la protection de Dieu.

— Il n'est plus temps. Nous avons action sur toi. Je te dis que tu seras écrasé, anéanti comme un insecte.

— Et par où donc prétendez-vous me frapper, si je refuse de me donner à vous?

— Dans ton repos, ton bonheur, tes affections. La malédiction de Breughel d'Enfer pèse sur toi. Nous en profiterons avec la

dernière rigueur. Libre à toi de refuser la célébrité, les honneurs, les faveurs des princes, l'admiration du monde. Tu as cru éviter une mort violente comme celles de Pierre et de Jacques Breughel, le suicide comme Jacqueline et l'accident imprévu comme Joseph, en ne faisant que des images honnêtes et des portraits de femmes; pauvre cervelle humaine, tu n'as point pensé que les femmes sont les meilleurs auxiliaires de l'armée infernale. Cette malédiction, à laquelle tu crois échapper, va éclater sur ta tête dans un moment. C'est par l'amour que tu seras frappé.

— Vous mentez, s'écria Pierre. Livia m'aime, et ce qui allume votre colère, c'est que vous ne pouvez me ravir sa tendresse.

— Tu seras frappé par l'amour, te dis-je. Dépêche-toi de te décider. Tu n'as plus qu'un moment.

— Que voulez-vous donc de moi?

— Je pourrais exiger que tes pinceaux fussent publiquement consacrés à la glorification de l'Enfer, comme ceux de maître Breughel. Mais, par une dernière transaction, je consentirai à laisser une échappatoire à ta poltronnerie. Tu travailleras pour nous d'une autre façon, selon le goût de ce siècle. Nous te commanderons des tableaux gracieux, galants, libidineux, des dessins comme ceux que Jules Romain exécuta pour...

— Jamais! interrompit Pierre, jamais je ne souillerai mes pinceaux et mes crayons dans un pareil fumier. Je les briserai plutôt. Retirez-moi mon talent; mais ne le déshonorez pas.

— Ne t'emporte point, mon garçon. Je vais faire encore un sacrifice pour te prouver mon envie de te contenter. Voyons: si l'on te commandait des petits tableaux de *bergeries* dans le genre de Watteau, de Lancret, de Boucher, un peu plus égrillards, ce qu'il faut pour éveiller des émotions tendres, des pen-

sées amoureuses, des désirs sensuels? Assurément, tu ne heurterais point la mode d'aujourd'hui. Les nudités des grands maîtres sont chastes ; nous te demandons de faire comme eux des figures nues en oubliant seulement la chasteté.

— C'est impossible, répondit Pierre. J'éprouve à cette idée une répugnance insurmontable ; je m'acquitterais mal de ce travail.

— Nous n'exigeons pas une grande perfection, et nous te saurons gré de l'intention. D'ailleurs, ce genre ne réclame pas une main de maître.

— En un mot, je cesserais d'être un maître, et je deviendrais un misérable barbouilleur d'images indécentes, que les colporteurs vendraient aux libertins en se cachant de la police. Ne comptez pas sur moi. Je mangerai du pain noir avant de descendre si bas.

— Du pain noir! s'écria don Secondo. Ce n'est pas par les vivres que nous t'imposerons des privations. La famine du cœur, le vide, la nuit dans ton âme, voilà ce qui t'attend.

— Je m'y résignerai ; je souffrirai ; je serai malheureux ; je mourrai s'il le faut ; mais je ne serai point à vous.

— Est-ce ton dernier mot !

— Le dernier, sans rémission.

— N'en parlons plus, cher seigneur. Votre destin s'accomplira. Je retourne à Rome. Gardez bien votre jeune femme. Elle est d'un naturel bon, mais passionné.

— Vous pouvez ajouter qu'elle m'aime et qu'elle a de la vertu.

— Cher seigneur, reprit don Secondo, vous ne portez pas bonheur à vos modèles. La belle comtesse de Montsaillant a décampé lestement depuis que vos regards ont caressé ses

charmes. Le portrait de Nina Blancolelli n'a pas été achevé ; c'est sans doute à l'interruption de votre travail que la pauvrette doit l'avantage d'en être quitte pour la perte de sa raison. Madelon noyée dans les eaux du Léman, et Lisbeth emportée par une attaque de nerfs, n'ont pas abandonné le festin de la vie aussi doucement que la reine de Navarre. Clairette semblait oubliée dans son coin ; mais la mort qui ne dédaigne pas les plus petites offrandes, est venue jusque dans ce village glaner en passant cette modeste fleur. Vous n'avez fait de la nymphe Camargo que des dessins où le visage ne se voyait pas : elle a conservé son fin minois, mais son corps s'est enfoui sous l'embonpoint. La divine Clairon, dans un costume dessiné par votre crayon, a inspiré un fol amour qui sort aujourd'hui du tombeau pour la persécuter. La tour de Saint-Sulpice et le village de Felsberg pourraient bien éprouver quelque désagrément...

— Grand Dieu ! s'écria Pierre. Et Livia !

— Je n'y songeais pas, reprit don Secondo. Que deviendrons-nous s'il arrive malheur à Livia ? Ce serait vraiment contrariant ; du moins, pour vous, qui êtes son époux, car pour moi, que m'importe ? Les Italiennes ont la tête ardente. Si cette jeune Florentine, allait prendre un amant ! quelle aventure !

— Vous raillez et vous avez raison, dit Pierre. L'amour de Livia est mon bien le plus sûr.

— Et si l'amour allait être funeste à cette enfant de la Toscane, si le régime conjugal ne lui valait rien, et si chacun de vos baisers, mon cher seigneur, devenait pour votre femme une dose de poison ! O poétique embarras ! Les alexandrins les plus sonores vous compareraient à Tantale expirant de faim et de soif sous un rameau chargé de pommes de reinette. Moi-même je sentirais le désir d'arroser votre infortune de quelques méta-

phores, et vous auriez l'honneur d'avoir fait chanter le diable.

— Traître ! s'écria Pierre, respecte ce bonheur que tu ne peux plus me ravir, ou je vais connaître si tu es un mortel ou un démon en te serrant la gorge.

— Des voies de fait ! répondit don Secondo. Étrangler un vieillard infirme, comme un pauvre poulet sans défense ! Holà ! mes gens, mes laquais ! vite, à l'aide ! au secours !

Le carrosse attelé de quatre chevaux entra dans le jardin et vint s'arrêter devant les ruines de la tourelle. Don Secondo ouvrit lui-même la portière, sauta d'un bond dans la berline et l'équipage partit au galop.

— Adieu, mon gendre ! dit le vieillard en ricanant. Veillez bien sur votre jeune épouse et ne vous endormez pas dans les délices de la lune de miel.

XLVII

En homme raisonnable, Pierre chercha ce qu'il peuvait opposer aux sujets d'alarmes que don Secondo lui jetait en partant. Ses souvenirs lui rappelèrent cent occasions où le vieux académicien s'était donné le passe-temps de tourmenter ses amis, de jouer avec eux le personnage d'un démon, et de les étonner par des coups de théâtre et des bizarreries, tout en leur faisant le plus de bien qu'il pouvait. Les menaces et les ruses se réduisaient à des paroles, tandis que, dans les actions de cet original, on ne trouvait, au contraire, que dévouement et bons offices. Sa générosité perçait sous le déguisement dont il la couvrait. N'avait-il pas accordé la main de sa fille sans condition? n'avait-on pas obtenu de lui tout ce qu'on souhaitait? Les railleries, les malices et les airs fantastiques étaient fort peu de chose en comparaison de tant de sacrifices.

La bonne humeur et la tendresse de Livia contribuèrent plus que toutes ces réflexions à rassurer Pierre. A moins d'avoir un esprit naturellement inquiet, un homme heureux et jeune voit volontiers l'avenir couleur de rose, et les bras d'une femme aimée sont un refuge où il ne s'imagine pas que le malheur puisse l'atteindre. Livia se plaisait à Langrune. L'isolement et la tranquillité de la vie de campagne s'accordaient avec ses goûts simples. Les soins de sa petite maison devenaient pour elle des plaisirs. La musique remplissait ses heures de loisir ; le reste du temps était à son mari, et malgré le brusque départ de son père, dont elle avait murmuré, rien ne manquait à son bonheur. Ce bonheur dura un mois.

Une lettre de Rome vint annoncer à Livia la mort de don Secondo. Les fatigues d'un long voyage avaient épuisé ce corps débile et maladif dont les forces ne répondaient plus à l'activité trop grande. Ce vieillard qu'on croyait si riche ne laissait point de fortune. On découvrit qu'il avait dissipé tout son bien. Des comptes écrits de sa main réglaient sa ruine avec un ordre si parfait, que le jour de ses funérailles, tous les frais étant payés, il ne resta ni une dette ni une obole à son héritière. Don Secondo n'en fut pas moins sincèrement pleuré par sa fille d'adoption ; mais Pierre conçut des inquiétudes qu'il garda prudemment pour lui, en comparant cette mort à celle du bourgmestre Verbueck. Quant aux déceptions de l'héritage, il s'en consola bien vite et ne permit point à sa femme de s'en affliger.

Un sujet d'effroi plus grave vint troubler le bonheur des jeunes époux. Livia se plaignit tout à coup de palpitations et d'une douleur au cœur. Pierre voulut partir aussitôt pour Paris, afin d'y chercher les meilleurs secours de la science. Il fallut voyager lentement ; le mal augmentait à chaque journée. En arrivant à

Paris, Livia souffrait horriblement. Servandoni, chez qui elle descendit, connaissait le docteur Bordeu, qui passait alors pour le premier médecin de France. Bordeu se mit à sourire, en disant qu'une indisposition de jeune mariée se guérissait toute seule avec du repos. A sa seconde visite, le célèbre médecin parla un autre langage; il parut plus sérieux, mais il ne prescrivit aucun remède. En sortant, il prit à part le chevalier Servandoni.

— Je ne conçois rien, lui dit-il, à cette maladie. Le désordre intérieur est incontestable; mais des symptômes contradictoires me déroutent absolument.

— Et vous n'ordonnez rien! répondit Servandoni. Voilà les médecins! Ils ne voient rien à faire quand la maladie n'est point déclarée, rien à faire encore lorsqu'ils remarquent des symptômes obscurs, plus rien à faire aussitôt qu'ils connaissent la gravité du mal. Toute leur science ne sert qu'à nous effrayer et à nous enlever l'espérance. Mais je ne suis pas homme à me croiser les bras.

Servandoni prit un carrosse de louage et parcourut toute la ville à la recherche de quelque médecin particulièrement habile à guérir les maladies de cœur. Il revint un peu avant la nuit, accompagné d'un de ces empiriques étrangers qui exploitent en tout temps la crédulité des Parisiens. Celui-ci jouissait d'un grand renom; mais il ne payait point de mine. C'était un petit vieillard jovial dont les yeux brillaient comme des charbons ardents au milieu d'une face maigre et édentée. Quelque chose de gauche et d'apprêté dans ses manières trahissait la fausse liberté sous laquelle il voulait déguiser le manque d'usage. De sa douillette, semblable à celles des évêques, sortaient ses jambes menues comme des bâtons qui tremblaient sous le poids de ses vêtements; car pour son corps on n'en voyait pas trace parmi les plis innombrables d'une veste qui lui tombait jusqu'aux ge-

noux. On l'appelait le docteur Tertius. Il examina la malade, en lui disant : « belle dame, » il lui demanda « sa main de neige, » pour lui tâter le pouls, écouta les battements du cœur, et se mit à réfléchir à haute voix, comme un médecin de Molière. Il reprit ensuite sa consultation, interrogea de nouveau, et délibéra encore.

— Eh ! dit-il, quel diable de mal avez-vous là, ma belle dame? Je n'en trouve point le germe en vous-même. Il y a donc une cause extérieure? Voyons cela.

Le vieillard promena autour de lui des regards d'une vivacité prodigieuse pour son grand âge et son état de décrépitude.

— Je ne vois rien, dit-il au bout d'un moment; ce quartier est sain, cette maison spacieuse. Le voisinage d'un jardin public devrait ajouter aux bonnes conditions de l'air. Il faut pourtant que je découvre d'où vient cet agent délétère.

Le vieux empirique regarda Pierre avec attention.

— Ouais! reprit-il. Qu'est-ce que cela? Du maléfice! des fluides! des affinités! Je ne pouvais rencontrer mieux. Cette affaire-ci est de mon ressort. Je prierai le jeune époux de la belle dame de m'accorder un entretien particulier. Il est nécessaire, monsieur, que nous causions sans témoin.

Pierre introduisit le docteur dans l'atelier de Servandoni.

— Écoutez-moi bien, lui dit Tertius, et nous jugerons ensemble, quand j'aurai fini, jusqu'où mes conjectures s'accordent avec la vérité. Des causes que je ne puis deviner vous ont jeté un don fatal; une puissance hostile à vous-même a placé dans vos yeux quelque poison que vous communiquez par le regard. Il n'y a point ici de philosophe ni d'encyclopédiste; nous pouvons nous exprimer librement. L'enfer exerce sur vous un droit quelconque; cherchez parmi vos ancêtres lequel a pris l'engage-

ment pour lui et ses descendants, et vous saurez pourquoi vos rapports sympathiques avec une jeune femme lui donnent la mort. Avez-vous connaissance de quelque aventure surnaturelle dans l'histoire de votre famille ?

— Oui, répondit Pierre ; on raconte sur les ancêtres de ma mère une légende infernale où les morts tragiques ne sont que trop fréquentes.

— Eh bien ! reprit Tertius, si, dans vos relations avec notre belle malade, les conditions funestes de cette légende, que je ne connais point, ne sont pas encore remplies ; si aucune particularité ne vous fait supposer que les puissances des ténèbres aient droit de considérer votre jeune femme comme leur proie, il y a sujet d'espérer. N'approchez plus de la belle dame ; ne la regardez plus. Éloignez-vous de Paris, si vous en avez le courage.

— Il est trop tard, répondit Pierre en pâlissant. Les conditions de la légende sont remplies. Ce n'est point mon regard qui donne la mort ; ce sont mes pinceaux. Je suis peintre. Tous les modèles dont j'ai reproduit les traits ont fini malheureusement. Ni la jeunesse, ni la beauté, ni les forces du corps et de l'esprit n'ont pu les préserver d'une mort prématurée. Mon dernier ouvrage est le portrait de Livia. Il n'est pas même en mon pouvoir de détruire ce portrait que j'ai fait à Rome.

— Je crains, en effet, murmura l'empirique, je crains que la belle dame n'ait absorbé le poison. Mais ne laissez pas de me raconter cette histoire, et parlez-moi comme à un vieux berger de basse Bretagne. Je sais bien d'autres légendes, et je puis vous assurer que vous ne m'apprendrez rien de nouveau.

Quand Pierre eut raconté en peu de mots les aventures des quatre Breughel, le docteur Tertius l'interrompit :

— Je devine le reste, dit le vieillard, vous avez cru vous sous-

traire aux poursuites de vos créanciers, en ne leur donnant nulle prise contre vous-même par les sujets de vos peintures, comme si l'enfer renonçait jamais à une créance ! La malédiction retournée contre vos modèles vous frappe indirectement dans ce que vous aimez ; puisque vous avez fait le portrait de votre femme, le mal me paraît sans remède. Attendez et résignez-vous. Cependant, demeurez jusqu'à demain sans approcher de la malade ; je reviendrai à pareille heure, et si je trouve la belle dame moins souffrante, je pourrai, connaissant les véritables causes de son état, vous guider par des avis qu'assurément les médecins ne vous donneraient point.

La plupart des empiriques, obligés de jeter comme on dit, de la poudre aux yeux du vulgaire, déplaisent aux gens de bon sens ; mais le docteur Tertius n'était pas un empirique ordinaire. La première impression ne lui avait pas été favorable ; il n'en fut pas de même de la seconde. Pierre ne pouvait se dissimuler que ce petit vieillard avait pénétré d'un coup d'œil le secret de toute sa vie. Dans une situation désespérée, refuser sa confiance au seul homme dont il pût attendre des secours eût été une faute. Pierre n'hésita pas à se soumettre aveuglément aux prescriptions de cet Esculape de contrebande, sans prendre garde à ses ridicules. Il n'entra point dans la chambre de Livia jusqu'au retour du médecin. Tertius revint le surlendemain, comme il l'avait promis et il trouva la belle dame en meilleur état.

— Je ne puis savoir encore, dit-il à Pierre, si l'amendement que je remarque doit être attribué au hasard, à la marche naturelle de la maladie ou à mes conseils. Continuez à vous interdire toute communication avec votre femme, et la lumière se fera.

Le docteur Tertius crut nécessaire de prouver qu'il n'y avait au monde ni maladie ni cas rare dont son expérience fût étonnée.

Il ne manqua pas de raconter quantité de cures merveilleuses dans lesquelles les sciences occultes lui avaient été d'un grand secours. Pierre aurait souhaité moins de faiblesse humaine et de vanité au sauveur de Livia. Cependant les récits du petit vieillard offrirent un intérêt croissant. Quelques exemples, d'une analogie singulière avec la circonstance présente, agirent sur l'imagination de Pierre. Quand Tertius parla d'évoquer les morts et de traîner Breughel d'Enfer, Verbueck et don Secondo jusqu'au lit de la belle dame, au moyen d'opérations de nécromancie qui lui étaient familières, Pierre, dominé par le sang-froid de son interlocuteur, se sentit moins de résolution que lui pour affronter pareille rencontre, et la terreur lui inspira un certain respect pour ce personnage capable d'entreprendre une lutte ouverte avec la mort et l'Enfer.

— Commençons dès aujourd'hui, poursuivit le docteur : au lieu d'attendre que la vérité daigne se présenter à nous vêtue comme le disaient les anciens, tirons-la de son puits par les oreilles. Cette nuit, à l'heure favorable aux évocations, j'appellerai le bourgmestre Verbueck ; qu'il soit homme ou démon, il viendra. Je l'interrogerai. Demain, nous saurons le mot de l'énigme, et je vous le rapporterai fidèlement.

A sa troisième visite, le docteur Tertius, avant d'entrer chez Livia, emmena Pierre dans l'atelier de Servandoni.

— Sans vanité, dit-il avec un sourire de satisfaction, je pourrais mettre au défi Bordeu, Tronchin et les plus fortes têtes de Paris et de Montpellier, de vous donner les éclaircissements que voici. Les nouvelles sont mauvaises ; mais il n'y a plus de mystère pour moi. Notre belle malade a du temps devant elle, si vous vous abstenez de tout commerce avec cette aimable personne. Il ne faut plus que son regard rencontre le vôtre, que

votre main touche la sienne. A cette condition, elle vivra encore quelques mois. Une mort lente et aussi chrétienne qu'elle le voudra faire lui est accordée : l'enfer n'a point de créance sur son âme. Elle souffrira peu et s'éteindra dans la plénitude de ses facultés. Mais si vous ne résistez pas au désir de la voir, elle n'aura qu'à peine autant de jours qu'il lui serait laissé de mois en ne vous voyant pas.

— C'est une effroyable sentence de mort! s'écria Pierre.

— Une sentence contre laquelle tout recours en grâce serait inutile. Aux maux sans remède le sage se résigne. Lorsque vous avez fait le portrait de ce beau visage, — et ce portrait doit être un morceau d'art fort précieux, — vous avez vous-même condamné le modèle. Il n'y a plus à revenir sur un événement accompli. Vous êtes jeune, vous vous consolerez; vous épouserez une autre fille plus belle, dont vous aurez soin de ne point reproduire les traits; elle vous donnera des enfants, et le sang des Breughel sera perpétué. L'enfer ne veut point que votre race périsse; ainsi, vous n'avez rien à craindre.

— Charlatan! s'écria Pierre, je t'ai appelé pour sauver Livia et non pour me dicter ma conduite. Si ta prétendue science est impuissante, retire-toi et ne m'importune pas de tes sots conseils. L'enfer n'en est pas où il se l'imagine avec moi. Dans le cœur d'un homme au désespoir, il rencontrera une puissance au-dessus de la sienne. Je lui montrerai que je dispose du sang des Breughel. Sors d'ici misérable intrigant, et n'y reviens jamais.

— Comme il vous plaira, mon beau monsieur. La nature, mieux que l'enfer, veille à votre conservation.

Tertius, les pieds en dehors, comme un maître de danse, fit un salut à l'ancienne mode, et sortit à petits pas.

XLVIII

Nicolas Servandoni, malgré son peu de goût pour les choses surnaturelles, fut obligé de convenir que les prophéties de don Secondo semblaient près de s'accomplir. Il était vraisemblable que le charlatan Tertius s'était arrangé pour mettre ses discours d'accord avec la légende ; mais le chevalier regrettait que Pierre eût congédié brusquement ce sorcier vrai ou faux, de qui on pouvait encore avoir besoin.

— Il est incontestable, disait Servandoni à son élève, que tu n'as point porté bonheur à tes modèles. Le dernier s'en va mourant. Puisque tes ennemis eux-mêmes t'indiquent les précautions que tu dois prendre, ne négligeons rien pour prolonger les jours de Livia. Un mal qui n'empire point finit par se guérir. Sois prudent ; renonce à tout commerce avec ta femme.

Pierre ne résista point à ces avis dictés par la raison. Mais Livia se plaignait de l'absence de son mari. On inventa des prétextes qu'elle reconnut pour des mensonges, avec cette pénétration particulière que possèdent les malades. Quand on l'eut ainsi trompée pendant trois jours, ses soupçons se changèrent en certitude. Elle fit appeler Servandoni.

— Chevalier, lui dit-elle, j'aurais désiré connaître toute la gravité de mon état ; si pourtant vous pensez agir sagement en me cachant que je dois bientôt mourir, je consens à ne pas vous enlever cette satisfaction puérile. Ce n'est point là-dessus que je vous interrogerai. Mais n'espérez pas me dissimuler plus longtemps la défense qu'on a faite à Pierre de communiquer avec moi. Quels que soient les motifs de cet arrêt, je prétends juger par moi-même de leur importance et décider s'il me convient d'obéir. Sur tout autre sujet, je n'insiste pas ; sur celui-là, je n'accepte de vous ni réticence ni ménagements. Je vous conjure donc sérieusement de parler, si vous attachez quelque prix à mon amitié.

Servandoni commença par avouer que Pierre n'entrait plus dans la chambre de sa femme par ordre du médecin ; mais cet aveu en entraîna d'autres. A chaque réponse, Livia remarquant des paroles obscures réclamait un nouvel éclaircissement. De questions en questions, Servandoni se laissa mener à une confidence entière. Il raconta tout ce qu'il savait, sans omettre la légende. Livia écouta le récit jusqu'au bout, remercia cordialement le chevalier, et répéta plusieurs fois qu'elle s'estimait heureuse de savoir enfin la vérité.

Pierre changea de visage en apprenant ce qui venait de se passer.

— Malheureux ! dit-il à Servandoni, qu'avez-vous fait ! Livia

va maudire le hasard qui m'a jeté sur ses pas, le jour où elle m'a rencontré, le lâche amour que je n'ai point eu la force d'étouffer et qui lui donne la mort. Je ne serai pour elle qu'un bourreau. Ne l'ai-je pas assassinée volontairement? J'aurais dû refuser sa main, fuir au bout du monde, ou lui dire, avant toutes choses, à quels dangers s'exposait une femme en s'attachant à moi. Il me manquait, pour m'achever, l'horreur de moi-même et le mépris de Livia.

Le soir, la malade envoya chercher un prêtre, avec qui elle demeura enfermée. Ce prêtre sortit et revint bientôt, portant le saint viatique et assisté de deux personnes qui dressèrent dans la chambre une espèce d'autel éclairé de quatre cierges. On entendit réciter des prières auxquelles répondait une voix faible et tremblante. Livia reçut les sacrements. Les prêtres se retirèrent, et la femme de chambre Marietta rentra près de sa maîtresse. Pierre comprit que les pensées de Livia se tournaient uniquement vers la mort et la religion. Ces hommes, vêtus de noir, emportaient dans leur bagage funèbre la tendresse de sa femme. Livia existait encore; elle avait peut-être encore longtemps à vivre; mais elle mourait d'avance pour son mari. Pierre, accablé par de tristes suppositions, déchiré par ses remords, ne se mit point au lit. Un silence profond régnait dans la maison, les horloges avaient sonné minuit, lorsqu'il entendit marcher dans l'escalier qui conduisait à sa chambre. La clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et Marietta parut, tenant un bougeoir.

— C'est ici, madame, dit-elle.

— Bien, lui répondit-on, laisse-nous maintenant.

Livia s'avança en souriant. Elle était parée de ses habits de noces.

— Mon ami, dit-elle à Pierre, je sais pourquoi vous vous

éloignez de moi. Servandoni m'a raconté cette sombre histoire, cette malédiction originelle que vous subissez pour un crime dont vous êtes innocent. Avez-vous donc pensé qu'en vous épousant, je vous aimais à la condition que vous seriez toujours heureux ? Une bonne femme partage le sort de son mari ; je ne prétends ravir à l'enfer que mon âme ; je lui abandonne le reste. Un peu de poussière ne le rendra pas bien riche.

— C'est moi qui vous aurai tuée ! s'écria Pierre ; mon lâche cœur m'a cent fois fermé la bouche au moment où j'allais vous révéler ce secret.

— Que dis-tu là, mon pauvre ami ? reprit Livia. Tes révélations ne m'auraient point empêchée de t'aimer. Tu craignais, tu attendais les effets de la malédiction ; nous aurions craint et attendu ensemble. Nous en serions aujourd'hui au même point. Je te permets les regrets quand tu m'auras perdue ; je te défends les remords.

— Mais, dit Pierre, tu viens ici au-devant d'une mort certaine.

— Qu'importe ! reprit Livia. Quelle loi divine ou humaine peut interdire à une femme de mourir un crucifix dans une main, l'autre main dans celle du compagnon et du soutien de sa vie ? Si le voyage en est plus prompt, il sera plus doux. Nous priver du plaisir d'être ensemble sur la foi d'un vieux charlatan, ce serait lui faire trop d'honneur. Si ma mort n'est point naturelle, s'il est vrai que don Secondo nous a enveloppés tous deux dans une trame infernale en jouant avec moi le rôle d'un père et d'un bienfaiteur ; si mon amour n'a été pour toi qu'un danger, une séduction, élevons nos âmes au-dessus de toutes ces machinations ténébreuses. Tu as échappé à la séduction ; mon amour te reste ; et, s'il est vrai que tes regards soient un poison, regarde-moi : je veux mourir de ce poison-là.

Livia posa ses deux mains sur les épaules de Pierre, et se laissa glisser dans les bras de son mari.

Le lendemain, les prêtres rapportèrent leurs cierges et leur appareil funèbre ; mais cette fois, ils ne récitèrent que les prières pour les morts.

Pierre avait quitté la maison de Servandoni aussitôt après la mort de Livia. Il s'était logé à peu de distance, dans la rue de Vaugirard. Le chevalier ne manquait pas un seul jour de l'aller voir et de l'entraîner tantôt au jardin du Luxembourg, tantôt hors des barrières, ou bien au milieu des ouvriers qui exécutaient ses grands travaux. L'activité de corps et d'esprit de cet artiste fougueux était communicative. Par habitude, Pierre se laissait conduire. Servandoni l'entretenait d'ailleurs de ses chagrins avec une complaisance et un intérêt extrêmes, et, loin de reculer devant les sujets de conversation les plus tristes, il y revenait sans cesse, dans le dessein de les épuiser. Deux mois s'écoulèrent ainsi. Au bout de ce temps, Servandoni dit un jour à son élève :

— Quand on a donné une juste part à la douleur, il faut reprendre la tâche de la vie. Nous avons tous quelque chose à faire ici-bas, mon garçon. Ta besogne n'est pas fort avancée.

— Eh ! que voulez-vous que je fasse ? répondit Pierre. Ma besogne a été mauvaise jusqu'à cette heure. Ne me conseillez pas de la poursuivre. Irai-je toucher un pinceau pour voir mourir encore mes modèles ? Je n'oserais pas même tailler des pierres avec vos ouvriers, de peur de causer quelque accident. Permettez, mon cher maître, que je reste spectateur des choses de ce monde. L'enfer m'a dégoûté du seul métier que j'aime ; je n'en veux point d'autre. Ah ! don Secondo avait raison : la

solitude, la famine du cœur, le néant, le vide, la nuit dans mon âme ; voilà ce que Livia m'a laissé en partant.

— Mon garçon, reprit Servandoni, ma raison se révolte contre le sens mystérieux que nous donnons à des événements que tout homme désintéressé trouverait naturels. Clairette mourant d'une hydropisie de poitrine, Henriette enlevée par une fièvre pernicieuse, Madelon se noyant dans le Léman pour mettre fin au combat de son amour contre sa reconnaissance, Lisbeth emportée par une maladie de nerfs et Livia par un anévrisme, auraient-elles vécu un seul jour de plus sans l'épisode, fort insignifiant dans leur existence, d'un portrait fait au passage par un jeune peintre voyageant pour son plaisir? Il est au moins permis d'en douter ; car enfin, quel diable de rapport entre ces morts diverses, ces maladies, ces accidents et ces portraits?

— Doutez, si vous voulez, répondit Pierre ; mais ne me demandez pas une sixième expérience ; je ne ferai pas une sixième victime.

— Victime de quoi? s'écria Servandoni, d'une malédiction vague, transmise on ne sait comment. Le pauvre esprit que celui de l'homme ! Ce n'est point assez pour nous de la faiblesse de nos organes, des coups du destin, du ravage de nos passions, des maladies dont le vocabulaire barbare remplit des volumes ; il faut encore, s'il nous arrive malheur, que les puissances des ténèbres aient conspiré contre nous. Notre orgueil ne veut point que nous souffrions, à moins que l'enfer ne s'en mêle. — Tes victimes, dis-tu? Mais, mon garçon, si Clairette est ta victime, tu avoueras qu'un vice de conformation peut ajouter aux effets de la malédiction des Breughel. Et la fièvre pernicieuse, et l'hydropisie, et l'asphyxie par immersion, et l'épilepsie, et l'anévrisme n'auraient-ils pas le droit de réclamer leur petite portion

d'influence ? Mais non, tu viens à passer, tu arrives armé de ta palette, et tous ces fléaux sont destitués !

— Je ne leur dispute point l'empire du monde, répondit Pierre ; je décline l'honneur d'être leur ministre.

— Sais-tu, reprit Servandoni, la véritable corrélation, le véritable lien que je distingue entre tes portraits et les morts prématurées de tes cinq modèles ? le voici : c'est notre préférence particulière à tous deux pour les visages délicats et les physionomies exaltées. Où trouver des traits fins, des regards passionnés, si ce n'est dans une personne passionnée et sensible ? Notre goût pour l'exaltation nous a fait remarquer et choisir cinq modèles semblables. Tel est le lien que le bon sens peut raisonnablement admettre entre ces cinq femmes. L'une d'elles venant à mourir, il y a sujet de craindre pour les autres. Mais quand la mort les a toutes moissonnées, notre imagination épouvantée cherche ailleurs que dans la nature l'explication de ce malheur. Elle croit voir une énigme ; elle en demande le mot. On lui répond : *Enfer*, parce que c'est le mot des énigmes depuis plusieurs siècles, en attendant qu'on en invente un autre. De l'histoire des quatre Breughel, on fait une légende ; quelque jour un esprit faible, impressible, superstitieux ou romanesque fera peut-être de tes modèles et de toi les personnages d'un conte de vieilles femmes.

— Enfin, dit Pierre en frappant sur l'épaule de Servandoni, seriez vous bien aise d'éclaircir cette question, de savoir s'il y a, oui ou non, quelque chose de surnaturel dans ma destinée ?

— Assurément ; mais par quel moyen ?

— Je tenterai une sixième expérience. Je ferai un sixième portrait.

— Ah ! dit Servandoni, voilà du courage, de la philosophie. Peste ! tu es un esprit fort, à ce que je vois. Et quel modèle vas-tu vouer aux dieux infernaux ?

— Un modèle jeune, robuste, point délicat ni exalté, un homme bien portant, qui ne tient pas à la vie. S'il meurt, ce ne sera pas une grande perte. Quand j'aurai mis son visage sur la toile, nous l'observerons et nous triompherons du préjugé ou nous croirons aux contes de bonnes femmes, selon qu'il résistera ou succombera au poison de mes regards et de ma palette.

— Ce modèle, c'est toi-même, peut-être ?

— Moi-même, vous l'avez dit.

— Ne fais pas cela, mon enfant ; ne jouons pas avec la Mort.

— Maître Nicolas, reprit Pierre, est-ce que vous seriez un esprit faible, impressible, superstitieux et romanesque ? Quoi ! j'abonde dans votre sentiment et vous reculez ! Allons donc, chevalier ! auriez-vous peur du diable ? Il n'est plus temps de s'en dédire : je ferai mon portrait ; je forcerai l'enfer à s'expliquer ; je le prendrai à son propre piége, et nous verrons bien s'il viendra encore à bout de ruser avec moi au pied du mur, où je vais le mettre.

XLIX

Une fois sa résolution prise, Pierre éprouva une joie réelle à l'idée de percer enfin les ténèbres qui l'enveloppaient. Son ancienne ardeur au travail se ranima, et pour commencer immédiatement son portrait, il fit emplette d'une psyché. Il cherchait en se mirant dans la glace une attitude simple et naturelle, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Pensant que ce devait être Servandoni, Pierre ouvrit et il aperçut la mine décrépite du petit docteur Tertius, dont les yeux brillaient dans l'ombre.

— Pardon de la liberté, dit le vieillard en entrant. Je suis charmé de voir que vous ne renoncez pas au plus agréable des arts, mon cher monsieur. C'est précisément pour affaires de peintures que je me permets de vous déranger. Bien que vous

ayez congédié le médecin d'une façon un peu vive, j'espère que vous daignerez écouter patiemment l'amateur de tableaux. Un prince souverain, qui ne veut pas être nommé, m'envoie pour vous commander un ouvrage de la grandeur que vous voudrez, où vous traiterez le sujet que votre fantaisie vous inspirera et dont vous fixerez vous-même le prix; cependant, si ce prix est trop modeste, j'ai reçu l'ordre de faire violence à votre discrétion, en doublant et triplant la somme.

— Ces propositions sont magnifiques, répondit Pierre, et je vous en suis très-obligé; mais je vais commencer aujourd'hui même un autre ouvrage, que je tiens à terminer promptement. Aussitôt après, je serai à vos ordres.

— Vous connaissez les princes, dit Tertius; ils sont comme les enfants : un retard dans l'accomplissement de leurs désirs les dépite autant qu'un refus.

— Les artistes, répondit Pierre, sont comme les princes et les enfants : ce qu'ils ont dans l'esprit ne souffre pas de retard.

— Le génie vous donne les priviléges des têtes couronnées, monsieur. C'est un superbe honneur.

— Vous me flattez, monsieur, je n'ai point de génie.

— Mais, reprit le vieillard, il faut que la raison tempère l'impétuosité de l'imagination; et, dans le cas présent, vous ferez un petit sacrifice à la fortune, car il s'agit d'une somme considérable, et mon souverain est pressé.

— Il attendra pourtant.

— Par malheur, mon cher monsieur, je suis expressément chargé de vous dire qu'il ne veut pas attendre. Vous mettrez à votre travail tout le temps qu'il vous plaira, mais à la condition de le commencer toutes affaires cessantes. Sans cela, je me verrais dans la pénible nécessité de retirer la commande.

— Retirez-la, monsieur. Il faut remplir exactement votre mandat.

— Je n'ai garde ; j'aime trop les artistes, et l'occasion est trop belle. Savez-vous qu'on vous offre vingt mille livres ?

— La somme qu'on m'offre importe peu.

— Quand je dis vingt mille livres, c'est pour ménager votre modestie, car je suis autorisé à vous donner quatre fois davantage.

— Je me ferais scrupule d'accepter plus que le juste prix de mon travail.

— Vous ne connaissez pas tout le mérite de vos ouvrages, mon cher monsieur. Voulez-vous un million? Il faut absolument que nous nous entendions.

— Nous pouvons nous entendre. L'ouvrage que je vais commencer sera pour vous ; je vous le donne pour le prix que vous voudrez y mettre. Votre prince souverain daignera peut-être agréer mon portrait fait par moi-même.

— Ce qu'il désire n'est point un portrait.

— Il s'en contentera ou il n'aura rien, monsieur le docteur.

Tertius se leva et fit le tour de l'atelier ; il paraissait en proie à une agitation singulière.

— Jeune homme, dit-il, quelle infernale manie vous pousse donc à faire ce portrait ?

— L'envie de déchirer le voile insupportable qui me dérobe la vérité, répondit Pierre ; une envie infernale, comme mon origine, comme ma vocation, ma destinée, l'histoire de ma famille, celle de ma jeunesse et de mes amours, comme la douleur qui m'accable, l'impitoyable cruauté de mes ennemis, l'hypocrisie de vos compliments et votre ruse percée à jour, mon cher monsieur. Vous voyez que nous commençons à nous entendre.

— Cela s'appelle parler catégoriquement, reprit Tertius. Je vais répondre à cette louable franchise en renonçant aux compliments hypocrites et aux ruses percées à jour. Jeune homme, apprends que Verbueck, don Secondo et Tertius ne font qu'un esprit en trois personnes. Nous ne voulons pas que tu meures. Nous capitulons. Abandonne ce portrait et dicte toi-même tes conditions.

— Tirez du tombeau mes modèles et ma Livia. Telles sont mes conditions.

— La mort, dit Tertius, ne rend plus ce qu'elle a pris, mais choisis parmi toutes les plus belles créatures de ce monde celle qui te plaît, et tu l'auras, fût-ce une reine.

— Je veux Livia, et, si vous ne voulez pas me la rendre, je mourrai.

— Eh bien! meurs donc; mais laisse au moins après toi un rejeton du sang des Breughel.

— Que je vous livre encore un malheureux pour que vous en fassiez votre jouet, pour qu'il traîne ce boulet dont je ne sens tout le poids que d'aujourd'hui. N'y comptez pas.

— Tu serais donc bien à plaindre si on te donnait une montagne d'or, un hôtel, des chevaux, une table splendide, une femme charmante, la liberté de briser tes pinceaux, ou même de travailler pour l'Église, si tu le souhaites, pourvu que ta race se perpétue?

— Dites adieu au dernier de vos peintres, répondit Pierre. On ne fait point de marché avec vous sans être dupe ou victime. La dernière goutte du sang de Jacqueline Breughel va vous échapper. — Mais vous me dérangez, mon cher monsieur. Il est déjà midi. Le jour est nécessaire dans notre métier. Permettez que je reprenne mon petit travail.

— Tu ne feras pas ce portrait! s'écria Tertius en bondissant.

— Eh! qui m'en empêchera? Voulez-vous engager une lutte corps à corps avec moi? Portez-vous, sous ce paquet de hardes, la cuirasse qui vous allait si bien dans votre personnage d'académicien coureur d'aventures? Faut-il essayer si mon épée rencontrera une enveloppe de fer sous votre veste à fleurs?

— Je m'embarrasse peu de ton épée, dit le vieillard, mais, je t'en conjure, jeune homme, réfléchis encore avant de faire ce portrait; songe que l'enfer, vaincu par ta funeste détermination, demande grâce pour le dernier rejeton de Jacqueline Breughel. Songe que tu vas commettre un suicide.

— Vous l'avouez donc! s'écria Pierre; vous avez fait de moi un scorpion venimeux, et quand vous m'avez enfermé dans un cercle de feu, vous ne voulez pas que je tourne mon venin contre moi-même! Ah! je vous tiens enfin, nous changeons de rôles, et mon tour est venu de rester sourd à vos cris. Un suicide, mon cher monsieur! pas le moins du monde. Livia est morte d'un anévrisme, et vous verrez qu'on me découvrira quelque maladie ornée d'un nom grec. S'il n'en était pas ainsi, vous m'auriez donc trompé? vous m'auriez fait mille mensonges. Je vous estime trop pour penser cela. Épargnez maintenant votre rhétorique: elle serait superflue. Asseyez-vous là et regardez-moi travailler, si tel est votre plaisir. Vos avis me seront agréables.

Tertius sortit en frappant la porte, et fit retentir l'escalier d'effroyables imprécations.

Dès la troisième séance du portrait, Pierre, en se plaçant devant la glace, crut remarquer sur son visage une pâleur extraordinaire. Dans l'idée que ces signes d'altération pourraient

augmenter, il travailla sans relâche et termina son ouvrage avant qu'un changement notable se fût manifesté dans ses traits. Aussitôt après la dernière séance, Pierre se rendit chez le célèbre Bordeu, et il écrivit, en rentrant chez lui, la lettre suivante à Nicolas Servandoni :

« Cher maître, ce que j'ai prévu et souhaité arrive. Le docteur Bordeu m'a trouvé une fort belle maladie, lente et mortelle, qu'il appelle *tabès dorsalis*. C'est le commencement de ma fin. Je n'ai plus que deux amis, vous et mon précepteur. Le premier suffira pour me fermer les yeux, le second ne me trouvera plus, au retour du voyage qu'il a entrepris pour se remettre de son chagrin. Il se guérira, car il n'a point eu le malheur de tuer sa Lisbeth ; c'est moi qui ai empoisonné sa maîtresse et la mienne, mais vous lui direz que j'ai puni le meurtrier. Mon portrait est le seul de mes ouvrages qui porte ma signature. S'il cause ma mort, il sauvera mon nom de l'oubli, en attestant que j'aurais pu devenir un maître. »

A quelque temps de là, on voyait tous les jours, vers midi, un jeune malade se traîner, appuyé sur le bras d'un ami, jusqu'au jardin du Luxembourg, où il restait assis au soleil pendant une heure ou deux. Bientôt on ne vit plus ces deux personnes sur le banc où elles avaient l'habitude de s'asseoir.

L'épuisement de ses forces ne lui permettant plus la promenade, Pierre se bornait à prendre l'air à sa fenêtre. Dans la même maison que lui, de l'autre côté d'une cour étroite, demeurait une jolie grisette dont la tête blonde s'encadrait agréablement au milieu des fleurs et des plantes grimpantes. Mlle Louison amusait les longueurs du travail à l'aiguille par des chan-

sons, et le malade l'écoutait avec plaisir. Les chansons cessèrent tout à coup; la mine éveillée de la grisette devint presque mélancolique. Pierre demanda pourquoi il n'entendait plus la voix fraîche de Mlle Louison. Aussitôt la servante courut chez la voisine, et rapporta cette réponse : que Louison n'avait pas le cœur aux chansons depuis la maladie de son voisin.

Servandoni venait soigner Pierre pendant une partie de la soirée; le reste du temps, une garde et une servante veillaient alternativement. Un matin, cette garde s'absenta. Le malade eut une crise de douleurs aiguës. Il sonna; il appela du secours. On ne vint point, et il finit par s'évanouir. En reprenant ses esprits, il reconnut Mlle Louison courant dans la chambre avec une agitation extrême.

— Dieu soit loué! dit-elle en voyant le malade ouvrir les yeux, il revient à lui. Est-il possible qu'on abandonne un pauvre jeune homme en cet état! Ah! ne me parlez pas de ces femmes qui vendent leurs soins et leurs veilles : elles vous en donnent pour votre argent; leur cœur est plus dur que le marbre. Mon voisin, laissez-moi vous soigner, vous distraire, vous veiller, et vous verrez si je ne viens pas à bout de vous guérir. Dites-moi seulement ce qu'il faut faire. Que vous donne-t-on lorsque vous souffrez?... Mais le médecin m'apprendra cela. — Voilà un lit tout en désordre... Je ne m'étonne pas si vous vous trouvez mal ainsi couché. — Attendez un peu que j'arrange ces draps et cet oreiller... Comment vous sentez-vous à présent?

— A merveille, ma chère voisine, répondit Pierre. Vous êtes une fille aussi bonne et aussi attentive que belle.

— Oh! je m'entends à soigner les malades. J'ai veillé ma mère durant trente nuits avant de la perdre. Quand je vous

aurai seulement gardé un jour ou deux, vous ne supporterez plus d'autres soins que les miens.

La grisette prit possession de son emploi de garde-malade avec tant de zèle et de simplicité que Pierre n'osa pas élever d'objection, de peur de la chagriner. Elle apporta son ouvrage, et travailla près du lit de son malade. Lorsque Servandoni arrivait elle allait se reposer, et revenait ensuite à son poste. Soit par hasard, soit par l'effet de soins plus assidus et plus intelligents, le malade parut tout à coup en voie de guérison. Bordeu, stupéfait, déclara qu'il ne désespérait plus de le sauver, et la grisette, toute fière d'un si beau succès, redoubla de vigilance.

Un soir, Pierre sentit, en sommeillant, quelque chose de doux et de tiède se poser sur son front. Il ouvrit les yeux et aperçut le visage de la jeune fille qui se retirait brusquement. Mlle Louison reprit son ouvrage et baissa la tête d'un air confus.

— Mon enfant, lui dit Pierre en lui pressant la main, si je n'avais la certitude de mourir bientôt, je vous aurais témoigné toute la reconnaissance et la tendresse que m'inspire votre dévouement. Mais je craindrais de ne vous préparer que des regrets et des larmes. Soyez prudente. Ne vous attachez point trop à un pauvre diable qui va vous quitter. Tout jeune que je suis, j'ai derrière moi un passé sinistre, des amours douloureuses, interrompues par la mort, et dont le souvenir ne s'effacera jamais. Une femme que j'adorais a porté mon nom. Nous ne sommes point faits l'un pour l'autre, Louison.

— Hélas! répondit la jeune fille sans lever les yeux, le cœur se donne sans qu'on sache comment.

— Oui, reprit Pierre; on voit souffrir un malade. On veut soulager ses souffrances. On lui rend des soins, et sans y

songer on passe de l'intérêt et de la pitié à un sentiment plus tendre. Mais la raison vient, qui reprend ses droits, et fait si bien que l'amour s'éteint; la pitié reste et une amitié douce change ensuite en plaisirs les petits chagrins du combat.

— Ce n'est pas la raison qui choisit celui qu'on aime, dit la jeune fille. Et puis il y a autre chose : on m'avait assuré que mon amour pouvait vous sauver la vie.

— Qui donc? s'écria Pierre.

— Vous allez vous moquer de moi, reprit Louison; je crois que c'est un sorcier.

— L'infâme Tertius!

— Il ne m'a point dit son nom. Un soir, vous étiez au plus mal. M. le docteur Bordeu paraissait fort alarmé. Le chevalier Servandoni venait de prendre ma place, et je m'apprêtais à me reposer pendant quelques heures dans ma chambre, quand un vieillard richement vêtu entra chez moi. Il me parla de vous et de votre maladie en homme qui vous connaissait. Il se lamenta sur la perte que feraient les beaux-arts si vous veniez à mourir, et puis il ajouta d'un ton solennel : « Ce jeune homme n'a d'autre mal qu'un désespoir violent, un chagrin qui le ronge; les médecins n'y entendent rien. Qu'on le console et il sera guéri. Le remède souverain, qui le ferait renaître comme par enchantement, n'est point dans les fioles des apothicaires. Voici la place où il se trouve. » En parlant ainsi, le vieillard étendit sa main tremblante vers moi, et toucha mon corsage du bout de son doigt. J'éprouvai comme une secousse extraordinaire, un trouble mêlé de terreur et de délices. Il me sembla que mon cœur s'ouvrait, et qu'une chaleur inconnue y pénétrait : « Ma mignonne, reprit le vieillard, il dépend de vous de sauver votre malade, et de supplanter l'illustre Bordeu. Prouvez à ce gentil

garçon qu'il n'est point inconsolable. Aimez-le, et il vous aimera. »

— Ces paroles, ajouta Louison, n'étaient pas faites pour diminuer mon trouble et mon émotion. La peur, l'étonnement, l'envie de vous sauver, tout cela mit le feu dans ma pauvre tête. Le vieillard remarqua ce qui se passait en moi. Il me demanda et me promit le secret, en disant qu'il reviendrait bientôt. Depuis lors, je ne l'ai plus revu ; mais je crains de lui avoir obéi, sans le vouloir.

— C'est lui ! s'écria Pierre ; on ne saurait s'y méprendre. Toujours des fourberies ! toujours des piéges ! jusque dans les secours, la pitié, les instincts généreux, les vertus d'une honnête fille ! Il ne me laissera pas mourir tranquille. Mais il n'aura pas même le plaisir de faire de moi un ingrat. Louison, embrassons-nous comme de bons amis, et non pas à la dérobée. Le baiser que vous me donniez en cachette, je vous le rends ouvertement et de tout mon cœur. C'est un baiser d'adieu ; mais c'est aussi le gage d'une amitié sans reproche.

L

Louison fit de grands hélas ! en apprenant que son inconnu mystérieux était non-seulement un imposteur et un fourbe, mais selon toute apparence, le diable en personne.

— N'en doutez pas, lui disait Pierre, c'est pour arriver jusqu'à moi que ce vieux démon vient jouer avec vous le rôle d'entremetteur et de mauvais conseiller. Tant qu'il me restera un souffle de vie, Tertius ne renoncera point à son idée. Prenez garde, Louison ; je sais à quels intérêts, à quels plans diaboliques se rattachent ses séductions. Armez-vous de toute votre sagesse, et quand le vieillard reviendra, rapportez-moi fidèlement les moindres mots qu'il prononcera.

La jeune fille commença par se rassurer en faisant beaucoup de signes de croix et en mettant dans ses poches plusieurs chapelets, crucifix et médailles bénites. Elle promit ensuite tout ce que voulut Pierre, hormis de ne plus l'aimer, de peur de commettre un péché en manquant à sa parole. Pendant une semaine la guérison parut faire de nouveaux progrès. Pierre croyait éprouver par instant quelque chose approchant du bien-être de la convalescence.

Un soir, après la visite accoutumée de Servandoni, Louison rentra, le visage bouleversé, dans la chambre de son malade.

— Je l'ai revu! dit-elle. Vous ne vous trompiez point : ce ne peut être que le démon. D'abord il m'a touché le menton en me regardant avec des yeux de feu, et il m'a demandé où en étaient les amours. Et puis, sans attendre ma réponse, comme s'il eût connu d'avance tout ce que je pouvais lui dire, il a ajouté : « C'est bien, ma mignonne ; vous avez fait la moitié de ce qu'on vous demandait, vous aimez ce jeune homme ; il ne faut pas en rester là. Cinq minutes et un peu de hardiesse suffisent pour achever votre ouvrage. Cette nuit, le malade reviendra comme par enchantement à la santé; sachez en profiter. » Le rouge, poursuivit Louison, me monta au visage à ces paroles, et je n'ose vous répéter les infâmes discours que cet homme osa tenir, les conseils abominables qu'il me donna. Mon indignation allait éclater. Alors, il tira de ses poches des louis d'or à pleines mains qu'il répandit sur ma table : « Voici, disait-il, le prix de votre bonne action. Il y en a pour cent mille livres. Quand vous aurez achevé la cure du malade on vous donnera le double de cette somme. Avec ce joli denier, une fille se tire d'affaire à la barbe des gens et du curé, si l'amour et le plaisir lui attirent quelque petit embarras. » Et il

continuait à tirer de ses poches des louis d'or par centaines. Une peur affreuse m'ôtait la voix et les forces. Je le regardais faire en tremblant de tout mon corps ; à la fin, je retrouvai mes jambes et je m'enfuis en invoquant la sainte Vierge ; cette invocation mit en fuite le démon, car lorsque je remontai dans ma chambre avec le suisse de la maison, nous n'y trouvâmes plus ni le vieillard, ni les louis d'or.

— Vous avez agi en fille honnête et prudente, dit Pierre. Mais vous ne perdrez pas tout, Louison ; je vous laisse, par mon testament, dix mille livres avec quoi vous épouserez un bon mari. A présent, nous avons vaincu l'Enfer. Le docteur Tertius a échoué dans sa dernière ambassade. Nous pouvons dormir tranquilles.

Louison faisait ses préparatifs pour la nuit, lorsqu'elle s'interrompit tout à coup, et resta immobile, un bras étendu, retenant sa respiration pour mieux écouter.

— Quelqu'un monte l'escalier, dit-elle en frémissant. On vient ici. C'est encore le vieillard. Ne le recevez pas à cette heure.

On entendait en effet des pas lents, accompagnés par le bruit d'une canne. Cette canne frappa dans la porte, et une voix cassée cria :

— Mes enfants, je vous apporte la santé. Ne vous fiez point au sommeil. Si le malade s'endort, il ne se réveillera pas.

— Que faire ? s'écria Louison.

— Vous pouvez ouvrir, dit Pierre. Il faut en finir avec cet importun.

Louison ouvrit la porte. Le docteur Tertius salua, de l'air le plus gracieux, le *peintre charmant* et la *belle demoiselle ;* il déposa sur la table une fiole pleine d'une liqueur brune, s'assit

dans le grand fauteuil où la jeune fille s'apprêtait à dormir, et posa son menton sur sa canne.

— Le temps presse, dit-il, mon cher monsieur ; je vous engage fort à le bien employer. L'illustre Bordeu, avec le bonheur ordinaire des médecins, vous croit en convalescence, précisément lorsque vous approchez de la crise fatale. Votre maladie touche à son dernier période. Je vous en donne avis. Ne vous amusez point à nier la vérité de mon pronostic : la mort viendrait terminer notre discussion. Les uns m'appellent sorcier ; les autres empirique et charlatan ; mais, tout charlatan que je suis, je sauve plus de malades que la médecine n'en tue, ce qui est beaucoup dire. J'ai composé pour vous, mon cher monsieur, un petit cordial. Buvez, buvez mon petit cordial, et si, avant cinq minutes, vous ne sentez pas les forces revenir, que je sois roué, assommé, poignardé à cette place. Dans ce flacon sont enfermées la vie, la santé, la jeunesse ; mais si vous refusez de boire mon petit cordial, vous ne verrez point le soleil de demain, et je m'en laverai les mains comme certain préteur du temps de Tibère.

— Il faudrait au moins connaître, dit Pierre, ce que renferme cette bouteille. N'espérez pas me faire avaler de confiance vos potions achérontiques.

— Priez la belle demoiselle, répondit Tertius, de nous laisser seuls ensemble ; je vous expliquerai ce que contient la fiole et l'effet que doit produire ce médicament incomparable.

Louison sortit de la chambre ; mais il fut convenu qu'elle se tiendrait à la portée de la voix. Tertius regarda sa montre.

— Vous avez un quart d'heure, dit-il, pas une minute de plus. Dans un quart d'heure, si vous n'avez point avalé mon petit cordial, vous descendrez plus vite que vous ne voudrez ce

penchant rapide qui mène de la vie au trépas. Croyez-moi, la vie est bonne à garder.

— Puisque j'ai appelé la mort, répondit Pierre, je ne reculerai point devant elle.

— Ce langage est d'un philosophe ; mais ne vous considérez point comme engagé d'honneur. Les jeunes gens d'Athènes n'entourent pas votre lit, comme celui de Socrate. Vous avalez les potions sans vertu de l'illustre Bordeu, et vous repoussez mon petit cordial, le seul médicament qui puisse vous sauver ! Cela blesse le sens commun.

— Je n'accepte rien de votre main, parce que je vous connais, et que tout ce qui vient de vous est un leurre.

— Mais réfléchis donc, insensé ! reprit Tertius. Notre intérêt n'est pas que tu meures. Peux-tu supposer que j'irais t'empoisonner ? Nous cédons à ton opiniâtreté ; nous plions le genou devant toi. Nous te conjurons de vivre. Salut au vainqueur de l'enfer ! qu'il jouisse de son triomphe et de notre défaite ! mais qu'il vive pour les arts, et s'il daigne plus tard faire quelque aumône aux sauveurs de ses jours ; nous l'en remercierons comme d'un bienfait à quoi nos services ne l'obligeaient point. Allons, bois mon petit cordial.

— Eh bien ! dit Pierre en se soulevant sur son coude, je le boirai peut-être quand vous m'aurez appris de quelles substances il se compose, et cherchez un moyen de me persuader que votre réponse ne sera pas un nouveau mensonge.

— Comment les botanistes et les historiens de la nature, répondit Tertius, auraient-ils donné des noms à des substances qu'ils ne connaissent point ? Excusez leur ignorance, jeune homme soupçonneux. Il est temps de boire mon cordial. Vous n'avez plus qu'un instant.

— Parle donc clairement, si tu veux dissiper mes soupçons. De quoi se compose cette drogue ?

— D'essences précieuses qui ranimeront soudain vos esprits et vous rendront les forces qu'avait le beau Léandre lorsqu'il se lançait à la nage dans les flots de l'Hellespont. Je suis prêt à vous en faire le serment sur tous les livres que vous voudrez, devant toutes les reliques du monde et avec les imprécations qu'il vous plaira de me dicter.

— Répondras-tu clairement, chien de sorcier ?

— Aussi clairement que vous le souhaiterez. Sa Hautesse Osman II, le très-puissant Grand Seigneur, dont la jeunesse s'en va, payerait bien cher ce breuvage, dans les moments pleins d'amertume où il promène ses regards éteints sur les charmes de la sultane favorite.

— Ah ! je comprends enfin, s'écria Pierre. Ce sont des drogues aphrodysiaques. Tu veux profiter de mes derniers moments pour plonger mes sens dans le délire. C'est un piége tendu à la vertu de cette pauvre fille qui veille à côté de mon lit. Tu espères que j'abuserai de son devouement, et qu'il sortira de ce crime un peintre de l'enfer ; mais j'ai vu la tête du serpent. Porte ton philtre au sultan Osman. Je ne le boirai pas.

e vieillard leva ses bras vers le ciel et redressa son corps voûté. Il semblait grandi de trois coudées, et sa face décrépite avait une expression terrible qui l'embellissait singulièrement.

— Je te jure, dit-il, par celui dont ma bouche ne doit pas prononcer le nom, que si tu ne bois pas ce médicament, ton agonie va commencer avant cinq minutes.

— Jure donc aussi, répondit Pierre, que ce breuvage ne me donnera pas seulement une jeunesse factice de quelques heures, et qu'il prolongera réellement ma vie.

— Doucement, murmura le vieillard ; je ne puis affirmer cela par le même serment. Mais n'est-ce rien que de changer en plaisirs six heures de souffrances et d'agonie ?

— Toujours des mensonges et des fourberies ! reprit Pierre. Porte ton philtre à Constantinople, et ne m'importune pas plus longtemps. Je suis prêt à mourir. J'ai vécu. Mon nom et mes faibles ouvrages ne seront pas ceux d'un peintre de l'enfer. Adieu !

— Oh ! dit Tertius en souriant, la vanité vous égare, mon petit monsieur. Vous n'aurez pas même vécu. Vous n'aurez point de nom. C'est par les femmes que vous descendez des Breughel ; sauf votre prénom de Pierre, que portent avec vous plusieurs millions de chrétiens, nulle syllabe particulière ne vous distinguera du reste des humains. Ceux qui vous chercheront sur un catalogue trouveront ces mots : « Maître inconnu. »

— Regarde, interrompit le malade : j'ai signé mon portrait, regarde ces syllabes que j'ai pris soin de tracer moi-même au-dessous de l'image qui fera connaître ma figure.

— Elles sont lisiblement écrites, en effet, dit le vieillard, mais personne ne les lira, car je vais les effacer.

Tertius fouilla dans la boîte aux couleurs ; il en tira un grattoir et se mit en mesure d'effacer la signature apposée sur la toile. Pierre tenta de se lever. Une douleur subite et intolérable le retint dans son lit. Sa tête retomba sur l'oreiller. Il voulut appeler ; mais une angoisse mortelle lui ôta la voix. Il se sentit défaillir, et le dernier effort de son désespoir ne fut qu'une convulsion. A travers le nuage qui obscurcissait sa vue, il crut distinguer Tertius accroupi devant le portrait et grattant paisiblement le nom écrit sur la toile.

Quand le vieillard eut effacé ce nom, il appela Louison.

— Ma belle demoiselle, lui dit-il, votre malade n'a point

voulu boire ce médicament salutaire. Il dort ne le réveillez pas. Puisse le sommeil lui faire tout le bien que j'attendais de mon petit cordial ! Je vous baise les mains.

Après la retraite de Tertius, la jeune fille reprit sa place dans le grand fauteuil, et s'y endormit profondément. Vers le point du jour, elle entendit un cri plaintif; c'était le dernier soupir du pauvre Pierre.

LI

Il n'y a presque point d'événement, même fort simple, auquel une imagination vive ne puisse trouver une apparence fantastique et une cause surnaturelle ; il n'y a point de malheur qu'un esprit raisonnable ne puisse attribuer au caprice d'un hasard aveugle. La catastrophe qui atteint votre voisin n'ébranle point votre constance ; mais le moindre coup du sort qui tombe sur vous-même est un effroyable mystère dont vous cherchez la cause jusque dans un miroir cassé ou la chute d'une salière.

Servandoni, n'étant point superstitieux, ne le devint pas pour avoir vu son élève vivre et mourir dans des conditions qui auraient étonné un homme moins philosophe et moins éclairé.

D'ailleurs, il remarqua une lacune grave dans les effets de la

malédiction héréditaire des Breughel. La légende dut lui paraître en défaut, tant qu'il n'arriva rien de fâcheux à ses beaux travaux de Saint-Sulpice, dont Pierre avait fait quelques dessins, ni au village de Felsberg, dont le pinceau de l'artiste maudit avait représenté le paysage.

Cependant, en 1763, l'incendie de la foire Saint-Germain détruisit les peintures de Saint-Sulpice. La foudre tomba, peu de temps après sur cette église et brisa un pan de la façade. En 1777, l'architecte Chalgrin fit des dessins nouveaux et s'écarta des projets de son devancier, ce qui gâta l'harmonie et la grâce du monument, Nicolas Servandoni était mort, dans une misère affreuse, après avoir reçu des sommes énormes de tous les souverains de l'Europe.

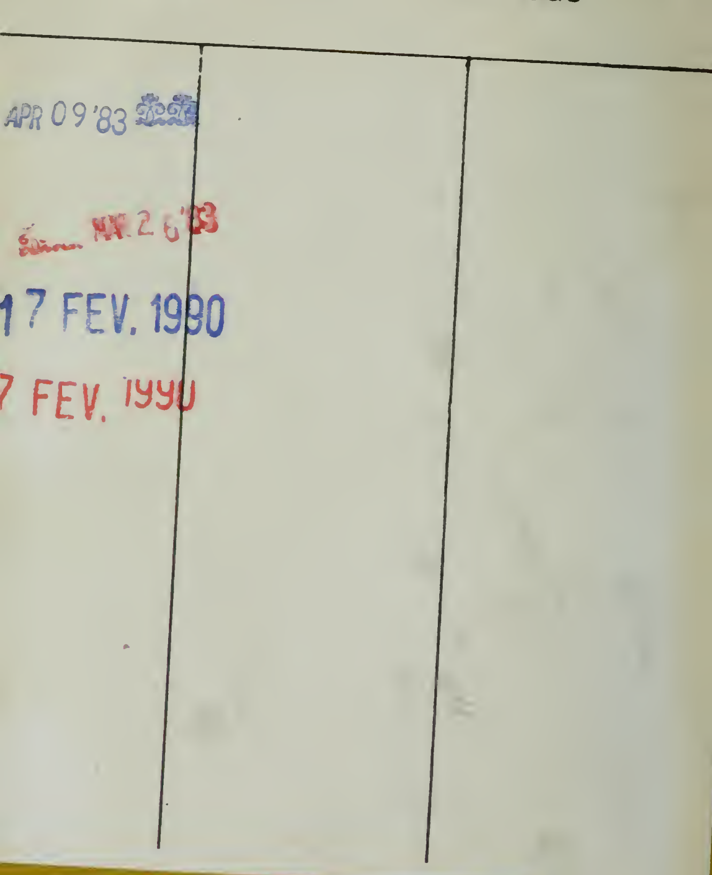
Enfin, récemment, en 1834, la couronne de rochers suspendue au-dessus de Felsberg, ayant été minée par les pluies, se détacha de la montagne et roula sur le village, dont les maisons furent écrasées. Ce désastre est une des belles horreurs qu'on montre aux touristes dans le canton des Grisons.

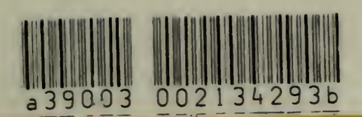
FIN

F. Aureau. — Imp. de Lagny

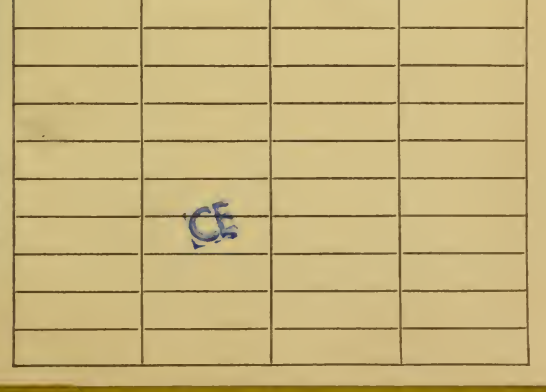





APR 09 '83
17 FEV. 1990
7 FEV. 1990


a39003 002134293b




CE

